

# Cœur & Raison

Roman inédit  
d'Eugène MATHIS

manuscrit recueilli et mis au point par son fils René Mathis.

Repris par l'association La Costelle

d'après le feuilleton paru sur les Annonces des Hautes Vosges en ??.

## PROLOGUE

Aux heures grises de ma jeunesse, il m'arrivait souvent d'aller flâner dans notre vieux cimetière de Fraize. À déambuler dans les allées étroites, à lire les inscriptions des vieilles pierres, j'éprouvais un sentiment assez semblable à celui d'un annaliste compulsant ses grimoires. Vivre ainsi dans le passé en découvrant à chaque pas des noms que maintes fois j'avais entendu prononcer quand, de mère-grand, défilaient les souvenirs, faisait descendre en mon cœur parfois si douloureux, une sorte d'apaisement qui n'était pas sans charme.

D'ailleurs la solitude propice à ma rêverie maladive était aussi profonde en ce cimetière de village que dans le bois le plus reculé. À part le dimanche, nos pauvres morts dormaient bien tranquilles. En semaine je n'y rencontrais guère qu'un vieil homme, comme moi taciturne et silencieux, qui creusait des tombes.

Je n'ai jamais su son nom qu'il avait peut-être oublié lui-même. Il n'était connu de tous que sous le sobriquet dont on l'avait affublé : Bacbô. Au physique : gros, court, le dos voûté tirant la jambe, des mains énormes et calleuses, le front large et haut qu'agrandissait encore une calvitie presque complète. Dans sa figure ayant pris le ton de l'ocre qu'il fouillait, la bouche restait contractée par un pli amer et les yeux, sous des sourcils broussailleux brillaient d'un vif éclat.

Hiver comme été, il était vêtu d'un pantalon et d'une blouse de grosse toile et traînait de gros sabots à « courte gueule », enduits de glaise.

Il n'allait jamais sans avoir sur ses talons un petit chien roux au pelage crotté, beau a force d'être laid, et qu'il appelait Quatre-Sous. Quand son maître travaillait, l'animal dormait couché en rond sur la blouse. On pouvait s'approcher, il n'aboyait jamais. L'homme et la bête levaient à peine la tête et continuaient l'un de fouir, l'autre de dormir. Si on lui adressait la parole, Bacbô répondait par monosyllabes et sur un ton qui n'encourageait pas les amateurs de conversations oiseuses. C'était un renfermé et il fallait le fréquenter longtemps et savoir capter sa confiance, lente à s'abandonner, pour découvrir l'homme qui se cachait sous cette enveloppe grossière.

Or, à force de me voir tourner autour de lui, il avait fini par s'intéresser à ce pâle adolescent qui semblait se plaire au milieu des tombes. On avait fait

connaissance, puis, peu à peu, une amitié étroite avait uni le vieillard et le jeune homme. Alors, comme un flux jusqu'alors contenu, la pensée de Bacbô si longtemps refoulée, s'était livrée. Il n'était pas sans instruction, et à vivre ainsi avec les morts, après avoir mené une existence des plus tourmentées, il s'était créé une philosophie faite de pessimisme et de résignation. Ce n'était pas précisément la nourriture qui convenait à un jeune esprit déjà incliné naturellement à la tristesse et j'ai été longtemps à réagir contre la nocivité des leçons de ce professeur peu ordinaire.

Je n'ai même jamais pu les oublier complètement. Et, après avoir eu déjà tant d'occasions d'en éprouver la vérité, elles s'imposent avec une telle force à ma mémoire que je n'ai pas su résister au désir de les résumer par ailleurs. Mais ces « Réflexions » n'ont rien à faire dans le récit que je me propose de donner aujourd'hui bien que Bacbô ainsi qu'on va le voir, y ait joué son rôle.

## LE SECRET D'UNE TOMBE

Un jour en arrivant au cimetière où me conduisait mon habituelle flânerie, je trouvai mon ami Bacbô le fossoyeur, l'air singulièrement préoccupé.

Au bord d'une fosse qu'il venait de creuser pour un enfant, il semblait, dans la terre meuble, retourner quelque chose avec attention tout en monologuant tout haut. Cette agitation de son maître avait même tiré son chien Quatre-Sous de sa torpeur habituelle ; il allait et venait autour du trou humant l'air, poussant de petits cris qui semblaient dire : Qu'y a t-il donc pour te troubler ainsi ? ».

Il fallait en effet un événement ou une découverte bien extraordinaire pour agiter de la sorte un tempérament impassible par nature et par destination.

« Viens voir, me cria-t il, aussitôt qu'il m'aperçut, ce que j'ai trouvé de plus inattendu depuis que je laboure le champ de la mort. »

J'accourus et je vis au milieu des débris d'un petit cercueil que Bacbô venait de retirer de la fosse, au lieu du squelette de l'enfantelet, un objet assez volumineux long et arrondi. En grattant cette chose, on découvrait sous des restes de linge ou de vêtements, un sac en toile dont les crevasses laissaient échapper la terre dont il était rempli. La lente décomposition que toutes ces

choses avaient subie ne pouvait cependant faire naître aucun doute sur leur identité. Le lien dont le sac était ficelé était encore entier avec ses nœuds. Mais l'objet le mieux conservé était un petit bonnet garni de choux de rubans en soie dont la couleur bleue avait gardé toute sa vivacité. « Que penses-tu de cela ? » me dit Bacbô.

J'étais trop ému pour donner un avis. Dans mon désir d'aller jusqu'au fond de ce mystère, je me contentai de dire : « Fouillez encore : peut-être y a-t-il autre chose »

— Fouiller quoi ? tout est là, tu le vois bien.

En même temps d'un coup de pelle, Bacbô éventrait le sac et éparpillait le contenu : de la terre noire comme de l'humus de jardin, rien que de la terre.

« Eh bien dit encore Bacbô, après s'être un moment recueilli, nous pouvons dire que nous venons de jouer là le dernier acte d'un drame. Et le plus fort c'est que nous ne savons pas comment le reste de la pièce s'est déroulé et quels en ont été les acteurs.

Je serais bien embarrassé en effet de dire quel enfant supposé a été enterré là et surtout pour quel motif s'est jouée cette sinistre comédie.

Je constate seulement qu'on a voulu se débarrasser d'un enfant sans pousser la cruauté jusqu'à le faire mourir. On n'aura pas pensé aux « Enfants trouvés » ou bien quel motif a-t-on eu de ne pas recourir à ce moyen de « perdre » un innocent ? Mystère, nous sommes en plein mystère, te dis-je.

— Mais n'allez-vous pas chercher à savoir, à découvrir les auteurs de cette substitution ? Cette fosse a dû être creusée par vous dans le temps. N'avez vous conservé aucun souvenir ? Enfin n'allez-vous pas informer la justice de votre découverte ?

— À quoi bon tout cela ? Serai-je plus avancé dans mes propres affaires ? N'apporterai-je pas le trouble et peut-être pis, dans celles de gens qui dorment à présent tranquilles et dont les raisons d'agir m'échappent et ne me regardent d'ailleurs aucunement ? Telles répercussions pourraient se produire qui rendraient mon intervention désastreuse pour l'enfant lui même en admettant qu'il vive encore. Et qui sait si d'autres innocents n'en pâtiraient pas dans leur honneur, leurs affections et leurs intérêts ?

Il y a dix ans environ, en effet que j'ai dû moi même prêter, sans m'en douter, la main à ce simulacre coupable ; mais dix ans, c'est long : Dans ce champ uniforme de petites croix, je n'ai pas de point de repère. Et puis, il y a

dix ans, la scarlatine a sévi chez les enfants et j'ai creusé tant et tant de petites tombes que les vagues souvenirs que j'ai pu conserver seraient plutôt aptes à m'égarer qu'à m'aider à faire la lumière sur cette affaire étrange.

Quant à informer la justice, je n'y pense guère. À toutes les raisons que je t'ai données, j'en ai d'autres plus personnelles de m'abstenir. Du jour où je serais pris dans cet engrenage, c'en serait fait de ma tranquillité : enquêtes, dépositions ne me laisseraient plus de répit sans compter les ennuis qui me pourraient venir de personnes troublées, par ma faute dans leur repos. Peut être les gens de justice m'en voudraient-ils de lever un lièvre si bien gâté et de mettre an scène une pièce dont ils ne parviendraient pas à dénouer l'intrigue.

Maintenant ce que je dis pour moi convient également pour ta gouverne. Motus sur tout ce que tu viens de voir et d'entendre ! Ce secret doit rentrer dans la tombe. »

Cela dit, Bacbô enfouit les débris épars dans la terre meuble pour, tantôt, les rejeter dans la fosse après y avoir couché un nouveau cercueil.

Que n'ai je su, comme me l'avait recommandé mon ami, le fossoyeur, me garder d'approfondir ce mystère ! J'aurais évité à des âmes bien des angoisses et des douleurs que j'ai amplement partagées, y trouvant d'abord par surcroît remords et désespoir, mais ensuite le bonheur. Hélas ! ce que Bacbô appelait la dernière scène, n'était par ma faute que le prologue d'un drame et quel drame !

## À LA RECHERCHE D'UN NOM

La pensée du secret que nous venions ainsi de surprendre me tint éveillé toute nuit. Le désir de le percer devint si aigu que cette obsession me ramena tout seul le lendemain au champ des tombes.

Celle qu'on avait refermée la veille avec son tertre de terre fraîchement remuée, se signalait de loin au milieu du gazon uniforme qui recouvre le coin des tout petits. Les fleurs, dernière offrande de l'amour impuissant à l'enfant arraché au berceau par la mort, n'avaient pas encore en le temps de se faner. Et il dormait, l'angelot, sans se douter de ce qui souillait son lit glacé.

Aussi bien, n'étais-je point là avec l'idée de troubler son repos. Mais la pensée m'était venue qu'en cherchant bien je pourrais peut-être découvrir dans les environs quelque vestige capable tout au moins de me mettre sur la trace.

C'est donc sur les tombes qui n'avaient pas encore été « relevées » que je portai mes recherches.

Les petites croix vétustes et penchées qui signalaient les deux plus voisines n'avaient rien qui pût faire connaître par qui elles étaient occupées. Dans ce coin particulièrement délaissé, les parents eux mêmes eussent peut être été impuissants à situer celles de leurs enfants.

La troisième croix était tombée dans l'herbe. Je la relevai ; une inscription à demi-effacée apparaît sur le bois. Je parvins à déchiffrer un nom : Louis Galoziot. L'indice que je recherchais était trouvé. Avec la date de ce décès qu'il m'était possible de me procurer, je pouvais déterminer l'époque approximative de l'enterrement peu commun qui stimulait ma curiosité, puis, à l'aide de certaines déductions arriver enfin à établir l'identité du pseudo-mort.

Tel était le plan. Mais, lorsqu'il fallut penser à l'exécuter, les difficultés apparurent. D'abord j'étais gêné par la promesse faite à Bacbô de garder le secret. J'avais même intérêt en me livrant à mon enquête à ne pas éveiller la curiosité. Or, qu'un gamin de mon âge, « j'avais quinze ans », se permit d'aller interroger les gens et de compulsier les registres de l'état-civil, au sujet d'un événement survenu depuis si longtemps, ne pouvait manquer de surprendre et risquait de m'attirer des questions embarrassantes.

Le fil conducteur que je croyais tenir était donc bien embrouillé et se révélait d'ailleurs et dès le début avec une solution de continuité. En effet le père du jeune Galoziot, qui était fonctionnaire et que j'avais fort bien connu, avait quitté le pays avec sa famille depuis de longues années. Il est probable qu'on ignorait sa nouvelle adresse. Et puis, en admettant qu'il eût consenti à répondre à mes questions qu'eût il pu me dire concernant les enfants décédés à la même date que son fils ?

Il ne me restait donc que l'état-civil. Mais, comme je l'ai dit, j'étais trop jeune et trop insignifiant pour oser me présenter à la Mairie en vue de fureter dans les archives. Il n'y avait donc qu'à attendre que l'âge me donnât de l'aplomb ou que le hasard, qui fait parfois si bien les choses, me vint en aide. C'est ce à quoi je dus me résoudre à mon grand regret.

Mais avec les années d'autres soucis me vinrent qui émoussèrent ma curiosité au sujet de la tombe mystérieuse. Mes études notamment me forcèrent à m'éloigner de mon village. Il est probable que si mon absence se fût prolongée sans espoir de retour, j'aurais même fini, non pas par oublier complètement cet incident, mais par me désintéresser de la question.

Mais j'eus la chance, ou le malheur, de rentrer dans mon pays, avec cette lois l'autorité que donne l'âge et le prestige d'une fonction publique. Le rêve ancien aussitôt me hanta et je résolus de mettre tout en œuvre pour satisfaire enfin ma curiosité. L'inconvénient d'une certaine discrétion imposée par la présence de Bacbô, venait même de disparaître. Pendant mon absence mon pauvre ami était mort et il était allé s'étendre à son tour dans son « jardin », à côté des « navets » qu'il affectionnait particulièrement, me laissant ainsi seul dépositaire du secret d'une tombe.

Je me mis donc aussitôt en campagne mais avec la prudence commandée par les circonstances. Je me liais avec M. Gaudel le vieux secrétaire de mairie ; je lui rendis, en l'aidant dans ses écritures, quelques menus services. Bref, j'eus mes grandes et mes petites entrées à la maison commune avec faculté de mettre mon nez dans toutes les paperasses.

La troisième tombe avant celle de Louis Galoziot : telle était la phrase qu'en guise de memento je me répétais depuis longtemps. Muni de ce renseignement je ne doutais pas de pouvoir réussir dans ma singulière entreprise. Ce fut dans le registre de 18.., que je trouvai l'acte que je recherchais. C'était donc sur le troisième décès d'enfant en deçà que devait se porter mon attention. Je fus déçu en découvrant que l'acte inscrit se rapportait précisément au fils d'un de nos proches voisins. J'étais alors bien jeune, mais je me souvenais parfaitement qu'on avait veillé le petit mort pendant une nuit entière, ainsi que cela se pratique encore dans les campagnes. S'il y avait eu supercherie, elle n'eût pas manqué d'être découverte. La famille d'ailleurs était honorable et soupçonner ces gens là eût été leur faire injure. Mais cette réflexion en amena une autre : pour avoir pu faire passer un sac de terre pour un enfant mort, il avait fallu éloigner tout importun ; la mise en bière avait dû se faire également sans témoins. Tout cela ne pouvait être le fait que de gens peu connus, des étrangers de passage, des forains habitant une roulotte et chez qui personne n'avait osé pénétrer. Il fallait en effet que toutes ces circonstances eussent été réunies et que la chose se fût faite bien rapidement pour qu'aucune femme n'ait eu la hardiesse et le temps d'aller soulever le voile qui recouvre le mort. Peut être les occupations des travaux champêtres de l'été en détournant l'attention des gens, avaient-elles aussi favorisé une entreprise en tout autre époque à peu près impossible, ou bien encore le mort supposé venait il d'une de ces fermes perdues à la lisière des bois et que la distance met à l'abri des visites indiscrettes ?

Telles étaient les réflexions que je me faisais en me souvenant aussi qu'on n'enterrait pas toujours les enfants dans le coin des fosses communes, mais que les concessions de famille en recevaient un grand nombre. Et le cas, ainsi que je l'appris, s'était produit justement pour notre jeune voisin.

Je repris donc la liste des décès depuis le début de l'année, éliminant l'un après l'autre, après réflexion ou renseignement pris, tous ceux dont la mort n'était pas douteuse. Il n'en resta bientôt plus qu'un qui, à vrai dire avait déjà attiré mon attention dès le début de mes recherches. Je transcrivis ici l'acte qui en avait été dressé.

L'an mil huit cent, le quinze février, à cinq heures du soir, est décédée en cette commune, Léa Ancile âgée de deux jours, née de Marthe Ancile vingt ans, sans profession fille de Bernard Ancile, cinquante huit ans, ancien officier, et de Leocadie Péru, son épouse cinquante ans sans profession, tous trois domiciliés en cette commune.

Mes recherches au registre des naissances me confirmèrent également que l'enfant Léa Ancile était née dans la commune, et que cette naissance, par un hasard extraordinaire, était la seule qui eût eu lieu dans ce mois de février.

C'était là, sans nul doute, le sujet auquel on avait substitué, pour un motif qui m'échappait encore, le fameux sac de terre déterré par Bacbô.

Je ne voulus pas rester sur ce premier résultat. Cette famille Ancile ne résidait plus dans la commune dont je connaissais à présent tous les habitants ; je n'en avais même jamais entendu parler. Mais j'avais sous la main un guide précieux. Le père Gaudel avait en effet une faculté merveilleuse : il lui suffisait d'avoir écrit une fois un nom, pour que ce nom, avec toutes les particularités se rapportant à son possesseur, fût incrusté dans sa mémoire ; son cerveau était un fichier précieux où se trouvaient inscrits et classés tous les renseignements intéressant la vie municipale. Il en tirait même orgueil et lorsqu'on l'interrogeait sur certain chapitre, il éblouissait son interlocuteur par la précision et l'abondance des détails.

Je résolus donc, avec toute la discrétion possible, de puiser à cette source :

« Quelle était donc cette famille, dont j'aperçois le nom pour la première fois, et dont il ne reste plus, que je sache, aucun membre dans la commune. »

Le père Gaudel releva ses lunettes, regarda un moment le plafond et se mit à réciter comme une leçon apprise :



« Famille Ancile, le mari allure militaire, la femme grosse mère insignifiante ; une fille que je n'ai jamais vue. Venus probablement d'Alsace. Habitaient le pavillon Salmon. Comme beaucoup d'autres partis au bout de peu de temps sans laisser d'adresse. N'ont noué aucune relation ; ne sortaient pas ; enfant naturel mort en naissant. »

Et satisfait d'avoir si bien récité sa leçon, le père Gaudel ne regarda triomphant. Je crus devoir le complimenter.

« Vous en avez une mémoire ! Mais c'est extraordinaire ! Et vous êtes ainsi documenté sur toutes les familles ? »

— Sur toutes et sur tout ce qui s'est passé ici depuis trente ans. »

Le voyant si bien lancé et désirant en tirer tout ce qui pouvait servir à mon enquête, je poursuivis négligemment :

« Il y a une chose qui m'étonne : c'est qu'une famille puisse arriver ainsi on ne sait d'où ; s'installer dans un pays, puis plier bagages et disparaître ensuite sans laisser de trace.

— Sans doute, mais de ce temps-là, pas plus qu'aujourd'hui d'ailleurs, on n'obligeait les gens à faire connaître leur identité. Et puis, on n'a guère le temps de s'intéresser aux nouvelles figures ; il en vient tant de « l'autre côté » qui arrivent, campent ici ou là pendant quelques jours, puis repartent vers un autre pays, qu'on est bien content de laisser tranquilles ceux qui ne demandent rien.

— Mais enfin, insistai-je, ces gens-là ne devaient pas vivre de l'air du temps. Ils devaient tirer leurs ressources de quelque part. Si le père était un ancien militaire, un vieil officier, il devait toucher une pension ?

— Sans doute, mais je ne sache pas que M. Megin, notre percepteur, lui ait jamais versé un sou. Il n'en a pas dû recevoir davantage de lui car il est resté si peu de temps ici qu'il n'a jamais figuré au rôle des contributions. »

Tout cela n'avancait guère mon affaire ; au contraire, le jour que j'entrevois s'obscurcissait même de plus en plus. Je ne me tins pas pour battu.

— Il est tout de même étonnant qu'on n'ait rien su de ces gens là. À l'époque, la pratique des garnis était encore inconnue dans notre village. Il leur a donc fallu amener des meubles les emmener de même. Ils ont dû occuper des voituriers qui savaient d'où ils venaient, où ils allaient, se servir du train.

— Le train en effet circulait dans la vallée, mais le transport des marchandises se faisait surtout par des rouliers. Ils étaient nombreux et c'est un métier qui use vite son homme. Les Ancile, puisqu'il est question d'eux, pouvaient d'ailleurs s'ils avaient des raisons pour cela faire appel à des étrangers.

— Mais le propriétaire de la maison devait savoir à quoi s'en tenir sur la situation sociale de ses locataires ?

— À cela je ne puis répondre. Mais si la chose vous intéresse autant que cela, écrivez-lui.

Et M. Gaudel élevant de nouveau ses yeux vers le plafond sembla y lire une adresse : « M. Charpens 23, Rue Godot, PARIS ».

Je notai soigneusement l'adresse. Mais voyant que mes questions commençaient à intriguer le vieux greffier, je jugeai prudent d'en rester là, de retirer doucement mes troupes, et je mentis effrontément.

« Cette famille ne m'intéresse aucunement. J'ai voulu tout simplement mettre à l'épreuve votre mémoire merveilleuse. »

En admettant qu'il eût conçu quelque soupçon, ce compliment dut endormir sa méfiance, car, dans nos conversations ultérieures, jamais plus il ne fut question des Ancile.

J'avais d'ailleurs « vidé » mon homme de tout ce qu'il savait. Et le mystère était toujours aussi impénétrable. Les gens que je recherchais semblaient avoir, à dessein, emmêlé les fils de l'écheveau que j'essayais de débrouiller. Un tel souci ne pouvait que stimuler au plus haut point ma curiosité. Aussi j'étais résolu à tirer des quelques renseignements que je possédais tout le parti possible.

Je m'en allai rôder autour de la maison de campagne, on dirait aujourd'hui la villa, que M. Charpens possédait à Gerva. Je la connaissais bien : un pavillon étroit entouré d'un jardin clos de murs élevés. Si la propriété avait été moins exigüe, ou eût dit une maison d'aliénés ou une prison plutôt qu'une habitation de plaisance. On ne devait pas pénétrer là facilement et elle semblait avoir été bâtie exprès pour la réalisation de quelque œuvre mauvaise et mystérieuse. Les Ancile avaient choisi à merveille l'abri qui convenait à leur projet ténébreux.

Tous les volets de la maison étaient clos, la porte cadénassée. Puissance de l'imagination, je lui trouvai tout à coup un air sinistre qui, jusqu'alors, ne m'avait jamais frappé.

Une idée me vint : dans les trois maisons voisines, il devait bien encore sa trouver des gens ayant conservé le souvenir de ceux qui avaient passé là. Je les connaissais tous. La mère Bériot qui n'avait jamais quitté le quartier me parut toute désignée pour un interview.

C'était une petite vieille ridée comme une pomme de reinette, remuante, curieuse, aimant causer. Je me dirigeai, de l'air d'un monsieur qui flâne, vers sa demeure. Le hasard me servit à souhait. La Bériot, assise sur son seuil, pelait les pommes de terre du dîner. Aussitôt qu'elle me vit, elle commença à gouailler selon -on habitude.

« Si c'est une jeunesse que vous cherchez, venez donc vous asseoir une « caille » auprès de moi ; vous serez bien servi.

Je ne demandais pas mieux. Me voilà donc assis auprès de la commère. Et pendant que les épiluchures en beaux rubans roses tombaient dans le tablier la langue tournait... Elle parlait de tout : misère du pauvre monde, sermon du curé, voleries du meunier, de son chat, de ses poules, de son « vieux », passant d'un sujet à un autre, sans me laisser le temps de placer un mot. À la fin pourtant, profitant d'une accalmie, je dis négligemment :

« Drôle de « boîte » tout de même que vous avez sous les yeux, toute la journée.

— Ne m'en parlez pas ! on dirait plutôt « un galère » qu'une maison de chrétiens. C'est fermé « le long des jours », tout pourrit là dedans et ça sent « comme carnage ».

— Vous y entrez quelquefois ?

— Oui, quand les maîtres sont là. Faut bien leur faire une visite pour jeter un coup d'œil. D'ailleurs, c'est des « pas fiers », surtout la dame qui a été « revendeuse » à la Halle et que j'ai connue étant « béïesse »<sup>1</sup>. Il y aurait plaisir à les avoir comme voisins. Mais voilà, une fois par an, quelquefois moins, on les voit arriver avec des tas de malles que ma huche paraîtrait un enfant à côté. On déballe, on ouvre les portes, les fenêtres et on fait la chasse aux « filères et aux étihons »<sup>2</sup>.

---

1 Jeune fille.

2 Toiles d'araignées et poussières.

« Allons, cette fois que je me dis, c'est pour de bon, ils vont rester. » Ah ! bien ouïche ! huit jours à peine de rester là entre leurs quatre murs à se tourner les pouces, qu'ils s'ennuient à mourir ! Je fais bien « mes possibles » pour les distraire. « Vous verrez, ma bonne dame, que vous vous y ferez ! Je suis là, moi, depuis septante-cinq ans et je ne « m'embête » encore pas sur la terre ». Mais je ne suis pas une « converseuse » de choses qui les intéresseraient. Si bien qu'un beau matin, on tire les volets, on recharge les malles, et fouette cocher ! En voilà pour douze mois avant de les revoir. »

Pendant que la Bériot salivait, je pus enfin placer mon mot : « Mais s'ils n'habitent pas leur maison, ils devraient la louer.

— Ah, ils n'ont pas besoin de ça pour vivre. Ils gagnent des mille et des cent en ne faisant rien pour ainsi dire. Il paraît qu'à Paris, c'est pas plus difficile que ça de devenir riche. À preuve c'est que j'ai vu la dame partir d'ici, à l'âge de dix huit ans n'ayant pour toute fortune que la cotte qui lui couvrait le derrière. Et il faut voir aujourd'hui les toilettes et les « orreries » qu'elle trimballe.»

La conversation s'égarait et j'essayai de la remettre sur la voie : « Ils ne sont tout de même pas devenus riches comme ça du premier coup et ils ont dû, dans temps, chercher à tirer quelque argent d'une propriété qui a dû leur coûter cher ?

— Oh ! ils l'ont eue pour un morceau pain, preuve que j'avais dis à mon « vieux » : c'est sur notre porte, ça nous conviendrait ! Mais nous étions minables comme Job et dans ce cas, il ne faut pas avoir l'œil plus grand que le porte monnaie. Il est vrai qu'ils ont tout remis à neuf. On dit toujours que quand on achète une maison, il faut avoir deux bourses... »

J'intervins encore : « Et ils ne l'ont jamais louée ?

— Oh ! que si ! Mais ça ne leur a pas réussi, car ils n'ont pas recommencé. »

Enfin, me dis-je, nous y voici, et de peur de voir encore une fois le torrent dévier, j'insinuai : « Ils sont tombés sur des mauvais locataires, sans doute ?

— Des ours, de vrais ours, ne vous rendant pas une parole. Un vieux qui se hérissait comme une « covrosse<sup>3</sup> » quand on approchait de la « piaule », une femme qui ne sortait jamais et une fille qui ne s'est montrée qu'à l'arrivée et au

---

3 Couveuse.

départ. Mais à l'arrivée, elle était ronde, taudis qu'au départ... Voua comprenez ? J'ai toujours pensé qu'elle était venue là pour cacher sa honte. J'ai bien pensé autre chose, car l'enfant est mort pour ainsi dire en naissant. Mais quand on n'a pas vu, n'est-ce pas, on ne doit rien dire. Après tout, c'étaient peut-être de bons chrétiens. À preuve, c'est qu'on a porté l'enfant en terre sainte.

— Comme voisine, vous avez sans doute été lui « jeter l'eau bénite ? »

— Ma foi non ! On n'osait pas, je vous dis, entrer là-dedans. Et pourtant je ne suis pas peureuse. Mais j'ai été à l'enterrement. On ne pouvait pas faire autrement, n'est-ce pas ? Nous étions quatre derrière le petit cercueil : le vieux, la mère Prudence, la Pichenette et moi. Ça n'a pas été long, il n'y a pas eu de larmes. Le curé a récité ses orémus et tout a été dit. Le vieux paraissait encore plus hérissé que d'habitude et il n'a pas seulement desserré la mâchoire pour nous dire merci. Quel « peut » homme !

Quelques jours après, Jean-Baptiste Thiébaud chargeait leurs bagages et ils partaient comme ils étaient venus, sans un « benian » à leurs voisins.

— Et où sont-ils partis ?

— Ah ! vous m'en demandez trop. Le Jean-Baptiste m'a dit qu'ils étaient partie à St-Dié. Mais il n'a pas pu savoir d'où ils venaient, ni où ils allaient. Venus sans tambour, partis sans trompette. Dire que nous avons vécu trois mois près d'eux sans même savoir leur nom ! Il y a tout de même des drôles de gens !

— Et Madame Charpens ne vous en a jamais parlé ?

— Si, une fois. Elle m'a dit que le vieux était une connaissance comme qui dirait de cabaret de son mari. Mais pour le reste, elle n'avait pas l'air d'en savoir plus long que moi. Ah ! mon Dieu ! je vois mon homme qui revient. Je suis là à jaspiner et ma soupe n'est pas encore au feu. Adieu, Monsieur, revenez au « couarial » une autre fois, je serai peut-être moins pressée ! »

Son « couarial » désormais ne pouvait plus guère m'intéresser. Mais dans celui d'aujourd'hui j'avais glané des renseignements précieux. Les Ancile venaient de Paris ; ils y étaient probablement retournés ; M. Charpens les connaissait et, par lui, je pourrais avoir leur adresse. Enfin me disais-je je touche au but. Mais je ne sais quel revirement se produisit en moi. Au moment de l'atteindre je me sentis hésitant ; j'avais l'intuition de m'engager dans un chemin périlleux ; une voix secrète me criait : « Ne va pas plus loin ! »

C'est idiot en effet, me disais-je, ce que je fais. Voilà des gens que je ne connais ni d'Eve, ni d'Adam, qui ne me doivent rien, qui ne m'ont jamais rien fait et à la poursuite desquels je m'acharne comme si j'étais de la police secrète ! Et pourquoi ? Uniquement pour savoir ce qui les a poussés à faire croire que leur enfant était mort. Mais c'était pour cacher la faute de leur fille, cela crève les yeux. Et du moment qu'il n'y a pas eu crime, je n'ai même pas l'excuse de me poser en vengeur de la société. Si par hasard je parviens à mon but, quel avantage aurais-je récolté ?

Je n'irai pas jeter le trouble dans une famille et m'attirer des histoires à n'en plus finir en les dénonçant. Cette façon d'agir, d'ailleurs, n'est pas dans mes goûts. Bacbô avait raison : il faut respecter le secret des tombeaux.

Mais j'avais beau me raisonner, l'envie de savoir, une sorte de curiosité malade ne me laissait pas de repos. Puisque tu as tant fait, me disais je encore, d'aller jusque là, puisqu'il apparaît qu'il n'y a plus qu'un pas à faire pour découvrir l'identité de ces étrangers, pousse jusqu'au bout ! Quand tu sauras enfin, tu te tiendras tranquille.

Je me rendis si bien à ces arguments spécieux, que huit jours après, je me décidais à écrire à M. Charpens. Je ne sais quel vague prétexte j'invoquai pour motiver ma demande de renseignements, mais ma lettre dut bien surprendre le destinataire, car, poste pour poste, je reçus la réponse suivante :

« Bien que m'échappe le motif pour lequel vous m'écrivez, je ne vois aucun inconvénient à vous satisfaire.

J'ai connu M. Ancile qui, m'a-t-il dit, avait été officier, au café de la Rotonde où je l'avais comme partenaire dans la partie d'écarté que nous faisions tous les soirs. Il devait habiter notre rue ; mais je ne puis préciser autrement ce renseignement.

Un jour, il me parla du désir qu'il avait d'emmener sa famille à la campagne pour essayer de rétablir la santé de sa fille. Le voyant très ennuyé de ne savoir où s'adresser, surtout à une époque de l'année où toutes les villégiatures ont pris fin, je lui proposai mon pavillon, qu'il s'empressa d'accepter. Il fut convenu que si au bout de trois mois l'habitation lui convenait, un bail serait conclu pour une plus longue durée. Malgré la saison avancée il alla donc s'installer dans la montagne. Je ne reçus de lui qu'une lettre où il m'annonçait que le logement n'étant pas à sa convenance, il n'y prolongerait pas son séjour. Il m'adressait en même temps ce qui m'était dû.

Depuis je n'ai plus reçu de lui aucune nouvelle et je n'en ai plus entendu parler.

C'est tout ce que je puis vous dire de M. Ancile et de sa famille dont j'ignore tout.

Veillez agréer, etc... »

La lecture de cette lettre me causa une déception. L'obscurité que je me croyais sur le point de pouvoir percer, retombait plus pesante et, semblait-il, s'étendait cette fois définitive sur ce passé.

Cependant en m'interrogeant, je trouvais au fond de moi-même un vague contentement. J'allais enfin échapper à cette sorte d'obsession qui troublait ma tranquillité ; je sentais ma responsabilité dégagée du déroulement de je ne sais quelle tragédie possible. Ce sentiment finit par l'emporter sur ma curiosité et, sans cesser d'y penser encore quelquefois, l'événement perdit à mes yeux l'importance exagérée que je lui avais d'abord attribuée.

À ce moment une autre cause vint encore à point m'arracher à ce souvenir. Je reçus mon changement. Je m'éloignai avec regret d'un pays qui m'était cher, mais la distance allait mettre un obstacle de plus à ma curiosité. Loin de la terre qui recelait mon secret, cette hantise finit, en effet, par se dissiper complètement.

## BELRUPT

Il est certainement autour de nous une force mystérieuse dont nous sommes les instruments inconscients et qui conduit les événements. Appelez-la comme il vous plaira : Providence, destin, hasard, elle existe. Elle se révèle parfois inopinément et dans les circonstances les plus inattendues. Parfois aussi, c'est par de longs détours qu'elle nous amène au point marqué par ses desseins. Que de rencontres, que de conjonctions, de faits jugés impossibles se réalisent néanmoins par l'obscur intervention de cette force. La suite de cette histoire en fournira d'ailleurs un exemple.

C'est ainsi que dans toutes mes démarches, dans tous mes déplacements où je croyais agir d'après ma seule volonté ou celle de mes chefs, je n'étais que le pion aveugle qu'un joueur astucieux dirige sur l'échiquier vers le point fixé d'avance dans la combinaison qui doit lui assurer le succès.

Belrupt, la localité où je fus envoyé, est un pays d'usines. La population est donc, si l'on excepte l'inévitable mercante, composée presque exclusivement d'ouvriers. Pour un fonctionnaire célibataire, auquel ses occupations laissent quelques loisirs, lui permettant de se distraire et de s'amuser, ce n'était certes pas le poste idéal. J'étais trop près de lui par mon origine pour mépriser l'ouvrier. Mes goûts ne cadraient pas toujours avec les siens. S'enfermer pendant des heures dans la salle enfumée d'un café, constitue souvent une distraction qu'il prise véritablement. C'est là toute une mentalité à modifier et une éducation à faire. Mais nous ne nous occuperons de cette question qu'autant qu'elle rentrera par quelque point dans notre sujet.

Ma répugnance pour ces plaisirs n'était donc pas faite pour m'amener à frayer continuellement avec les jeunes gens qui m'entouraient. Heureusement la contrée est charmante et les buts de promenade abondants. Je me livrai au plaisir d'excursionner avec toute l'ardeur d'un explorateur en pays inconnu. Faute de pouvoir dépenser mon besoin d'activité à quelque œuvre plus utile, ce moyen eut ou moins l'avantage de fortifier une santé qui avait toujours été un peu débile.

J'étais presque toujours seul dans mes promenades, mais il m'arriva souvent de [...] <sup>4</sup> couple d'ouvriers ; le frère et la sœur (ainsi que je l'appris plus tard) qui suivaient le même sentier que moi. On se salua seulement les premières fois ; puis les rencontres se faisant plus fréquentes on entama ces conversations banales sur le temps, la saison, le pays, à l'aide desquelles on aborde des gens qui vous sont indifférents. On finit même par faire ensemble un bout de chemin. Alors, par ce que je vis et entendis, ma curiosité de nouveau s'éveilla. Indifférent, je l'étais sans doute encore pour eux, mais ils ne l'étaient déjà plus pour moi, et je me mis à les étudier.

Le frère avait vingt cinq ans environ. Petit de taille, mais d'aspect robuste, il était vêtu d'un complet de drap qu'il portait avec aisance. Une moustache fine ombrait sa lèvre ; une chevelure blonde et crépue donnait de loin à sa physionomie un aspect enfantin. Étudiés de plus près les traits du visage paraissaient plutôt durs, comme contractés par quelque souffrance secrète pendant que sous son front large deux yeux intelligents et doux avaient ce regard intérieur qui révèle les hommes d'action et de pensée. Ce que je découvris de la sœur me la rendit plus intéressante encore. Elle pouvait avoir seize ans, elle était petite aussi, mais sous son tailleur de laine brune, son buste paraissait moulé au tour. Le teint mat du visage ressortait vivement sous

---

4 NDLC : Texte manquant, 1 ou 2 lignes.



l'abondante chevelure brune à grand'peine [...] <sup>5</sup> velours noir. Le visage était d'un ovale admirable et ses traits fins formaient avec ceux de son frère un contraste frappant. Elle avait les extrémités menues comme si elle sortait d'une race longtemps oisive. Elle portait ses yeux généralement baissés, mais quand elle les levait vers vous, on n'y distinguait pas cet éclat provocant ou sournois des filles vicieuses. Le regard était plutôt timide et plein de mélancolie. Elle était belle et émanait de toute sa personne le charme qu'on éprouve près d'une jeune fille sans reproche.

Bientôt, et sans qu'elle eût rien fait pour cela, je ne tardai pas à m'y laisser prendre. Je recherchais l'occasion de me trouver sur son chemin et j'en vins à attendre avec impatience le dimanche, seul jour de la semaine où elle s'accordât avec son frère la liberté de flâner dans les bois. La saison n'était pas écoulée que nous formions un trio d'excellents camarades. Ce n'étaient plus alors de courtes causeries au hasard des rencontres, mais de longues randonnées que nous faisions ensemble. C'est ainsi que, peu à peu, j'apprenais à mieux connaître mes nouveaux amis.

Quand la marche, la vue de paysages nouveaux avaient dissipé les nuages de leurs fronts, ils m'apparaissaient alors différents. Le frère était gai sans cesser jamais d'être sérieux. Quant à la sœur elle se montrait ce qu'elle était encore : une adorable enfant. Elle avait des enthousiasmes puérils qui la tenaient en admiration devant un coin solitaire, un rocher bizarre, une cascabelle tombant dans une faille, un oiseau, une fleur. Ce goût pour les beautés champêtres surprenait et plaisait. On aurait dit qu'elle se hâtait, dans une heure de détente et de liberté, de faire provision pour toute une semaine de gaieté et de courage. Ce sentiment se fortifiait en moi en voyant peu à peu, sur le sentier du retour, le front de la jeune fille se rembrunir et son gentil bavardage faire place à un silence pénible. Quand ils me quittaient, je la voyais prendre le bras de son frère et s'appuyer sur lui comme pour y trouver aide et protection. Et les deux jeunes gens s'en allaient le pas lourd, vers le sud de la vallée, où s'élevaient les grouillantes cités des ouvriers de l'usine.

Je ne pouvais attribuer ce soudain affaissement à la fatigue, mais un secret instinct me disait qu'il y avait dans la vie journalière de mes amis des contrariétés, des douleurs peut être sans cesse renaissantes et qu'une sorte de pudeur leur faisait tenir soigneusement cachées. Car, malgré les liens que des goûts communs avaient mis entre nous, j'en étais encore à connaître tout de

---

5 NDLC : Texte manquant, 1 ou 2 lignes.

leur famille. Le frère s'appelait Germain et la sœur Paule Noël. Ils travaillaient tous deux dans le même tissage où leurs métiers étaient voisins.

C'est tout ce que j'avais pu apprendre depuis que je les fréquentais. Je connaissais leur caractère, leur mutuelle affection ; ils causaient devant moi librement de tout ce qui se rapportait à leur travail, mais lorsque, insidieusement je leur fournissais l'occasion de parler de leur famille, d'un accord tacite, ils devenaient muets.

Au début je faisais en sorte de me trouver sur leur chemin pour partager leur promenade. Mais, peu à peu, j'en vins à les attendre chez moi pour sortir. Il arriva même que, le temps s'étant mis à la pluie, je les fis entrer dans ma garçonnière où je les retins toute l'après-midi.

Je m'évertuai à rendre mon hospitalité agréable. J'entassai devant Paule tous les trésors de ma modeste bibliothèque et je proposai à Germain une partie de cartes. Je lui offris du tabac, de la bière. Mais je vis bientôt que le jeu l'intéressait peu ; il ne fumait pas et buvait modérément. Alors je me rabattis sur une infusion de thé. Et pendant que la bouilloire chauffait, nous causâmes.

Pour la première fois je m'aventurai à parler avec lui de politique et des questions sociales. Je fus étonné de la rectitude de son jugement et de sa richesse de documentation. Il lisait beaucoup, mais réfléchissait encore davantage. C'était un réformateur à froid ; point de déclamation, mais des faits, des chiffres. On sentait chez lui une sourde indignation contre les abus et les tares du régime mais aussi une résignation et une lassitude à considérer la misère de ses frères de labeur.

J'écoutais, séduit par son argumentation. Comment interpréta-t-il mon silence ? Il s'arrêta tout à coup : Je vous ennue, je vous chagrine peut-être ? Je protestai, mais en vain ; il parla d'autre chose. Je jetai alors un coup d'œil vers la sœur. Elle avait fermé le livre qu'elle tenait ; tout entière à ce que disait son frère, elle regardait vers la fenêtre. Ses yeux profonds et doux semblaient suivre dans le ciel la vision lumineuse de la cité future. Et son rêve transfigurait la petite ouvrière ; elle était belle ainsi, mais d'une beauté idéale. Un frisson délicieux secoua mon âme encore neuve : le frisson du premier amour. Tous les sentiments que jusqu'alors elle avait pu m'inspirer n'avaient fait que glisser sur mon cœur, tandis que je sentais celui-ci s'y installer en maître.

Muets, nous la regardions. Ce silence la tira de son rêve. Elle rougit et tout aussitôt, pour se donner une contenance, se mit à feuilleter son livre. Mes

devoirs d'amphitryon venaient également de me rappeler sur la terre. Je versai mon infusion dans les tasses et lui en présentai une. Elle releva la tête et lut sans doute une adoration muette. Elle rougit de nouveau, ses paupières battirent et sous son corsage les pulsations de son cœur devinrent si violentes qu'elles étaient visibles. Le frère lui-même sembla s'apercevoir de notre trouble et, désireux d'y mettre un terme, il dit en montrant la fenêtre : « Quel temps ! » Il faisait sans doute allusion à l'orage qui se déchainait au dehors, mais il y avait dans le ton quelque chose de plus que j'interprétais comme un rappel à la prudence et à la raison.

Pendant qu'au dehors la pluie battait furieusement les vitres, (le dehors c'est-à-dire l'existence étriquée et peut être douloureuse où il leur faudrait rentrer tout à l'heure), il régnait à l'intérieur de ma chambre une douce tiédeur ; une chaude affection réchauffait les cœurs : la pauvre enfant s'y sentait en sécurité. Son sentiment, dans une phrase, naïvement se fit jour : « Qu'il fait bon ici ! » Ce fut spontané, irréfléchi...

Pourquoi, à ce moment précis, ai-je refoulé cette réponse qui déjà me brûlait lèvres : « Oui, il fait bon ici ! mais c'est votre présence qui me rend si agréable aujourd'hui mon modeste logis et c'est la confiance de la sécurité qu'il pourrait vous procurer qui vous le fait trouver si confortable. Il y fait bon car, en ce moment, l'amour l'ensoleille. Vous pouvez, à ce bonheur éphémère, assurer la durée : restez-y, non plus comme l'invitée, mais comme la maîtresse. »

Pourquoi ? oui, pourquoi cette parole définitive ne fut elle pas prononcée ? Les événements eussent tourné court et la tragédie dont j'étais l'acteur inconscient ne se fut pas déroulée jusqu'au dernier acte. Le Destin qui avait monté la pièce et qui tenait à en tirer tous les effets, ne le voulut pas.

En cette occurrence, ce fut le frère qui joua son rôle. Avant que j'aie eu le temps de rien dire, il répondit : « Oui, il fait bon ici, mais il se fait tard. Il est l'heure de partir. »

J'eus beau insister pour les faire rester encore en raison du temps avec une hâte non dissimulée, il pressait le départ. La jeune fille se leva comme à regret et le suivit. Et je restai seul avec mes pensées.

Je demeurai un instant comme un homme qui s'éveille d'un beau songe. Mais l'influence magnétique qu'exerçait sur moi l'objet de mon amour se dissipait peu à peu, ma raison jusque-là annihilée, reprit possession de son

rôle. Je me mis donc à examiner la situation aussi froidement qu'il me fut possible.

Mon cœur parlait assez haut pour se faire entendre : j'aimais cette enfant d'un amour exclusif et j'étais convaincu qu'il était partagé. Mais je puis me rendre cette justice que jamais l'idée ne me vint de profiter de sa faiblesse et de cette passion que je sentais prête à éclater, pour essayer de la détourner de son devoir. Mon respect pour elle égalait mon amour ; le mariage donc était la seule solution qui pût concilier mon inclination et l'honnêteté. Certes, je ne m'en faisais pas accroire sur mon faible mérite. Mais j'avais le sentiment qu'il ne dépendait que de moi de terminer ainsi l'aventure.

Si j'avais prononcé tout à l'heure les paroles définitives je ne crois pas que je m'en repentirais maintenant. Mais puisque une sorte de hasard m'accordait un délai, ne pouvais-je pas en profiter pour envisager les conséquences qu'elles auraient eues ? En somme, elles m'engageaient définitivement envers une jeune fille que j'avais tout lieu de croire digne de mon amour mais dont, en définitive, je ne connaissais rien de la vie et de la famille. La réserve que mes deux amis observaient sur ce chapitre n'était-elle pas une preuve que c'était là un point sensible auquel il n'était pas prudent de toucher ? N'avais-je cependant pas le devoir de m'éclairer à cet endroit ? Non seulement mon intérêt personnel était en jeu, mais j'avais à tenir compte de l'appréciation de tous les miens. Les parents que l'expérience a instruits sont toujours tentés de faire abstraction du sentiment pour ne s'attacher qu'aux réalités évidentes. Et que diraient mes chers vieux si j'introduisais dans la famille où l'honnêteté était érigée en principe, un membre dont, à cause des siens, ils auraient à rougir ? Certes, et heureusement il n'y a pas chez nous de préjugés de classe, mais une certaine situation sociale acquise par le travail de plusieurs générations.

C'est comme une propriété collective que chaque membre a le devoir de conserver intacte. Si injustes soient-ils, je devais tenir compte des préjugés et cela dans l'intérêt même de celle que je rêvais d'élever jusqu'à moi. Si dans l'accueil qui lui serait fait dans sa nouvelle famille, elle découvrait de la froideur, si elle avait à souffrir d'humiliations, elle serait la première à regretter d'être entrée dans un milieu non préparé à la recevoir.

Et la question matérielle, la vilaine question où l'argent despote et corrupteur joue le premier rôle, y avez-vous pensé, Monsieur le songe-creux ? En admettant que vous épousiez Paule, vous ne devez plus décemment la laisser continuer à travailler. Il faut donc que vous trouviez dans votre salaire

de quoi l'entretenir ! Et s'il survient des enfants ? Or, votre maigre traitement parvient à peine à vous faire vivre tout seul. Après que vos parents se sont saignés aux quatre membres pour vous procurer une situation aussi honorable que peu lucrative, irez-vous encore imposer des privations à leur vieillesse pour subvenir aux besoins de ceux que vous ne pourriez nourrir ? Ils savaient bien que dans la carrière où ils vous ont fait entrer ou que vous avez librement choisie, vous ne trouveriez pas la fortune ; mais ils comptaient avec leur amour aveugle qu'un jour celle que vous choisiriez comme épouse, pour avoir le droit de marcher à vos côtés et de partager les avantages que lui procurera votre situation, vous apporterait peut être de quoi tenir un rang honorable. Quelle désillusion n'allez-vous pas leur causer en donnant suite à votre projet ? La gêne et qui sait, les ennuis qui pourront venir de la famille de votre femme, ne contrarieront-ils pas votre carrière en vous ôtant la liberté d'esprit nécessaire pour vous donner tout entier à une tâche dont votre jeune ambition espère à la longue tirer honneur et profit ?

Ainsi, tour à tour, s'exprimaient le cœur et la raison et tour à tour aussi je les approuvais. Car j'ai un grand défaut : dans toute circonstance qui exige un choix, je ne sais pas me décider et c'est plus souvent le hasard que ma volonté propre qui intervient quand il s'agit de donner suite à la question posée. La force inconnue que j'ai montré dirigeant tout en cette aventure avait en moi un instrument admirable. Si, dans un mouvement instinctif, j'avais donné solution à l'affaire, tout eût été dit ; mais maintenant que je m'étais imposé l'obligation de peser le pour et le contre, je connaissais l'anxiété du choix à faire et j'allais retomber dans mes ordinaires tergiversations. Après tout, pensai-jé, rien ne me presse, attendons ! Attendre, c'est selon le cas, manquer une occasion propice ou bien éviter de faire une sottise, et c'est souvent la chance qui décide du résultat.

Huit jours se passèrent ainsi pendant lesquels j'attendis avec impatience l'occasion de revoir mes amis. Mais j'avais sans le temps. La saison des promenades paraissait décidément passée : l'air fraîchissait, un épais brouillard rampait dans la vallée et le sommet des montagnes se poudrait de frimas. La tristesse des choses rendait plus pénible encore mon isolement, je me consumais d'impatience auprès de mou feu, attendant malgré tout une visite qui m'eût permis, comme le dimanche précédent, de passer agréablement la soirée. Je commençais à désespérer lorsque, vers trois heures, un pas pressé retentit dans la rue déserte et on heurta à ma porte. C'était Germain. À peine assis et présentant mes questions : « La petite est souffrante, mais je suis venu quand même non pour sortir mais pour causer un peu avec vous, si vous le

voulez bien. Nous serons plus libres ainsi. Car il est des choses qu'il faut savoir taire devant ma sœur et qu'il est pourtant nécessaire que vous sachiez. »

La déception que trahirent mes traits lorsque j'appris que Paule ne pouvait venir, ne lui échappa pas, de même que l'attention intéressée que j'avais prêtée à ses dernières paroles. Aussi s'empressa-t-il de continuer comme s'il avait hâte de déposer un fardeau importun, ou de s'acquitter au plus vite d'une corvée désagréable.

Il ne faut pas en vouloir à Paule si, à l'avenir, je ne vous l'amène plus. La pauvre enfant, au milieu de l'enfer où elle réside, n'avait que la perspective de nos promenades du dimanche pour lui donner le courage de vivre la semaine de labeur et de peine. Nous avons eu le plaisir de vous rencontrer. Vous n'êtes pas fier, et vous avez le cœur trop haut placé pour, en vous liant à une fille pauvre et à un modeste ouvrier, avoir obéi à un autre entraînement que celui qui naît d'une certaine parité de goûts. Sans rien connaître de notre vie vous nous avez introduit avec confiance dans la vôtre. Nous vous en avons été reconnaissants, puis nous avons partagé avec plaisir l'affection que vous vouliez bien nous témoigner. Mais je dois vous avouer franchement que, par une pente insensible, je crains que, chez ma sœur, cette inclination soit devenue un sentiment plus fort. Elle est pourtant bien raisonnable et j'ai tout fait d'ailleurs pour l'empêcher de se monter la tête, mais c'est quand même une sentimentale. Peut-on éviter qu'une jeune fille ainsi faite s'abandonne au plaisir du rêve ? Et quand le rêve ne peut avoir pour résultat que de rendre, par comparaison avec ce qui aurait pu être, la situation qui nous est faite encore plus douloureuse, c'est un exercice des plus dangereux ! Je ne vois pas encore le mal sans remède, mais je me dois d'y veiller et c'est à m'aider à le guérir que je viens vous prier de contribuer par tels moyens que vous dictera votre loyauté.

La tournure que prenait le récit me fit croire que Germain eu bon diplomate, venait ainsi sonder mes intentions possibles au sujet de sa sœur. Bien que le procédé, malgré les circonlocutions à l'aide desquelles la pensée se faisait jour, me parût un peu cavalier, je me sentais au pied du mur. Et mon cœur, ayant pour le moment le dessus, j'allais encore une fois engager mon avenir en le liant à celui de Paule. Mais je n'eus pas le temps de parler. Comme s'il eût craint de m'entendre, il me fit signe de me taire et continua.

« Je vous parlais d'enfer ; le mot n'est pas trop fort pour qualifier l'existence qui est faite à ma pauvre sœur à l'usine d'abord, puis dans la famille. Malgré la répugnance que me cause tel sujet, j'ai considéré comme un devoir

de vous en entretenir et d'attirer surtout votre attention sur le dernier point. Vous ne pouvez pas vous figurer combien est pénible, pour ne pas dire plus, la situation de l'ouvrière d'usine qui veut rester honnête, surtout quand elle est jolie comme ma sœur. Les conversations les plus libres, les allusions les plus directes, les propos les plus salés frappent ses oreilles et, toute jeune, l'instruisent et souillent son cœur. Le mal est grand déjà quand l'atelier ne compte que des femmes. Mais on dirait vraiment que, surtout dans les tissages, le patronat prend à tâche d'en faire des foyers de corruption. Là, hommes, femmes, jeunes gens et jeunes filles, tout est mêlé. La jeune fille jetée dans un tel milieu non seulement est condamnée à souffrir des conversations que je signalais tout à l'heure mais elle a de plus à se défendre souvent des entreprises de compagnons de travail. Peut-elle espérer trouver auprès de ceux qui dirigent une protection ou une aide ? C'est malheureusement le plus souvent non !

Oserai je dire que beaucoup trop ne se gênent pas pour assouvir leurs vilaines passions au détriment des malheureuses placées sous leurs ordres ! Si elles résistent il n'est pas d'avaries, ni d'injustices dont elles ne pâtissent ! Les métiers difficiles, le mauvais travail, avec les amendes et les rebuffades sont leur lot. Tandis que les faveurs, les gratifications, l'indulgence sous toutes ses formes vont aux résignées et aux moins farouches. Et cette situation est tellement habituelle qu'elle n'étonne plus et que la corruption n'a même plus la pudeur de se cacher. Quel exemple pour les jeunes gens qui entrent dans cet antre du vice sains de cœur et d'esprit ! »

Je me disais que Germain exagérait certainement et j'allais prendre la parole quand il poursuivit :

« J'ai tort sans doute de généraliser ; il est des exceptions d'autant plus méritoires qu'elles sont plus rares et que les tentations qui assiègent contremaîtres et directeurs honnêtes sont plus nombreuses. Mais, quand une jeune fille ou une femme a le malheur de se trouver dans la situation que j'ai décrite, point d'autre issue que de succomber ou de partir. À qui en effet, voulez-vous qu'elle ait recours pour la défendre ? Au patron ? Il est rarement présent. Y fût-il il ne pourrait que s'étonner de cette prétention d'une pauvre ouvrière au respect. Ah ! Monsieur, vous ne connaissez pas la mentalité des ouvriers ? Ces malheureux qui ne peuvent trouver que dans l'union le moyen de se défendre contre les abus dont ils sont les victimes, se jalourent au contraire et se déchirent les uns les autres au bénéfice et contentement de leurs exploiters ! Que l'un deux par son travail, sa bonne conduite, le soin de

s'instruire cherche à sortir de sa condition misérable ; qu'une ouvrière prétende à la vertu : il n'est pas de sarcasmes dont on ne les accable, pas de petites misères et de trahisons dont ils n'aient à souffrir ! C'est chez les ouvriers une habitude de dauber sur le patron et je reconnais que ce n'est pas toujours à tort. Mais c'est à qui souvent mouchardera le voisin pour essayer de lui plaire et de se faire valoir eu le dénonçant.

C'est un rude courant à remonter, toute une éducation à refaire. Quand j'étais plus jeune, je rêvais de m'y employer. Le peu de succès que j'ai obtenu, les ennuis que j'ai subis m'ont découragé. Je ne suis parvenu qu'à me faire classer au nombre des indésirables, des mauvaises têtes capables de pervertir le troupeau. À la moindre incartade je serais jeté à la rue. Cette perspective n'a rien de réjouissant pour moi-même. Mais ma sœur surtout aurait tout à craindre de mon renvoi. C'est vous dire que, pour l'éviter, mon amour-propre est disposé à toutes les concessions.

En effet, tant que je serai près d'elle on la laissera à peu près tranquille, car on sait que je ne badinerais pas si certaines limites étaient franchies. Je dis certaines limites, car l'atmosphère où nous vivons est si corrompue que je ne puis malheureusement l'empêcher d'en respirer quelques miasmes. Moi, je suis vacciné ; mais la pauvre enfant en souffre. Si en sortant de l'usine elle pouvait au moins trouver dans la famille un air plus sain, si elle y rencontrait l'amour qui console, l'aide qui reconforte, peut-être parviendrait-elle à soutenir la lutte avec plus de courage ! Mais, hélas ! elle ne peut, là pas plus qu'ailleurs, compter sur ma seule affection. Ici, en effet, j'arrive à l'endroit le plus pénible de la confiance que je vous dois. Si devant vous il n'a jamais été fait allusion à ce qui se passe chez nous, c'était par un sentiment de pudeur que vous comprendrez et surtout pour ne pas faire saigner devant un étranger cette plaie toujours à vif que nous portons au cœur.

C'est un vilain oiseau, dit le proverbe, que celui qui salit son nid. Je ne l'ignore pas, c'est vous dire que j'ai balancé longtemps avant de faire près de vous cette démarche.

Mais les circonstances sont telles que je m'estimerai moins si j'essayais de vous cacher une parcelle de la vérité que je vous dois entière. Pour mieux vous faire comprendre la situation, c'est l'histoire de la famille que je vais, dès le début vous retracer en quelques mots.

Nous n'avons pas toujours habité les cités ouvrières de Belrupt. C'est de la chaumière d'un hameau perdu dans la montagne et appelé Basse-Noire, que



nous sommes partis pour descendre en cette vallée de malheur. Mon père était un pauvre bûcheron qui, par son travail, parvenait difficilement à nous faire vivre. Ma mère l'aidait de son mieux en cultivant quelques « communaux » d'où nous tirions les pommes de terre qui, avec le lait de deux chèvres et le pain de seigle, formait le fonds de notre alimentation. J'étais l'aîné et de bonne heure, j'aidais la pauvre femme dans sa rude tâche. Mon père était sobre et ne se « dérangeait » pas. Aussi, malgré notre misère, la vie eut été supportable si tous les ans un événement, prévu d'ailleurs, n'était venu détruire l'équilibre du modeste budget familial et augmenter un arriéré de dettes. Je veux parler de la naissance d'un frère ou d'une sœur. Nous faisons toujours bon accueil aux nouveaux venus. Mais, soit que ma mère épuisée ne parvint pas à les nourrir, soit faute de soins et de remèdes que notre indigence ne permettait pas de leur procurer, la plupart mouraient jeunes. Nous ne restions donc plus que trois, une sœur de sept ans : Rosine, un frère de quatre ans Frédéric, et moi l'aîné qui en avais neuf, lorsque naquit encore une sœur : Paule, celle que vous connaissez. Elle était si mignonne que, tout de suite, je m'y attachai presque exclusivement. J'eus la joie de la voir franchir sans encombre ce pas difficile de la première année qui avait été fatal aux autres. Une amélioration d'ailleurs semblait s'être produite dans notre situation. Nous étions mieux nourris et étant aussi mieux vêtus, il nous fut possible de fréquenter l'école au moins pendant la mauvaise saison. Les créanciers avaient cessé d'assiéger notre porte et mon père, sans doute, mieux payé par son travail, s'accorda quelque repos. Malheureusement, pendant ses heures d'oisiveté il se mit à boire. Peu à peu ce penchant l'entraîna à l'ivrognerie et ma mère connut, et je connus avec elle, l'angoisse des longues heures d'attente dans la nuit. Quand il rentrait enfin, hébété, titubant, c'étaient dans la chaumière des scènes pénibles qui nous tenaient éveillés et tremblants dans nos lits. Il n'était pourtant pas méchant et, à sang froid, il nous prodiguait à tons les marques de la plus profonde affection. Mais l'alcool en faisait un tyran et un brutal et ce qu'il y avait de bon dans sa nature sombrait dans l'ivresse.

Hélas ! si je n'avais à parler qu'au passé ! mais vous devez bien penser qu'avec l'âge son funeste penchant n'a fait que s'accroître et que c'est là, à l'heure actuelle, l'une des causes qui empoisonnent notre vie. Ah ! L'alcool ! Qui nous délivrera de ce fléau qui détruit la santé, vide la bourse, ruine l'intelligence et pervertit le cœur de l'ouvrier ? l'alcool pourvoyeur de prison et d'hôpital ! qui maintient le peuple dans l'esclavage, et flétrit la race !

C'est ainsi que nous grandissions, n'ayant pour compensation aux misères morales de la vie de famille que la liberté dont nous jouissions. Moi,

j'avais en plus l'affection profonde qui m'unissait à ma petite Paule. Mes parents ne firent jamais entre nous aucune différence. Mais mes autres frère et sœur, et qu'elle fût la dernière, ne lui témoignèrent jamais beaucoup d'amitié. Il semble qu'elle est d'un autre sang que nous, de plus elle est mignonne, intelligente et d'une sensibilité rare ; sa présence détonne au milieu de nous qui avons hérité de toute la rudesse des traits et des sentiments que nous devons à notre origine montagnarde, vous l'avez vue et vous pouvez juger si le portrait que j'en fais est flatté. Bientôt ces avantages firent naître chez Rosine et Frédéric une jalousie qui se traduit à tout moment par ces mille petites méchancetés dont les enfants ont l'art, par ces coups d'épingle répétés qui font plus souffrir qu'un coup de poignard. Toute leur haine mesquine se résume dans un mot : La Demoiselle. À ces premiers motifs qu'ils se donnaient de la haïr, d'autres se sont ajoutés. Aussi est-elle toujours pour eux, et par contagion pour les voisins et pour l'usine entière, la Demoiselle. Quant à ce qu'elle doit endurer aujourd'hui, au foyer même et du fait de cette jalousie, vous ne pouvez vous en faire une idée.

Mon rôle de protecteur commença donc dès l'enfance ; deux clans ennemis se formèrent dans la famille. Cette situation que les parents furent impuissants à empêcher, s'est aggravée avec le temps et ce n'est point outrance de dire que la guerre est chez nous à l'état endémique !

Ici j'attends de vous une observation : puisque la vie en commun est pour vous à ce point intenable, pourquoi ne pas vous séparer ? J'y répondrai dans le cours de ce récit et vous verrez que, bien qu'il paraisse simple et facile, ce dénouement est impossible, du moins pour le moment. Notre plus grand bonheur, quand nous vivions là haut était donc de courir pieds nus dans les bois. Je la gorgeais de fraises, de framboises ou de brimbelles ; je la portais sur mon dos lorsqu'elle était fatiguée et nous rentrions le soir heureux d'avoir oublié pendant tout un jour les laideurs du foyer. Comprenez-vous maintenant pourquoi la forêt a gardé pour nous tant d'attraits ? C'est ainsi que je grandis, sans apprendre de métier. Je n'en avais cure. Mon père ne semblait pas s'en occuper davantage. Sans doute avait-il déjà son idée ?

Il s'enivrait de plus en plus et un jour arriva où la misère d'autrefois, la misère noire revint comme une ancienne habituée, s'installer à son foyer. Il avait perdu tout ressort, le sens moral était atteint ; aussi n'essaya-t-il pas de réagir. Il vendit l'une après l'autre les chèvres, puis la chaumière elle-même fut mise en adjudication, mais elle ne trouva pas acquéreur. Enfin, quand tout

moyen d'alimenter la huche désespérément vide eut disparu, nous descendîmes vers l'usine pour lui demander travail et abri.

Nous ne faisons d'ailleurs que suivre en cela, le courant qui a dépeuplé les hameaux éloignés et les hautes vallées pour entasser les montagnards déracinés dans ces agglomérations surpeuplées où ils étouffent, où ils croupissent, où leur descendance s'étiole et perd ses qualités natives. Vous n'êtes pas sans avoir remarqué au cours de nos promenades, ces murs croulants, ces toits abandonnés qui, dans un paysage par ailleurs admirable, mettent une note si désolée ! La cabane qui abrita notre enfance n'est plus elle-même qu'une ruine lamentable. Les genêts et les bruyères ont reconquis les champs qui nous ont nourris. Et c'est le cœur de plus en plus triste que nous revenons du pèlerinage que Paule et moi faisons tous les ans à notre nid dévasté. Vous connaissez aussi, au moins par oui dire, la désolation de ces villages de la plaine dont les toits s'effondrent l'un après l'autre et qui meurent. Tout cela, c'est l'œuvre de l'usine. Sur le terrain qu'elle a choisi elle s'étend, conquiert les propriétés, absorbe les populations qui finissent par ne plus vivre que par elle et pour elle. Ce développement indéfini finira par la tuer. La puissance économique des peuples s'écroulera ruinée par la concurrence ou par la disette. Heureux, le jour des catastrophes, seront ceux qui auront conservé, à l'orée des bois ou dans la plaine, un toit pour s'abriter, un coin de terre pour les nourrir !

Mais, pour le moment, j'ai d'autres soucis et je me hâte de revenir à mon sujet. Mon père s'était donc dit comme tant d'autres : « Je gagne ici péniblement ma vie ; le travail est dur, je dois m'y livrer par toutes les intempéries, le salaire est maigre. Aucune distraction dans mon coin retiré. Ma famille élevée, je ne sais à quoi occuper mes fils et surtout mes filles ; il faudrait leur apprendre un métier ; les ressources me manquent. Quand je deviendrai vieux, je n'ai d'autre perspective que la misère, puisque je vis au jour le jour et que je ne sais pas économiser. Descendons vers la vallée ! Il n'est pas besoin d'un long apprentissage pour faire un ouvrier. J'ai un fils de quinze ans, une fille de treize ; leur travail nous permettra de vivre tranquillement, ma femme et moi. Et quand mes quatre enfants seront occupés, ce sera chez nous l'abondance et la bonne vie. Ils travailleront à l'abri et sans se fatiguer beaucoup. Ils toucheront un salaire régulier. L'usine nous fournira un logement ; les économats mettront à notre portée tout ce qui est nécessaire. L'inquiétude de trouver du travail cessera de me tourmenter. Enfin les cafés et autres établissements, où l'on passe du bon temps, ne me manqueront pas ! »

Ainsi dut raisonner notre pauvre père faisant bon marché de sa liberté et de l'avenir des siens. S'il s'inquiétait de cet avenir, c'était pour rapporter tout à lui. Il était déjà conquis à cette théorie qui, dans le monde ouvrier, fait voir parfois dans l'enfant une valeur, une source de revenus ! On l'élève souvent, comme le cultivateur nourrit un animal, pour en tirer bénéfice. Vous expliquez-vous pourquoi l'ouvrier a toujours une famille nombreuse et pourquoi les bras ne sont pas prêts à manquer aux usines ? Si ce bénéfice devait un jour retourner, au moins en partie, à ceux qui l'ont procuré, la morale pourrait encore y trouver son compte ; mais trop souvent, et c'est le cas chez nous, il ne sert qu'à alimenter les besoins dispendieux, le vice et la paresse.

C'est vous dire que les économies, depuis que nous sommes quatre à rapporter de l'argent, profitent surtout au cabaretier ! Si notre mère était encore là, le foyer pour nous pourrait conserver quelque attrait. Les repas seraient prêts à l'heure, l'étroit logement serait propre et sa présence imposerait à mon père, ainsi qu'à Rosine et Frédéric, quelque retenue. Mais la pauvre femme épuisée par une existence de labeur de privations et de continuel enfantement, n'a pu supporter le changement d'habitudes imposé par notre nouvelle vie. Nous étions à peine installés à Belrupt que nous l'avons perdue.

Si vous connaissiez la cité ouvrière et l'existence qu'on y mène, tel dénouement ne vous surprendrait pas. Extérieurement avec ses maisons blanches, ses alignements de façade, d'escaliers, de balcons elle séduit la vie. Mais quant on l'examine en détail, elle apparaît plutôt avec tous les caractères d'une caserne et d'une prison. Chacune des maisons qui la composent abrite huit ménages se serrant, s'entassant les uns sur les autres dans des étages superposés. La gêne qui résulte pour chacun de cet état de choses se complique de l'espace étroit réservé à chaque famille. Des querelles éclatent à tout moment au sujet des enfants dont la grouillante engeance ne respecte rien. On s'injurie d'une porte à l'autre ; on s'espionne de nuit et de jour ; si vous sortez des regards malveillants étudient vos allées et venues ; si vous rentrez, des oreilles indiscretes se collent à la porte ou aux minces cloisons. Tout ce que vous faites, tout ce que vous dites, je dirais même tout ce que vous pouvez penser est sujet à critique ! Si vous avez au cœur un point sensible, on n'a de cesse qu'on ne l'ait découvert et railleries grossières, sous-entendus méchants de pleuvoir dans l'intention évidente de vous pousser à bout. Dans telle pétaudière, ce sont nécessairement les plus vicieux qui tiennent le haut du pavé. Tout ce qui a une apparence de vertu est aussitôt mis

à l'index et taxé d'hypocrisie. Or, en fait d'hypocrisie, en est-il un de plus caractérisé que celui du vice prenant une apparence de dévotion et de religiosité pour s'attaquer à la vertu ? Malheureusement c'est le cas le plus fréquent. L'ouvrier, malgré les airs de démagogue qu'il se donne parfois, a conservé de la religion tout ce qui peut servir ses courtes passions. C'est vous dire qu'une sorte d'excommunication nous a frappés ma sœur Paule et moi. Et contre tant d'ennemis invisibles ou avoués nous sommes seuls à nous débattre. Mon père a perdu toute dignité. Il est censé tenir le ménage, mais sa unique occupation consiste à courir les cabarets. Une cuisine sans flamme, un logement en désordre, un spectacle pire encore parfois, voilà ce qui nous attend quand, tous quatre, nous rentrons du travail.

Ai-je besoin d'ajouter que ma sœur Rosine et mon frère Frédéric n'ont pas su se défendre contre l'ambiance. Celui-ci déjà suit l'exemple malheureux du père ; quant à l'autre, j'aime mieux n'en rien dire. Et s'ils s'accordent parfois, c'est pour accabler Paule de leurs sarcasmes et se liguer avec ce qu'il y a de vil dans le quartier pour rendre notre situation intenable. Quand on a su que nous vous fréquentions, les rires moqueurs et triomphants, les paroles insidieuses et méchantes ont redoublé à la maison, dans la rue et jusque dans l'usine. Dans ces conditions vous ne vous étonnerez plus que ma sœur soit devenue malade et vous comprendrez pourquoi il ne lui est plus possible de m'accompagner chez vous. Je me tiens à quatre toute la journée pour ne pas sauter à la gorge de ses insulteurs et ne pas fournir ainsi l'occasion qu'on recherche de se venger du mépris que je manifeste, en nous mettant à la porte de l'usine.

Sans doute je devrais partir en emmenant avec moi la pauvre enfant. Je suis capable, par mon seul travail, de subvenir à nos besoins pendant qu'elle tiendrait mon petit ménage, bien à l'abri des cancans et des calomnies. C'est le rêve que nous faisons souvent tous les deux. Mais mon père qui n'a plus de volonté que pour le mal, s'oppose avec un entêtement cruel à son départ, la menaçant, si elle s'en allait, de la faire ramener par les gendarmes. Elle est mineure et il sait que la loi est pour lui. Aussi ne le fera-t-on point revenir sur une détermination que fortifient sans cesse les encouragements perfides de ses deux autres enfants. Il craint trop de perdre le revenu que lui procurent nos salaires et de fournir à ceux qui lui resteraient une excuse pour l'abandonner à son tour.

Voilà, Monsieur, notre histoire et la situation qui nous est faite. J'ai voulu ne rien vous cacher ; si malgré moi quelque point délicat est resté obscur, vous êtes trop intelligent pour n'avoir point, de tout le reste, déduit la vérité. »

En effet, il avait fini de causer, mais son œil profond attaché sur moi continuait à dévoiler sa pensée.

« Vous voyez bien, semblait-il me dire, que vous ne pouvez prendre épouse dans un tel milieu. Abstenez vous donc de faire naître au cœur de Paule un espoir irréalisable. À son fardeau de peine et de souffrance, n'ajoutez pas cette déception. Quand tous les liens de la famille se relâchent, quand le père manque à son devoir, quand tout se ligue contre une jeune fille pauvre parce qu'elle a l'outrecuidance de prétendre à la vertu, moi, l'aîné, je me dois de lui sacrifier mon avenir pour lui assurer aide et protection. Mais vous, qui ne nous êtes rien, qui ne nous pouvez rien être, restez dans l'ombre ! »

J'allai à lui, le cœur chaviré d'émotion et lui serrant les mains, je murmurai : J'ai compris. Mais au moins, gardez-moi votre amitié ! Je vous admire !

— Non, dit-il tristement, je ne cherche pas à me faire admirer. Je tâche seulement d'être un honnête homme. »

En effet, je ne pouvais pas, surtout à cause des miens, descendre dans le cloaque entrevu pour y chercher une épouse fût elle honnête. Mais j'avais beau me le répéter, tout mon être sensible protestait ; à la douleur profonde qui m'envahit je sentis combien mon cœur était pris. Je voulus m'arracher à cette pensée. Ce fut en vain ! La douce image de Paule continuait à hanter mes rêves. Telle je l'avais vue, le front rayonnant d'une joie intérieure, assise au coin de mon feu, telle je la revoyais prenant cette place vide dans mon foyer solitaire, en faisant un nid doux et chaud où librement, s'épanouirait notre amour.

Le jour venu, avec la désillusion que m'apportait le réveil, je luttais vainement contre sa pensée obsédante, parcourant comme un animal encagé, mon étroit logement, essayant vainement de m'absorber dans mon travail. Si je sortais, cherchant dans la marche un dérivatif, la vue des lieux qu'avait animés sa douce présence, ne faisait que redoubler mon tourment. Si le frère eût continué ses visites, j'aurais pu au moins parler d'elle ; mon amour, qui se consumait dans le vide, aurait, dans cette présence, trouvé peut être quelque soulagement.

Mais, depuis notre-entrevue, je ne l'avais plus revu. Cette absence pénible se doublait de l'incertitude où j'étais touchant le sort de Paule. Le malheureux amour que je lui avais inspiré n'allait-il pas mettre le comble à ses misères et porter à la pauvre enfant un coup mortel ? Que pouvait-elle, en ce moment, penser de celui qui, après avoir paru partager ses sentiments, ne trouvait pas dans son affection assez de force pour triompher des préjugés des siens et de son monde ?

Cette dernière considération surtout me mettait à la torture. Mes hésitations recommencèrent. Plusieurs fois je fus sur le chemin des cités, décidé à en finir une bonne fois et par un coup d'audace, de mettre l'irréparable dans ma vie. Mais toujours les exigences d'un impérieux terre à terre, la voix de la prudence ou de la raison : « Il ne faut pas ! » me faisaient retourner sur la route. Et je rentrais dans mon logis solitaire plus désespéré et plus malheureux.

Peu à peu j'en vins à croire que, de cette solitude, venait tout mon mal. Si je cherchais ailleurs, pensai je, peut être un autre amour pourrait il chasser celui là qui fait mon tourment. Si je me mariais enfin dans des conditions qui pussent satisfaire les exigences des miens et celles que m'impose ma situation, tout ce passé de passion et de chimère serait oublié et je pourrais enfin sans crainte d'aucune sorte regarder l'avenir. Ce beau raisonnement m'amena à abandonner mes habitudes solitaires. Je nouai des relations. Je fus de toutes les réunions où la jeunesse a l'habitude de se rencontrer, je me laissai inviter par des parents ayant des filles à marier. Grâce au prestige qui s'attache à toute fonction publique j'eus le sentiment d'être considéré comme un parti sortable par bien des mamans cherchant à caser leur couvée et par mainte jeune fille en mal de mariage. Bref, je crus avoir le choix. Ce fut encore l'obstacle où se heurta mon beau projet. Allant comme le papillon de l'une à l'autre fleur, je ne parvenais à me décider pour aucune. Je me plus à me laisser manœuvrer, à participer à ces petites intrigues chères aux amoureux, espérant toujours sentir s'allumer la petite flamme qui éteindrait l'incendie brûlant en moi. Je sentis des cœurs prêts à se donner avec bonheur. Sur le point de faire jaillir un aveu qui brûlait de belles lèvres, de prononcer moi même la parole qui lie un honnête homme, la pensée de l'autre toujours s'interposait. L'idée de la faire souffrir davantage et de mériter son mépris, me retenait au moment décisif et je battais en retraite. Si quelqu'une de celles que j'ai ainsi déçues lit jamais cette confession, qu'elle me pardonne eu considération de ce que j'ai moi même souffert.

Devant ces essais infructueux une conclusion s'imposait : si je voulais jamais me marier, il fallait m'arracher à ces lieux : entre moi et l'objet de mon amour malheureux mettre une telle distance que l'oubli finirait par entrer en nos âmes. Je demandai donc mon changement. Aussitôt ce geste accompli, avec ma veulerie ordinaire, je souhaitai qu'il ne me fût pas accordé et je fus vraiment déçu de le recevoir aussi vite. Mais les cartes étaient jetées. Je n'avais qu'à m'incliner. Pour précipité qu'il fût, mon déménagement ne présentait cependant aucune difficulté : plier bagage, pour un célibataire, n'exige pas en effet une opération bien longue et bien compliquée. Mais, au préalable une démarche pénible s'imposait. Je ne pouvais décemment partir sans dire adieu à mes amis et ce n'était certainement pas de la joie que j'allais apporter à celle qui m'aimait. Comme je ne voyais plus ni Germain ni sa sœur, j'étais bien obligé d'aller chez eux et la pensée de la honte qu'ils allaient éprouver à les trouver au milieu des misères où ils vivaient, n'était pas pour m'encourager. Certes, si cela m'eût été permis j'aurais, comme c'était mon habitude, remis indéfiniment cette visite pénible. Mais le temps pressait et il fallait m'exécuter tout de suite.

Un dimanche veille de mon départ, je pris donc, aussitôt après le repas de midi le chemin des cités. En arrivant il me fut aussitôt donné de vérifier la vérité de ce que m'avait dit mon ami touchant la curiosité des voisins. Pendant que je m'orientais, demandant mon chemin, cherchant la porte où je devais frapper, des têtes curieuses se penchaient à toutes les fenêtres, des groupes se formaient où il était trop évident qu'on discutait avec malveillance sur la but de ma visite. À cela, je n'avais pas songé non plus qu'aux arguments qu'on en tirerait pour affliger mes amis. Mais il était trop tard pour reculer et je poussai la porte qu'on m'avait désignée. Dans une chambre étroite, obscurcie par la fumée du tabac et empuantie par des relents de fricassée de choux, je distinguai vaguement une assemblée. Quelque chose comme de l'effarement se peignit sur les visages des personnes présentes. Sans doute toutes me connaissaient plus ou moins, mais il était évident que jamais l'idée ne leur était venue que je pusse entrer là. J'ai toujours été timide aussi la surprise et le silence avec lesquels ces gens m'accueillaient n'étaient pas pour me mettre à l'aise. Seule. Paule s'était levée ; elle était pâle et tremblante et dans ses yeux qui paraissaient rougis, il y avait comme de la frayeur. Si j'avais encore douté de ses sentiments à mon endroit, cette attitude toute spontanée ne m'eût laissé aucun doute. Elle était habillée simplement d'un peignoir ; ses tresses opulentes enroulées formaient comme un diadème ; jamais elle ne m'avait paru à ce point désirable qu'au moment même où je me disposais à la perdre.



Mon trouble en fut augmenté et je ne sais comment j'aurais pu retrouver assez d'aplomb pour me présenter correctement si quelqu'un n'était venu à mon secours en me fournissant l'occasion de répondre.

Une voix avinée sortit de derrière le fourneau : — « Bonsoir Monsieur ! vous pouvez nous faire visite, mais je ne crois pas qu'on vous ait jamais « entr'aperçu » dans nos quartiers, et s'il y avait encore un œuf dans la « camfouine<sup>6</sup> » bien sûr qu'on vous l'offrirait.

La rudesse de l'accueil n'avait rien au fond qui voulut être déplaisant. Pour qui connaît les mœurs de la montagne, c'est la formule dont on se sert habituellement pour saluer les gens qui vous visitent pour la première fois.

C'était le père sans doute, ce petit corps amaigri, couché à même le plancher et qui venait de se soulever pour me recevoir. Quand il fut debout il vint à moi en vacillant et me tendit une main râpeuse. Je lui abandonnai la mienne qu'il serra avec effusion et avec l'énergie familière aux ivrognes.

Il était si maigre qu'il semblait flotter dans ses vêtements fripés. Mais sa figure bouffie se hérissait d'une barbe de quinze jours. Ses pommettes, son nez pointu rutilaient. Sous un front chauve et ridé, les sourcils en broussaille ombraient des yeux laiteux. La déchéance, de tous ses stigmates, marquait cet homme.

Était-ce bien là le père de l'adorable créature à laquelle l'amour m'enchaînait ? Si je ne l'avais su l'attitude de celle-ci m'aurait aussitôt renseigné. Elle était retombée sur sa chaise comme écrasée par un faix trop pesant ; son front baissé était rouge de honte, ses paupières battaient sur ses prunelles humides et ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant qui va pleurer.

« Je serais bien venu plus tôt, dis-je mais je craignais de vous gêner.

— Nous gêner, bon Dieu ! Mais je « sons » pas des bourgeois. Le Germain et la Demoiselle parlaient de vous comme d'une merveille et je me disais « Je le connaîtrai donc jamais ce paroissien là. » Pouvez venir, le père Noël sera moult aise de vous voir. Savez, je ne suis qu'un « malabre » mais j'ai de « l'usage. »

Sur ce compliment l'ivrogne alla reprendre sa place derrière le poêle ; mais pour montrer sans doute qu'il avait de « l'usage » il se tint à califourchon

---

6

sur une chaise au lieu de reprendre la position où je l'avais trouvé en entrant. Je m'aperçus alors seulement que Germain n'était pas là. J'en fis l'observation.

— « Oh, il n'est pas loin ; ya pas de danger qu'il se perde. » répondit d'un ton moqueur un jeune homme blême et qui fumait une énorme pipe en salivant abondamment sur le parquet. Le Frédéric, me dis-je, et cette fille rousse et mafflue qui me regarde en dessous, la Rosine sans doute. Mais il y avait là un autre personnage qu'aucun renseignement ne me permettait d'identifier. C'était un jeune homme, un camarade d'atelier peut-être, qui, assis près de Rosine, prenait des airs avantageux et lui faisait des « mamours » lui débitant tout bas des sentimentalités bébêtes qui la faisaient s'esclaffer.

Après le premier mouvement d'étonnement, on eût dit que ceux-là surtout avaient pris à tâche de ne signifier par leurs allures, leur indifférence ou peut-être leur antipathie. Mon étonnement pour ces manières un peu libres se manifesta sans doute dans mon regard, car le père jugea opportun d'intervenir : « C'est le Désiré dit-il, le galant de la Rosine. Faut bien que jeunesse se passe n'est-ce pas ? et ils seraient bien bêtes de n'en pas profiter. C'est pas comme la Dem..., pardon la Paule. En voilà une qui en aurait eu des galants, des mille et des cents et de « ceusses » qui nous auraient avantagés. Mais elle n'a jamais rien voulu savoir. Elle se défend, elle se garde ; c'est une petite « cacheuse » mais j'ai bien deviné pour qui, et ça lui fait joliment du bien, allez qu'vous soyez là !

Et la brute comme s'il prenait plaisir à saccager ce jardin secret qu'est le cœur d'une jeune fille pure continuait :

— « Oh ! moi, j'y mets point opposition, pourvu qu'on fasse au papa une bonne petite retraite et qu'on ne le laisse pas seul dans ses vieux jours. »

Ainsi cyniquement il dévoilait ses plans le vieil ivrogne ; lui aussi avait fait un rêve : s'accrocher à notre existence et de sa présence infecte, affliger notre foyer. Et pendant qu'il délirait ainsi, les regards moqueurs des autres s'attachaient obstinément sur moi et sur la pauvre victime dont j'entendais à mon côté les soupirs douloureux. La situation devenait intenable, je me levai pour partir.

« Déjà ! s'exclama l'ivrogne. Mais vous n'avez pas dit trois mots à la petite là qui « fiole » sans qu'on sache pourquoi.

— J'étais venu dis-je pour voir Germain et, puisqu'il n'y est pas...

— Ah, c'était pour voir Germain ! Alors les autres, ça ne compte pas ? » fit-il, devenu soudain agressif.

« Mais ci ! Mais si ! M'empressai-je de répondre en me dirigeant vers la porte ; mais j'avais à lui dire tout de même un mot en particulier.

— Le « particulier » c'est pour Germain ; le vieux et les autres c'est des zéros en chiffre. J'aurai tout de même bien mon mot à dire quand le moment sera venu. »

Décidément il tenait à son idée. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise et j'allais fuir comme un lâche sans avoir précisé autrement l'objet de ma visite, lorsque me tournant vers Paule pour lui adresser dans un regard mon dernier adieu, je fus surpris de l'imploration muette qui chargeait ses yeux. J'eus le sentiment qu'elle me suppliait d'attendre le retour de son frère avant de partir afin de ne pas se trouver seule livrée aux morsures des bêtes malfaisantes qui l'entouraient.

Je pris donc l'attitude de quelqu'un qui hésite. Le vieux en profita et, avec cette mobilité de pensée qui caractérise l'ivrogne, il changea aussitôt de ton :

« Faut pas m'en vouloir ! Suis comme ça : franc comme l'or, mais bon comme le pain. Vous ai peut être effarouché ? Bête que je suis ! Revenez vous asseoir et prenez la goutte avec nous. Sommes pauvres, mais savons vivre. Cours Frédéric chercher un « bigré », pas de « chien » mais que ça « soye quèque chose de figolé. »

Savoir vivre, pour le montagnard vosgien, c'est ne jamais permettre à son hôte de quitter son toit sans avoir trinqué. Lui refuser serait lui faire affront. Le père Noël n'avait garde d'oublier un usage qui, sous couleur de politesse, lui permettait de satisfaire sa passion.

Pour ne pas exciter de nouveau son ire, je me résignai donc à attendre et, malgré le dégoût que j'en avais, à tremper mes lèvres dans l'infâme trois six qu'on me servit sous le nom de « figolé. »

On trinqua, mes commensaux vidèrent leurs verres, le père Noël faisait claquer sa langue d'un air satisfait et versait une seconde rasade. Seuls, Paule et moi n'avions pas bu. Ce fut un nouveau prétexte de gouailler.

— Mais buvez donc ! N'a rien de meilleur pour réchauffer le cœur et donner de la « mouïotte. » M'avez l'air d'en avoir besoin. Avez tous deux l'air triste comme si qu'on vous aurait « tarabusté » dans vos intentions. Paule t'as pas dit mot depuis que ton « mossieu » est là. L'est vrai qu'il ne t'a pas

beaucoup « chouchetée. » Faut pas vous gêner, on sait « Ça » que c'est, que diable ! »

J'aurais voulu lui répondre, lui clouer vertement la bec et m'en aller. Mais la pensée de la pauvre créature qui, auprès de moi souffrait dans toutes les fibres de sa sensibilité, me tenait là impuissant et désarmé. J'essayai pourtant de détourner la conversation vers un autre sujet et, d'une voix qui me surprit tellement la contrainte et l'émotion l'avaient changée, pour dire quelque chose, je demandai.

« Vous avez encore tous vos enfants ? »

— Oui, c'est à-dire ceux qui sont là, c'est le reste de la couvée. J'en ai eu neuf, mais beaucoup sont morts pour ainsi dire en naissant. La misère ! Monsieur ! Quand on n'a que son « épaule de mouton » pour faire vivre sa nichée, y a pas toujours beaucoup à la « piaule ». Pourtant ceux qui avaient la meilleure « grouotte » ont tenu bon tout de même. Moi aussi, mais j'ai trimé dans le temps, allez ! pour élever ces lascars là et leur donner des « principes ». Ils travaillent aujourd'hui pour moi ; c'est bien leur tour, la justice n'est-ce pas ? Moi, suis plus bon qu'à faire la « tambouille » et boire un verre quand ça se trouve. Faut pas me le reprocher ; il n'y a que ça qui me « reconsole » quand je me « remémoire » les peines de ma garce de vie ».

Il en était là de son homélie lorsque la porte s'ouvrit. C'était Germain. Il était temps : mon courage était à bout. Celui de Paule avait failli : le front dans ses deux main, accoudée à la table, elle semblait insensible à tout, mais de grosses larmes roulaient le long de ses bras nus.

Le jeune homme, surpris d'abord, comprit tout d'un coup d'œil et, tristement, vint à moi la main tendue.

« J'ai à vous causer, lui dis-je plus ému que je ne voulais le paraître.

— En ce cas, passons au salon répondit il en s'efforçant de rire et en me montrant la porte.

J'eus encore la force de serrer toutes ces mains répugnantes pour avoir l'excuse de presser enfin celle de l'infortunée dont j'étais le bourreau involontaire. La voix du vieux continuait à bourdonner, mais je ne l'entendais plus. Je tenais dans les miennes la menotte tremblante comme un oiseau pris au piège. Je voulus parler ; un nœud me serra la gorge. Alors du tréfonds de mon être, monta violent et impérieux comme un réveil d'instinct primitif, le désir de là prendre dans mes bras, de l'arracher à cette boue et de l'emporter

loin, bien loin, en un asile inaccessible aux puissances mesquines qui empêchent le libre épanchement des cœurs.

« Venez ! »

La voix de Germain me rappelait à la raison. Il me prenait le bras, et doucement, mais fermement m'entraînait. Au sortir de cette géhenne, je fus un temps à me remettre. Mais à peine sur la route, loin des oreilles et des yeux indiscrets :

« — Vous avez vu ? Interrogea mon compagnon.

— J'ai vu !

— C'est pénible pour nous tous ; mais cela vaut peut-être mieux pour vous. Vous aviez à me causer ?

— Oui, je venais vous annoncer mon départ.

— Vous partez ? L'avez-vous dit à Paule ?

— Non, j'ai cru qu'il serait préférable de vous laisser ce soin.

— Sans doute. C'est déjà trop pour elle de souffrances, en une fois. Il faut que je me hâte de rentrer ; vous savez pourquoi ! Avec mes adieux, je veux vous faire les siens. Vous ne vous êtes pas parlé ; cela vaut mieux. Quand on a trop à se dire, le silence seul est de saison. Vous allez nous manquer, mais.. » Il s'interrompit, cherchant ses mots, c'était inutile car j'avais bien compris qu'il voulait me dire : mais vous avez bien fait !

« Voici ma nouvelle adresse. Vous m'écrirez.

— Si j'ai de bonnes nouvelles, oui. Autrement, chacun a assez de ses peines. Adieu ! Soyez heureux ! »

Et il me tendait la main.

« Embrassez-moi plutôt, dis-je.

— De grand cœur ! »

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre puis, nous tournant le dos, chacun alla vers sa destinée.

Le soir tombait ; une impression de froid me fit passer ma manche sur ma joue. Des larmes ! Les miennes ? Celle des deux peut être !

## IV

### VAINVILLE

Un changement procure toujours à celui qui déménage bien des impressions diverses.

Il y a d'abord la sensation d'arrachement qu'on éprouve à quitter un pays où les soins de la vie journalière, les relations de voisinage, les amitiés créées vous retiennent par mille liens. Quand l'aspect extérieur du sol et des choses s'accorde en outre avec vos goûts et l'inclination de votre pensée cette sensation s'avive d'une sorte de malaise qui tient aux sources mêmes de notre vie physique. Le sapin tiré des sommets échus à sa royauté pour être transplanté dans la plaine doit de même souffrir en ses fibres profondes.

Pour le fonctionnaire, surtout l'instituteur public, ce sentiment se complique de raisons qui tiennent plus particulièrement à la profession. On ne s'est pas, pendant des années, dévoué à une œuvre qui exige à ce point le don de soi-même ; on n'a pas, dans la communion des idées, noué tant de liens avec les jeunes générations, sans éprouver au départ quelque chose de ce qu'on ressent à quitter sa famille.

D'un autre côté les rancœurs que vous ont valu les injustices et même les haines imméritées, le souvenir des heures pénibles dont aucune existence n'est déchargée, sont comme un faix qu'on dépose au seuil quitté.

L'inconnu a toujours des attraits pour l'âme humaine. Il semble qu'on va entrer, avec un cœur jeune, des facultés renouvelées dans une autre existence ; l'effort qu'on va donner sera plus raisonné ; les fautes qu'on a pu commettre seront évitées ; la vie sera plus douce avec l'espérance de planter, définitivement cette fois, sa tente sur des bords hospitaliers.

On oublie qu'on emporte inarrachable, telle la tunique de Nessus, le manteau de ses imperfections et d'une inquiétante mobilité de désirs, que les hommes sont partout les mêmes et que chaque pays présente, dans son sol, des attraits ou des avantages à côté des inconvénients qui lui sont propres.

J'étais encore trop jeune et ma sensibilité était trop exacerbée, la localité où je me rendais était trop différente de celle que je quittais, pour ne pas ressentir profondément toutes ces impressions.

C'est à Vainville. gros village agricole, assis au pied des Vosges, qu'un soir je débarquai avec mon maigre bagage. Dans ces localités, éloignées des centres, où rien ne trouble le calme traintrain de l'existence, le moindre événement a des retentissements profonds. Un changement de curé ou d'instituteur défraie longuement les conversations. Avant même que le nouveau venu soit installé, on a pris des renseignements, échafaudé des plans pour l'accaparer et quelquefois même pour lui nuire.

Je venais de trop loin, et ma personnalité était trop insignifiante, pour craindre de ce côté, rencontrer trop mauvaise presse. Heureux, en effet, sont les individus, aussi bien que les peuples, qui n'ont pas encore d'histoire.

La curiosité avec laquelle on me reçut ne fut donc pas dépourvue de bienveillance et m'affermir dans mon espoir de trouver là le port après la tempête de laquelle je m'échappais. Le maire était jeune et intelligent, le curé était vieux et sans préventions contre l'enseignement laïque : autant de chances en ma faveur.

Ces prémices jointes au soin de mon installation me procurèrent, pendant les premières journées quelque tranquillité et tournèrent d'un côté moins pénible les préoccupations de mon esprit. Mais la nuit, seul dans ma chambre, solitaire, le souvenir des événements des derniers jours revenait inlassable m'assiéger et l'image douloureuse de Paule peuplait mes insomnies. Si je parvenais à m'endormir, mes rêves encore en étaient attristés. L'ignorance où j'étais de son sort me tourmentait particulièrement. Je ne recevais aucune nouvelle de Belrupt ; ceux que j'avais voulu quitter ne semblaient que trop disposés à entrer dans les vues qui avaient dicté ma décision. L'oubli que j'avais cru prochain, l'oubli que j'avais désiré et cherché, me paraissait maintenant impossible et cruel. Un mois avait passé et un besoin irrésistible de savoir me tourmentait au point que je ne sus résister au désir d'écrire à Germain. Sans lui livrer le fond de ma pensée, après lui avoir parlé de mon installation, je lui dis combien son amitié me manquait dans mon isolement. Je finis pourtant par lui demander des nouvelles des siens. Le brave garçon ne s'y trompa point et c'est de Paule surtout qu'il me parlait dans sa réponse « Il est fort heureux, me disait-il que ma sœur ne se soit pas trouvée là à l'arrivée de votre lettre ; il est de notre devoir de lui éviter tout ce qui pourrait raviver un souvenir douloureux, retarder le moment où un bienfaisant oubli s'étendra sur le passé. J'allais vous écrire comme je vous l'ai promis car il y a enfin des chances de voir se réaliser cette espérance. Depuis votre départ en effet, bien des changements ont eu lieu chez nous. Ce que je prévoyais depuis longtemps

est arrivé : après des scènes pénibles, ma sœur Rosine a quitté le foyer pour suivre son suborneur. Comme Frédéric a été appelé pour son service, nous restions seuls, Paule et moi auprès du père. La crainte de me voir partir à mon tour l'a rendu moins intransigeant et, sur la promesse que je lui ai faite de ne pas le quitter, il a consenti enfin à la laisser entrer en service à la ville.

Je lui ai trouvé une place dans une bonne maison. Elle va servir les autres ; mais servitude pour servitude, je préfère pour elle celle-ci à l'enfer où elle était obligée de vivre. Moi seul vais continuer à y demeurer avec cette circonstance aggravante que le réconfort que me valait la présence de la pauvre petite va me manquer. Mais je ne crains pas la peine et puisque c'est pour elle encore que je consens à vivre ainsi, j'aurai le courage d'attendre sans défaillance l'heure où je pourrai enfin me consacrer entièrement à son honneur. »

Cette lettre, tout en m'apportant un soulagement, était loin de me contenter. Germain semblait éviter de me parler des sentiments que sa sœur avait pu conserver à mon endroit. Malgré le ton amical de la lettre, je lisais parfaitement entre les lignes l'invitation d'avoir à m'abstenir désormais de m'intéresser à elle. Ce désir transperçait surtout dans le souci de ne pas me donner sa nouvelle adresse. Je ne pouvais véritablement l'en blâmer ; tout était fini entre nous et ces velléités de retour en arrière n'étaient que dangereux enfantillages. Si je m'en rendis compte je n'en souffrais pas moins.

Heureusement une découverte surprenante que je fis en ce moment tourna de nouveau vivement l'attention de mon esprit vers la question qui l'avait tant intrigué autrefois, c'est-à-dire vers le secret de la tombe mystérieuse. Pris par les préoccupations que me causa cette découverte, je n'eus plus le temps de me pencher si souvent sur ma blessure. Avec mes fonctions d'instituteur je cumulais comme la plupart de mes collègues des communes rurales, celles de secrétaire de mairie. Les inconvénients de cette situation sont largement compensés par les avantages que la commune et l'instituteur lui même en retirent. Si celle-là s'assure à bon compte les offices d'un serviteur capable et dévoué, celui-ci trouve dans le revenu de ces travaux de quoi équilibrer son budget. Il bénéficie aussi, par le fait de sa double fonction d'un autre avantage d'ordre moral. Mis en relations journalières avec la population, il arrive bientôt à la connaître mieux que quiconque. Dans bien des cas il est le seul conseiller auquel on a recours et les services qu'il rend lui donnent sur les parents une autorité dont profite l'œuvre scolaire elle même.



Je n'étais donc pas installé depuis plus de trois mois que je connaissais, au moins de nom, toutes les familles de la commune : 100 ménages, 400 habitants, la revue et le compte en sont tôt faits.

Je savais notamment qu'une dame Voignier, veuve de l'un de mes prédécesseurs continuait à rester dans le village. Une sorte de chalet, appelé « Villa des Saules », précédé d'une grille et entouré d'un grand jardin s'élevait au bout de la grande rue. C'était là qu'elle habitait seule. L'aspect moderne de l'habitation détonnant au milieu des vieilles bâtisses avait déjà attiré mon attention. La maison était toujours fermée, aussi je n'avais jamais vu la propriétaire, mais je croyais la connaître déjà assez de réputation pour me faire une idée de son caractère et de existence qu'elle menait dans sa maison isolée. Je me figurais une petite vieille trottant menu et partageant son temps entre son serin et son chat, ne sortant que pour les offices et pour faire sa cour au curé. Par ailleurs on la disait charitable et les élèves avec lesquels elle partageait les fruits de son jardin, avaient pour elle la déférence reconnaissante du ventre. La personne d'ailleurs ne m'intéressait pas autrement, je me la figurais telle voilà tout.

Aussi quel ne fut pas mon étonnement lorsque je fus mis en présence de la vraie Madame Voignier un jour qu'elle venait à la mairie réclamer un certificat de vie.

Grande, sans excès, une figure avenante et pleine, un front lisse que couronnait une ample chevelure noire où apparaissaient à peine quelques fils d'argent, des yeux tristes sans doute, mais limpides et profonds, elle n'avait rien de la petite vieille entrevue en imagination. Elle était vêtue simplement, mais avec ce goût qui dénote l'éducation. Ses mains blanches et délicates, cette aisance d'expression et de maintien qui n'excluait pas une certaine timidité, ne constituaient pas non plus l'apanage habituel des filles de la terre. C'était évidemment une déracinée, mais une déracinée de la ville, échouée dans ce village perdu. Je n'allais pas tarder à être fixé. Saisissant un imprimé je me mis à énumérer les questions auxquelles elle avait à répondre.

Noms et prénoms : Voignier Marthe, née Ancile, me répondit-elle.

Je reçus comme un choc à la poitrine ; le porte plume faillit s'échapper de mes mains. Comme dans tout événement extraordinaire qui se produit autour de nous, je fus un moment à me reconnaître, à retrouver mon équilibre. Marthe Ancile, cette parité de nom avec celui de la mère de l'enfant dont j'avais constaté la disparition, ne pouvait être un effet du hasard. Ce

patronyme n'est pas assez commun pour que telle coïncidence pût se produire. C'était bien là la personne qui, dix-sept ans en deçà, était venue cacher sa faute là bas. La rencontre était si imprévue que, malgré tout, je doutais encore. Je voulais donc en être sûr. Je lui fis répéter et même épeler son nom. Mes hésitations et mon trouble ne lui avaient pas échappé.

« — On dirait, me dit-elle, que ce nom éveille en vous quelque souvenir.

— Oh ! Madame une simple coïncidence seulement m'a fait hésiter sur l'orthographe. Mais continuons ! Née à Paris...

— Le ? — dix sept mai mil huit cent quatre-vingts trois.

Ce n'était plus une coïncidence, c'était une certitude qui maintenant faisait trembler ma main.

Elle aussi était sûre que je venais de faire une découverte. Et debout, devenue tout à coup excessivement pâle, elle fixait sur moi de grands yeux pleins d'une interrogation muette. Il fallait y répondre et le temps et la présence d'esprit me manquaient pour réfléchir à la conséquence des paroles que j'allais prononcer.

« J'ai bien dit Madame, ce ne peut être qu'une coïncidence, mais j'ai déjà rencontré un pareil nom dans l'état-civil d'une autre commune.

— Une telle concordance de nom n'est pas un fait si rare, et, le fût-il, si surprenant qu'il mérite qu'on y attache importance. D'ailleurs je ne sache pas que vous ayez pu rencontrer mon nom ailleurs que dans l'état-civil d'Épinal où je me suis mariée, et dans celui de cette commune où j'ai eu le malheur de perdre mon mari. »

Cette épouse fit naître de nouveau un doute dans mon esprit. Mais j'avais recouvré tout mon sang froid, et je me disais avec raison que si je laissais échapper l'occasion, mon sujet, à la réflexion, pourrait s'arranger pour tromper ma curiosité. Et devant l'envie qui me reprenait de savoir, toute considération dictée par la prudence, la bienséance, l'humanité même disparaissait. Je me décidai donc à frapper un coup décisif :

« Ce nom, Madame, ce n'est ni à Épinal, ni dans cette commune qu'il m'est tombé sous les yeux. C'est à fraise, dans le registre 1903 aux dates du 13 et 15 février. Et, dans ces actes il est même spécifié que Marthe Ancile est fille de Bernard et de Léocadie Péru.

L'explosion ou la crise que je redoutais ne se produisit pas. Mme Voignier elle aussi, avait repris de l'assurance et c'est presque sans émotion qu'elle me répondit.

— « Eh bien, Monsieur, vous ne vous êtes pas trompé quand vous avez cru et je suis certaine que vous l'avez cru, que j'étais bien la même personne. Si je n'en ai pas parlé tout à l'heure, c'est qu'il était loin de ma pensée que mon nom, enfoui dans les paperasses d'une commune perdue dans la montagne, serait un jour relevé avec pareil soin et que tout à l'heure encore il m'eût paru encore plus invraisemblable qu'à telle distance, on pût venir me rappeler un événement qui, pour moi, a été le plus malheureux de ma vie, mais qui n'est pas tellement extraordinaire qu'il puisse mériter d'être conservé dans votre mémoire. Plus je réfléchis, plus je pense qu'il y a autre chose dont mon nom éveille chez vous le souvenir. »

J'étais fixé, mais sommé en même temps de m'expliquer. Je voulais pourtant me donner le temps de la réflexion. Je cherchais quelque réponse évasive lorsque l'arrivée d'une autre personne vint heureusement me fournir le répit désiré.

— « Madame, lui dis-je, je ne puis vous remettre cette pièce maintenant. Il faut qu'elle soit signée de M. le Maire. Ne vous dérangez plus. Aussitôt cette formalité accomplie, j'irai vous la porter moi même. »

Elle comprit, salua et partit. Mais son corps s'était penché comme si un faix pesant venait tout à coup de tomber sur ses épaules. Maintenant qu'allais je faire ? Il m'était encore possible, par un mensonge, une excuse facile à trouver, d'expliquer à la pauvre femme qu'il n'y avait rien d'extraordinaire dans cette aventure. C'était certes le parti le plus sage si je voulais enfin borner là mon enquête.

Mais, pourquoi le fil des événements perdu depuis si longtemps venait-il ainsi de se renouer au moment où je croyais tout fini ? Pourquoi cette conjonction de deux êtres venus chacun d'un horizon différent et qui à tous deux, réunissant leurs souvenirs, pouvaient percer un secret qu'il était dans les vues du destin de voir enfin éclairci ? Je l'ai dit, je suis fataliste ; je crois qu'il est des forces qui nous dépassent, auxquelles nous sommes livrés comme des jouets et qui nous font agir en vue d'un plan auquel notre pauvre raison n'a d'abord rien compris. Plus que jamais j'étais confirmé dans cette opinion qu'il était dans ma destinée d'être l'animateur d'un de ces drames extraordinaires de l'existence qui, dans leur réalité, dépassent en imprévu tout ce que

l'imagination la plus fantaisiste peut inventer. Cela étant admis il ne m'était plus possible, de ma propre autorité, d'arrêter les événements. Je devais au contraire, avec une pleine conscience du rôle que la force inconnue voulait me faire jouer, pousser à fond l'aventure, jusqu'au dénouement marqué dans ses desseins.

Sans doute les conseils de prudence de Bacbô et ma conscience par ailleurs alarmée par les perspectives des surprises dangereuses que pouvait réserver l'avenir, me faisaient-ils encore hésiter. Mais je sentais que je lutterais en vain contre la force mystérieuse dont je n'étais plus que l'instrument.

Ma résolution prise il s'agissait de savoir comment j'allais jouer de cette nouvelle carte qu le hasard mettait dans mon jeu. J'avais à considérer l'aspect actuel de la situation sous deux points de vue :ou Mme Voignier croyait à la mort de son enfant, ou elle connaissait toute la vérité. La facilité avec laquelle elle avait avoué son passage là-bas, son air de sincérité laissaient supposer, si incroyable que cela parût au premier abord, qu'elle avait été étrangère à la sinistre besogne qui avait fait passer un sac de terre pour un enfant mort.

Si la question se présentait ainsi deux cas encore étaient à examiner. La mère avait accepté la disparition de son enfant, sinon avec joie, du moins avec un soulagement, ou bien elle l'avait pleurée sincèrement.

Complice du crime ou n'ayant rien fait pour s'y opposer, il s'agissait de savoir si elle avait depuis conçu des remords et si elle serait disposée à rechercher son enfant et à lui rendre une tendresse à laquelle il avait droit.

Quel que fût le rôle qu'elle eût joué, elle pouvait fournir des renseignements précieux pour retrouver la trace de l'enfant perdu. Le problème étant ainsi posé la solution restait subordonnée à une condition : il fallait que la mère y consentit. De cela, je n'arrivais pas à douter, de même que je ne doutais plus de la réussite. Le sort n'avait point, par un concours aussi extraordinaire de circonstances, amené l'aventure à ce point pour aboutir à une impasse. Il fallait donc convaincre Mme Voignier de ne rien celer de ses sentiments d'abord, puis des renseignements quelle pouvait fournir. J'étais peu préparé au rôle de confesseur. Aussi ce ne fut pas sans appréhension, nonobstant une curiosité aiguë par tant d'années de recherches, que, le soir venu, je m'acheminai vers la villa des Saules.

La pauvre femme m'attendait avec une impatience bien compréhensible. Aussi, quand nous fûmes assis l'un en face de l'autre dans sa salle à manger, ne s'attarda-t-elle pas à de longs préambules.

« Depuis que je suis rentrée je n'ai cessé de penser à ce que vous m'avez dit. Le fait d'avoir relevé dans les registres la trace d'une faute commise dans ma jeunesse et d'avoir conservé la mémoire avec des traits aussi précis ne suppose certes pas quelque arrière pensée malveillante à mon endroit puisque vous ne me connaissiez pas ; l'événement relaté ne présente rien, encore une fois, de si inattendu qu'il mérite d'être noté avec un tel soin. Il y a donc quelque chose que j'ignore, qui m'intéresse, évidemment et qui doit être assez grave ou assez sérieuse, puisqu'en entendant mon nom vous n'avez pas mieux dissimulé votre trouble que moi, par la suite mon étonnement.

— Madame, je suis un peu en ce moment comme un homme égaré la nuit dans un jardin. Je crains tellement d'écraser quelque fleur délicate que je n'ose faire un pas. Je serais certainement plus à l'aise si vous vouliez m'éclairer c'est à dire me faire un récit exact des événements qui ont amené vos parents à venir résider là-bas et surtout de ceux qui ont accompagné et suivi la naissance et la mort de votre enfant. Quand vous m'aurez ainsi renseigné sur certains points qui, je ne saurais vous le celer, ont attiré mon attention, je saurai dans quelle direction me hasarder et tirer la conclusion qui me paraîtra la plus conforme à votre intérêt. Car, ainsi que vous l'avez dit, je n'ai nulle raison de nuire à votre tranquillité. Je vous donne d'ailleurs ma parole d'honnête homme que rien de ce qui sera dit céans ne transpirera au dehors.

— Monsieur, je vous connais depuis peu, mais j'ai assez vécu au milieu des membres de l'enseignement pour être assurée que je trouverai chez vous délicatesse et discrétion et, au besoin, l'aide qui peut m'être nécessaire dans mon isolement.

Aussi, bien que les rôles paraissent en ce moment intervertis, c'est moi qui vais commencer. Je suis donc née à Paris où mon père, capitaine d'artillerie, était en garnison. Mes parents, lorsque je suis née, avaient déjà perdu plusieurs enfants et, comme il ne leur en vint pas d'autres, jugez si je fus gâtée, trop peut-être ! Pour me garder auprès d'eux, ils négligèrent de me faire apprendre un métier. Pourtant ils n'étaient pas riches, n'ayant pour vivre que la solde de mon père et les revenus de la petite dote que ma mère avait apportée en mariage. La situation devint plus difficile encore lorsque mon père fut mis à la retraite, et elle devint tout à fait embarrassante par la suite, ma mère étant souvent malade. Mon père avait pris du service dans un bureau de Paris, mais il gagnait peu et les remèdes étaient chers et comme on ne voulait pas me laisser manquer de rien, non seulement les économies du ménage furent vite englouties, mais son petit capital fut fortement ébréché. Nous quittâmes

l'appartement que nous occupions boulevard Magenta pour venir habiter an cinquième rue Godot. Nous connûmes alors la gêne, et d'autant plus cruellement que rien ne nous y avait habitués, et que mes parents se croyaient obligés, en vue de m'établir, de tenir encore un certain rang, d'entretenir des relations coûteuses et de ne rien changer extérieurement à leurs habitudes. C'est ainsi que, comme par le passé, moi père continuait à fréquenter le café, pendant que ma mère me promenait dans tous les lieux, où j'avais chance de rencontrer le gendre qu'elle rêvait. Pauvre mère ! Elle ne savait pas qu'à son insu j'avais noué des relations suivies avec un jeune employé de banque qui habitait au-dessus de notre appartement. Il n'avait que 19 ans ; il était pauvre, et son salaire était indispensable pour faire vivre sa mère veuve. Ce ne pouvait donc être un parti bien sérieux. Mais l'amour est aveugle ; je le reçus chez nous en l'absence et à l'insu de mes parents ; que vous dirai je ? J'étais jeune et inexpérimentée, je fus coupable.

Quand les suites de ma faute commencèrent à se faire sentir, j'aurais dû m'en ouvrir aux miens ; une solution honorable aurait pu être trouvée car, pas plus que de l'amour, jamais je n'ai douté de l'honnêteté de Léon. Mais je n'osai pas. Mon père, sur la question honneur était intransigeant. Il commandait dans sa maison comme il avait pris l'habitude de le faire à l'armée. Lui, si bon autrefois, avait depuis quelque temps à la moindre contrariété, des colères terribles que j'attribuais au mauvais état de ses affaires. Comme nous seules restions sous sa coupe, c'est sur ma mère et sur moi que retombait toute sa mauvaise humeur. Pour comble de malheur Léon, victime de théories généreuses mais subversives se jeta à corps perdu dans un complot anarchiste. D'un autre côté, mon père ne décolérait pas contre ces « brigands d'anarchistes » et c'est miracle qu'il ne se soit pas attiré pour ses propos quelque aventure désagréable. Quant à moi, vous voyez dans quelle situation je me trouvais. Et pourtant mes angoisses ne faisaient que commencer. Il est probable que si j'avais entrevu le calvaire qu'il m'allait falloir gravir, je serais allée sans hésitation me jeter à la Seine. L'avenir heureusement nous est voilé !

Le complot fut découvert et Léon ne revint pas. Qu'est-il devenu ? Je l'ignore encore. La presse eut l'ordre de ne rien publier. A-t-il été emprisonné eu est il mort en exil ? S'est-il caché en attendant la fin de la tourmente et m'a-t-il vainement cherchée au retour ? Telles sont les questions que je me suis vainement posées ? m'a-t-il, connaissant ma situation, volontairement abandonnée ? C'est la seule que je me suis toujours refusés à examiner. Symptôme plus grave, sa mère, que l'on disait sans nouvelles de son fils, s'en alla à son tour sans laisser d'adresse. J'avais eu maintes fois envie d'aller la

trouver et de tout lui avouer. La honte m'avait retenue. Elle seule aurait pu, dans une circonstance aussi tragique, me venir en aide. Peut-être possédait-elle quelque renseignement qui m'eût permis d'espérer. Elle partie, j'eus la sensation de sentir tout s'écrouler autour de moi et, ne pouvant plus dissimuler mon état, dans une crise terrible de désespoir, je laissai échapper mon secret.

Il vous importe peu, n'est-ce pas ? que je vous décrive la scène qui suivit. Mon père faillit devenir fou et pour la première fois porta la main sur moi ; je tombai gravement malade ; malheureusement je guéris. Ma, mère seule, dans un tel désarroi, conserva quelque présence d'esprit ; elle pleura avec moi, chercha des motifs de consolation, bref son amour fut assez fort pour me donner encore la force de vivre. Mais le terme approchait ; ma faute que tout le monde ignorait encore allait être rendue publique ; c'était la honte ; ainsi le veut le préjugé et l'inconséquence des hommes ! Combien de fois, en effet, lorsque nous étions encore assez riches pour permettre à mon père d'inviter des camarades à notre table, combien de fois, dis-je, n'avais-je pas entendu, malgré la réserve que ma présence imposait, les plus sages vanter leurs bonnes fortunes et faire ainsi bon marché de l'honneur des familles ? Ces exploits ne devenaient donc des crimes qu'au moment où celles qui tenaient à eux par le sang en devenaient elles-mêmes les victimes ? Mais ce n'est point l'heure de philosopher ; plus tard nous pourrons reprendre ce thème. Pour le moment j'ai et vous avez sans doute un seul souci : savoir.

Mou père donc rentrant un soir plus sombre encore que de coutume nous dit : — C'est impossible ! je ne peux pas me résoudre à cela ! Faites vos malles, les déménageurs viennent demain ; nous allons partir ! C'est ainsi qu'en plein hiver nous quittâmes Paris pour aller nous ensevelir en province, au fond de la montagne. Vous savez où et vous connaissez la maison, ou plutôt la prison, qui nous servit de refuge.

— Je la connais !

— C'est là que je restai un mois, cachée à tous les regards, sans voir personne, passant mes journées en tête-à-tête avec ma mère aussi triste, sinon aussi déprimée que moi et les nuits dans de longues et cruelles insomnies. Je vous fais grâce des pensées désespérées et des cauchemars qui marquèrent cette triste époque de ma vie. Mon père seul sortait, soit pour approvisionner le ménage, soit pour courir la campagne, cherchant dans la fatigue l'oubli et, en rentrant, une heure de sommeil.

Ma chambre était au premier, c'était la seule d'où l'on pût, par-dessus le mur du jardin et de la cour, apercevoir la route où les passants étaient rares et la vallée bornée à l'infini par les crêtes neigeuses. J'avais pour toute distraction de rester là des heures, à contempler par ma fenêtre ce paysage désolé ; la mort dans l'âme, l'hiver au dehors, la solitude à l'intérieur, pouvez vous imaginer situation plus cruelle ?

C'est là que j'accouchai. Quand le dénouement devint imminent, mon père introduisit auprès de moi une matrone âgée grande et sèche avec des allures de gendarme. Son attitude réservée, sa figure fermée me donnaient froid ; on aurait dit que l'hiver avec elle était entré dans ma chambre. Elle allait et venait insensible en apparence à mes douleurs et répondait à peine aux questions que ma mère anxieuse lui posait.

Dans mon corps affaibli, je ne trouvais plus aucune force pour aider la nature. Aussi la délivrance fut longue et pénible. Mon père, après avoir longtemps résisté aux prières de ma mère et après avis de la sage-femme, alla lui-même quérir un médecin. Il vint, mais je m'en aperçus à peine ; j'étais tellement épuisée que je ne souffrais même plus. Je crois avoir perçu vaguement un vagissement, le cri de douleur de la chair de ma chair s'effrayant au premier contact de la vie. Mais j'étais tombée dans une sorte de coma. Quand je repris connaissance tout était fini. Le médecin d'abord, puis la sage-femme sortirent et je restai seule, avec ma mère qui pleurait dans la chambre que la nuit envahissait. La conscience me revint et je demandai à voir mon enfant. Pour toute réponse, ma mère me serra dans ses bras en sanglotant. Mon père venait d'entrer. « Mon enfant ? Répétai-je ». Il est mort, dit-il, d'une voix sourde et tu ne peux le voir le médecin l'a défendu !

J'eus beau supplier avec ce qui ne restait de force, il fut inexorable. Mais j'ai donc enfanté un monstre ? Possible ! dit-il, mais n'insiste pas, c'est assez de nous avoir ruinés et déshonorés ! et il sortit.

La dernière flamme venait de s'éteindre, le dernier ressort était brisé. Je restai anéantie, sans plainte et sans pensée. Ma mère ne me quittait pas, essayant de me ranimer, cherchant vainement à me desserrer les dents pour me faire prendre une potion. Je ne crois pas avoir vu reparaître mon père. Après la condamnation qu'il avait prononcée, il était descendu s'occuper sans doute des funérailles ; puisque mon enfant avait disparu, c'était donc dans la chambre du rez-de-chaussée qu'il était enseveli.



Ainsi se passa la nuit et une partie du lendemain. Dans l'après-midi je sentis un peu de force me revenir et je repris assez de connaissance pour me rendre compte de ce qui se passait dans la maison. Une cloche tinta dans le clocher prochain, j'entendis la porte de la cour que l'on tenait toujours fermée s'ouvrir à deux battants et un bruit de pas au rez-de-chaussée. À mes regards interrogateurs ma mère répondit en se jetant sur moi. « C'est pour l'enterrement de ta fille ».

C'était une fille ! Je ne sais si on me l'avait déjà dit, mais je crus l'entendre pour la première fois. Ma fille ! Les fibres les plus profondes de mon cœur vibrèrent douloureusement. Ma fille ! Ainsi elle serait née et serait partie sans que j'aie eu seulement, en dédommagement de ce que j'avais souffert, la consolation de la serrer une fois dans mes bras...

En ce moment la voix de mon père s'éleva, appelant ma mère. À peine m'eût elle quittée que je me jetai en bas du lit et me traînai jusqu'à la croisée. Et je vis sur le brancard que portaient deux fillettes, le petit cercueil s'en aller. Mon père suivait presque seul. Ainsi partait l'innocente, dans l'abandon d'un enfant trouvé, emportant avec elle la honte de la mère, et l'anathème de l'aïeul.

Quand ma mère rentra elle me trouva presque agonisante, écroulée sur le parquet. Elle essaya de me porter sur mon lit. N'y pouvant parvenir, elle tira le matelas sur le plancher, m'y étendit, et me couvrit de couvertures. Puis, la poitrine secouée de sanglots, elle se coucha à mes côtés. Je l'étreignis. J'eus une crise terrible de désespoir où j'appelai à mon secours la mort libératrice. Comment ne vint-elle point dans l'excès de souffrance et de détresse où je me trouvais ? Pourquoi fut-elle sourde à mon appel ? Dieu sans doute ne m'estimait pas encore assez punie ; il restait de la lie au fond du calice et je devais l'épuiser.

Je restai ainsi environ un mois entre la vie et la mort. Mais la jeunesse, en dépit de tout, finit par triompher. Le printemps fut précoce et versa ses baumes sur mes souffrances morales comme sur mes douleurs physiques. Sans doute, je ne pouvais oublier. L'eussé-je voulu que l'attitude de ma mère et surtout celle de mon père m'en auraient empêchée. L'une restait triste et lasse en dépit des jours ; l'autre de plus en plus taciturne, de plus en plus distant, passait des journées entières sans nous adresser une parole.

Aussitôt que je fus en état de marcher, il se décida à quitter le pays. On aurait dit qu'il le rendait responsable des peines que nous y avions endurées et qu'il avait hâte de le fuir. Ainsi nous partîmes comme nous étions venus sans

dire adieu à personne, sans laisser un regret et abandonnant à la terre étrangère la petite tombe où dormait mon enfant. Ainsi le chemineau souffrant du froid ou de la faim, passe une nuit couché sous un buisson de la route et, sans s'inquiéter du gîte qu'il laisse derrière lui, s'en va dès le matin, conduit par l'espérance, vers des horizons où l'attendent les mêmes déceptions.

Nous vîmes nous installer, ou plutôt nous cacher dans un faubourg d'Épinal. Un logement obscur, composé de trois petites pièces, nous servit de refuge. La misère entrevue se fit sentir durement. Mon père ne sortant plus, par mesure d'économie, restait des journées entières assis au coin du feu en ruminant ses pensées. Depuis le jour où, sur mon lit de douleur, il m'avait si durement reproché ma faute, jamais plus il n'y avait été fait allusion ; il semblait que, sur ce passé, une porte s'était fermée. Mais je souffrais cruellement de la situation malheureuse où, de mon fait, les miens étaient réduits. Et cette sensation, s'avivant au fur et à mesure que me revenait la santé, finit par devenir intolérable. Je me mis en quête ; je fus assez heureuse pour trouver une place de commise dans une librairie. La gêne disparut peu à peu du logis et le travail fut pour un temps un adjuvant précieux dans l'œuvre de redressement qui s'opérait en moi.

L'impasse pleine de ténèbres et d'épouvante où non existence semblait condamnée à se traîner, s'éclairait peu à peu, s'ouvrait insensiblement pour devenir enfin la vie libre où l'on marche les yeux sur l'horizon.

Je restai six ans chez le même patron, traitée plutôt comme une associée que comme une mercenaire dont on paie les services. J'y serais sans doute encore si un sentiment que je croyais à jamais banni de ma vie ne s'était de nouveau imposé à mon cœur. Parmi nos clients se trouvait un sous-maître de l'école communale dont j'avais remarqué depuis longtemps les prévenances. Malgré moi, je me laissai prendre à la séduction d'une résurrection possible de mes rêves de jeunesse et, lorsqu'il se déclara, il me trouva disposée à l'écouter. Mais, avant de le laisser s'engager, je ne voulus rien lui celer de mon passé. Si son âme en fut meurtrie, il n'en fit rien paraître et généreusement, il m'offrit de partager sa vie. Ma mère était morte, et mon père l'avait suivie peu de temps après. Après avoir rempli mes devoirs envers les miens ou plutôt réparé dans la mesure de mes moyens les torts que j'avais eus envers eux, je crus avoir le droit de penser à moi et j'acceptai, sinon sans hésitation, du moins avec reconnaissance l'offre de Monsieur Voignier. Peu de temps après notre mariage il fut nommé dans cette commune où il avait des attaches. C'était le

meilleur et le plus indulgent des hommes et j'eusse connu le bonheur si, répondant à ses vœux, j'avais pu lui donner des enfants. Mais en punition sans doute de ma faute, il me fut refusé cette consolation. En outre, comme si je n'avais pas encore assez durement expié, après dix ans de quiétude et de paix, le sort m'a repris mon mari. Seule désormais au monde, n'ayant plus rien pour m'appeler ailleurs je suis demeurée ici pour veiller sur une tombe. L'intérêt matériel m'y incitait d'ailleurs : en vue d'une retraite dont il ne devait pas jouir, mon mari avait fait bâtir la « Villa des Saules » et acheté des propriétés ; il m'a tout laissé. J'ai profité moi indigne, de l'affection que la population lui avait vouée, et la sympathie dont je me sens entourée m'aide à supporter les heures grises dont mon existence est faite. Ce passé que je croyais enfoui dans l'oubli, nul ici ne le connaît et si je vous l'ai confié c'est que j'ai cru comprendre que non seulement vous en possédiez le secret, mais que vous en saviez peut-être plus long que moi sur la phase la plus pénible de mon existence

Maintenant que je me suis confessée, j'attends avec impatience qu'à votre tour vous m'exposiez ce qui, au plus haut point, excite ma curiosité.

— Laissez-moi d'abord, Madame, vous remercier de la confiance que vous avez bien voulu me témoigner ; soyez assurée que je m'en montrerai digne. Il y a en effet, dans votre existence un point obscur que, réunissant nos efforts, nous parviendrons peut-être à percer. Mais il importait d'abord de vous entendre non seulement pour me fournir les renseignements qui me sont nécessaires, mais surtout pour me faire connaître vos sentiments. Vous verrez tout-à l'heure ce que j'entends par là. Avant de vous satisfaire enfin, il faut que vous répondiez encore à quelques questions auxquelles j'attache la plus grande importance.

D'après la description que vous m'avez faite de la personne, la matrone qui vous a assistée dans votre accouchement ne saurait être celle du pays que je connais parfaitement. Celle-ci que tout le monde chez-nous appelle « maman Dominique » est une grosse personne plaisante et réjouie. Elle est d'ailleurs d'une honnêteté éprouvée et ne se fût pas prêtée à certaine chose que je devine.

— Une vilaine action alors ? Il y aurait donc eu, dans mon malheur, quelque chose de peu propre ? Je vous en prie, Monsieur, prenez en pitié mon angoisse.

— Je n'ai pas dit cela, Madame. Veuillez d'ailleurs patienter encore un peu. Si ce n'était pas maman Dominique, c'était donc l'une quelconque des

matrones des villages voisins et leur nombre n'en est pas considérable. Malheureusement je ne les connais pas suffisamment pour être fixé. Ne pourriez vous m'éclairer sur ce point ? N'avez-vous pas, par exemple, retenu sou nom ?

— Attendez, il me semble me souvenir avoir entendu ma mère l'appeler Madame Jacques.

— Ah ! voilà un renseignement précieux. Il me permettra au besoin de retrouver ce témoin. Vous a-t-elle visitée plusieurs fois, n'avez vous rien surpris de sa conversation avec les vôtres ?

— Non, sans doute. Aussitôt qu'elle arrivait, mes parents l'accaparaient et c'étaient de longues conversations à voix basse. Je crus qu'on parlait de mon état de santé. Pourtant la dernière lois qu'elle vint, on la reçut au jardin et elle ne monta même pas me visiter. Je trouvai cela étrange.

— Étrange en effet. Et le médecin, pourriez-vous également vous rappeler son nom ?

— Cela ne m'est pas possible. J'étais tellement épuisée que je n'entendais plus rien. Mais il était je crois plutôt de petite taille et il devait boiter.

— Bien encore ! C'était le docteur Mathelin, l'un des deux seuls médecins du canton. Il est mort. Vivant pourrait-il nous aider ? Je ne le crois pas, car il a dû ignorer tout ce qui s'est passé après son départ. Vous m'avez dit d'ailleurs que votre père s'était fait prier pour aller le chercher. C'est donc qu'on ne souhaitait pas beaucoup sa présence. Lui non plus d'ailleurs ne se serait pas prêté à quelque louche combinaison.

— Savez-vous, Monsieur, que vous me faites peur. J'ai peur de comprendre qu'on ait... supprimé mon enfant. Je ne crois pas pourtant les miens capables...

— Je me hâte de vous rassurer, Madame. Le forfait, si forfait il y a, n'est pas si noir que vous vous le figurez. Il est plutôt d'une nature tellement particulière que je ne saurais le qualifier. Mais dites-moi, c'est bien à partir du moment où votre père vous a reproché de les avoir ruinés que, au foyer familial, la misère s'est installée.

— En effet. Nous étions gênés, mais depuis notre séjour dans votre pays, nous avons véritablement, comme vous le dites, connu la misère jusqu'au moment où j'ai pu contribuer par mon salaire, aux dépenses du ménage.

— C'est là un signe qu'au moment de votre accouchement votre père a eu à déboursier une forte somme. J'estime donc que cet argent est allé, par le canal de la sage-femme, ou autrement, à ceux qui l'ont aidé dans l'opération que j'entrevois.

— Je tremble, Monsieur, en vous entendant accuser mon père.

— Je ne l'accuse, Madame, qu'en lui accordant des circonstances atténuantes, mais n'anticipons pas. Vos parents n'ont ils jamais devant vous laissé échapper une parole pouvant éveiller des doutes sur la mort de votre enfant ?

— Mon enfant ! ma fille ! serait donc vivante ?

— Je n'ai pas dit cela, Madame, et je ne puis l'assurer puisque je l'ignore encore. Pourtant j'ai des motifs de croire qu'on vous a dit qu'elle était morte. Mais veuillez me répondre d'abord en ce qui concerne certains propos que vous auriez pu entendre.

— Mon Dieu ! Monsieur, ce que vous me dites est tellement extraordinaire, si inattendu que j'en ai le cœur et l'esprit troublés, et j'essaie en vain de me rappeler.

— Madame, laissez moi vous aider. N'avez-vous pas trouvé étrange, barbare même, le procédé d'un père refusant à sa fille, même coupable, la suprême consolation d'embrasser son enfant. Et cette crise de désespoir de votre mère, à ce même moment, vous a-t-elle paru bien justifiée ?

— À vous dire vrai, Monsieur, j'ai conçu autant que me le permettait mon état d'extrême faiblesse, quelque soupçon sur le moment. Plus tard même, en revivant ces jours terribles par la pensée, j'ai trouvé que mon père avait vraiment abusé de son autorité et, pour ne pas le juger trop sévèrement, j'ai été obligée de me rappeler toutes les preuves d'affection qu'il m'avait données et tous les sacrifices qu'il s'était imposés pour conserver à ma réputation des dehors irréprochables. Mais, à partir du moment où je vis s'en aller le petit cercueil, je ne pouvais plus conserver aucun doute sur la mort de mon enfant.

Quant au chagrin de ma mère, il m'a plus affligée que surprise et chaque fois que le cœur trop lourd de son secret cherchait à s'épancher, c'est au seul amour qu'elle me portait que j'attribuais ses soudaines affections. Car ce n'est pas seulement là-bas, mais plus tard encore, lorsque nous étions seules, qu'elle avait des crises de larmes au milieu desquelles elle m'embrassait en me

demandant pardon. Le jour même de sa mort elle me dit encore : « Ma fille, nous avons été bien coupables envers toi ; moi surtout, j'ai été faible, j'aurais dû .... » Je ne la laissai pas achever ; j'étouffai sous mes baisers le secret prêt à s'échapper. Moi seule me sentais coupable et c'était ma mère qui s'accusait. Qui m'eût dit qu'elle voulait faire allusion à autre chose qu'à la dureté avec laquelle on m'avait traitée ?

Mon père, vous ai-je dit, à partir du moment où il m'avait refusé de voir mon enfant, n'avait plus eu un mot de reproche ; aucune allusion même ne lui était échappée. On aurait dit que tous ses efforts de volonté tendaient à oublier et à me faire oublier cette heure douloureuse de ma vie.

— Ce n'est pas une supposition que vous faites, Madame. Il s'était rendu coupable pour sauver votre honneur et assurer votre tranquillité. Pris entre les remords de ce qu'il avait fait et l'amour qu'il vous portait, il devait être bien malheureux. Et pour vous conserver jusqu'au bout le bénéfice de ce qu'il avait considéré comme un devoir pénible, dans un souci constant d'aider l'oubli trop long à venir, il s'imposait le silence. Vous ne vous êtes pas trompée non plus en disant qu'il semblait fuir un pays où vous aviez tant souffert. Ce souci était doublé de celui de faire perdre votre trace, car il pouvait toujours craindre que la supercherie dont il était l'auteur ne fut découverte. En cherchant à sauver sa fille de la honte, il s'était exposé à perdre ce qu'il prisait au dessus de tout : l'honneur. Et il avait si bien réussi que cette trace, je l'ai vainement cherchée pendant des années.

— Mais, enfin, Monsieur, dans quel but ? quel intérêt ?

— Maintenant, Madame, que je vous vois suffisamment préparée, je vais vous révéler son secret. Vous l'avez d'ailleurs deviné en partie : votre fille n'est pas morte en naissant ainsi qu'on vous l'a fait croire. Le petit cercueil que vous avez vu partir ne contenait, au lieu d'un cadavre d'enfant, qu'un sac de terre. Et, à ce propos, j'ai encore une question à vous poser.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! je me sens devenir folle, dites vite, Monsieur.

— Vous aviez sans doute préparé une layette pour l'enfant que vous attendiez. Au nombre des objets la composant, ne se trouvait-il pas un petit bonnet présentant quelque particularité ?

— Parfaitement, un mignon bonnet avec des choux en ruban de soie bleue.

— C'est cela même ! En ce moment je n'ai plus aucun doute sur l'identité de l'enfant. Car ce bonnet placé en prévision de je ne sais quelle surprise possible, je l'ai vu de mes yeux avec le sac de terre au moment où dix ans après, le fossoyeur le retirait de terre. Je vous dirai plus tard combien cette découverte a fait travailler mon imagination et les démarches que je me suis imposées pour percer cette énigme. Aussi vous m'avez appris peu de chose que je ne sache déjà. Maintenant je m'empresse de vous avertir que le fossoyeur qui était d'ailleurs la discrétion même, étant mort, ainsi que vos parents, nous sommes seuls à présent dépositaires de ce secret. Nous pouvons nous en tenir là et le laisser mourir avec nous si pour toutes sortes de raisons que je comprendrais parfaitement, vous désiriez laisser dormir tout ce passé.

— Oh ! Monsieur, pouvez-vous douter que, sachant ce que je viens d'apprendre, il me sera possible de recouvrer quelque tranquillité tant que je ne serai pas fixée sur le sort de mon, enfant. Je suis disposée à mettre tout en œuvre, à sacrifier mes ressources s'il le faut pour la découvrir. Foin du qu'en dira-t-on ! Je mets sous mes pieds faux point d'honneur et souci de dignité. Je la désire de toutes mes forces de mon cœur sevré d'affection. Et puisque vous avez tant fait que de me donner cette espérance, vous m'aidez encore, je n'en doute pas à la réaliser.

— À vrai dire, Madame, je n'avais pas besoin de cette déclaration pour me décider à ce que j'ai fait. Si j'avais douté de vos sentiments, j'aurais su m'arrêter à temps et trouver un motif quelconque pour expliquer ma démarche. Inutile de vous dire que vous pouvez compter sur moi pour vous aider. Cependant plusieurs éventualités peuvent se présenter, qu'il nous importe d'examiner. D'abord il se peut que l'enfant soit mort depuis car, je vous l'ai dit, j'ignore encore absolument ce qu'elle est devenue. En supposant que nous la retrouvions vivante, dans quel milieu aura-t-elle grandi ? Quelle éducation aura-t-elle reçue ? N'aurez-vous pas – car il faut tout prévoir – une cruelle déception, un regret peut être quand vous serez en contact avec la réalité ?

— Monsieur, j'ai déjà tout pesé. Si je devais éprouver un jour la déception dont vous parlez, je verrais encore là un résultat de ma faute et c'est avec joie que j'accepterais cette nouvelle punition. Et j'entourerais ma fille de tant d'amour que son âme en serait régénérée.

— Tout ce que nous disons là, Madame, est bel et bien. Mais nous oublions trop qu'il nous faut d'abord la retrouver. J'y ai déjà employé tous mes soins sans y parvenir et vous ne m'avez guère fourni de renseignements

susceptibles de me mettre définitivement sur la trace. Le nom de la sage-femme va pourtant nous permettre d'orienter nos recherches dans une direction déterminée. À mon avis, c'est elle qui a emporté l'enfant. Qu'en a-t-elle fait ? Je ne crois pas qu'il ait été déposé aux « enfants trouvés » ou dans un de ces asiles de misère où échouent tant de pauvres créatures. Votre père, tout en voulant débarrasser votre voie de ce témoin gênant, a cherché certainement à lui faire une existence supportable. Tel que je le connais maintenant, il n'a pas dû oublier qu'il était de son sang et peut-être a-t-il éprouvé un déchirement égal au vôtre, en l'abandonnant à des mains mercenaires. Pour gagner la sage-femme et dédommager ceux qui ont recueilli l'enfant, il a dû déboursier la forte somme, il s'est ruiné comme il le disait. Vous expliquez-vous maintenant les paroles dont il vous a souffletée ? Elles lui ont échappé dans le moment où il venait de faire un sacrifice pénible et auquel il n'était pas encore résigné. Et la misère qui s'est abattue tout à coup sur la famille ne provenait-elle pas de l'abandon de toutes les ressources qui vous faisaient vivre ?

— Vos déductions sont justes et la lumière se fait dans mon esprit sur bien des points qui, jusqu'alors, m'avaient paru obscurs. Il y a encore une chose qui me trouble profondément. Vous vous trouvez seul dépositaire d'un secret ; celle que ce secret intéresse vit isolée et inconnue dans un village perdu dont vous ignoriez peut-être jusqu'au nom. Et c'est justement là qu'on vous envoie et cette personne vient à vous et les confidences jaillissent. Ne trouvez-vous pas cela merveilleux ? Moi, j'y vois le doigt de la Providence et j'en tire le meilleur augure.

— Vous avez raison, Madame, je me suis déjà tenu le même raisonnement. Nous vivons en pleine merveille et tout me dit que nous ne sommes point au bout de nos surprises.

Je vais avoir à la Toussaint quelques jours de congé. Aussitôt libre je cours là-bas et je serais bien étonné si je revenais tout à fait bredouille. Je veux opérer moi même par crainte d'indiscrétion et pour être sûr, en cas d'insuccès, d'être toujours maître de la situation.

— Il est entendu, n'est-ce-pas, que vous n'épargnerez rien et que, s'il y a des gens à vendre, je suis prête à les acheter, quel que soit le prix.

Avec quelle impatience je vais attendre votre retour ! Maintenant que vous avez fait naître en moi telle espérance, je crois, si elle était déçue, que je ne pourrais survivre...



## COUP DE THÉÂTRE

Par une froide journée de l'hiver commençant, je débarquai à la gare de mon pays. Dans là forêt qui pousse ses lisières jusqu'au bord de la voie, le vent courait d'une allure débridée, secouant les panaches plantureux des pins. Un bruit de houle descendait des cimes. Sur le ciel chargé de frimas, des nuages cotonneux semblaient se poursuivre et se bousculer pour monter à l'assaut des monts prochains qu'on devinait coiffés déjà de leur bonnet d'hermine. Dans la rue les passants fuyaient le dos rond ; les cheminées avaient des ronflements sonores et les chanlattes, à plein goulot, crachaient dans les cassis. La rafale, par intervalles, apportait un son de cloche : le glas lointain de mon cher clocher. Jour sombre, saison détestable, qu'importe ! L'air du pays est toujours doux à respirer....

En d'autres temps, je me serais attardé en reprenant ainsi contact avec les choses familières. Mais la mission dont j'étais chargé ne m'en laissait ni l'envie, ni le loisir.

Avant même d'avoir revu les miens, dans le premier café rencontré, je m'étais renseigné :

Madame Jacques, la sage-femme, habitait, me dit-on, la commune voisine. Elle était si vieille qu'elle avait, depuis longtemps, cessé d'exercer. On ne savait même pas si elle existait encore.

Le soir même je frappais à sa porte. Une jeune fille accorte vint m'ouvrir. Quand je lui eus exposé que je venais pour saluer Mme Jacques de la part d'une personne de sa connaissance, elle se récria :

« Ma tante serait certainement heureuse de vous recevoir si elle était en bonne santé. Malheureusement, dans l'état où elle se trouve, il me serait pénible d'introduire quelqu'un auprès d'elle.

— Elle est donc bien malade ?

— Pas précisément. Mais elle est si âgée, près de quatre vingt dix ans ! qu'elle ne jouit plus de ses facultés. C'est au point qu'elle me reconnaît à peine. Il est donc bien inutile que je vous donne cette misère en spectacle.

— Permettez-moi, Mademoiselle, d'insister encore. La personne qui m'envoie sera bien heureuse si je puis lui assurer que je l'ai vue et que j'ai fait sa commission.

— Puisque je vous dis, Monsieur, qu'elle est retombée complètement en enfance, » répondit mon interlocutrice d'un ton visiblement contrarié.

La tournure que prenait la conversation était donc loin de me satisfaire et j'étais là, sur la porte de la rue, tournant mon chapeau entre mes mains et cherchant un moyen, lorsqu'une voix qui m'interpellait sortit d'une porte voisine.

« — Tiens ! Qu'est-ce-que tu fais dans nos pays ? »

Je fixai la jeune femme et je reconnus une ancienne camarade d'enfance. La bas dans le village où nous vivions jadis, nous avions joué ensemble. La gamine sèche et espiègle que j'avais connue était devenue une bonne grosse mère aux flancs rebondis, à la poitrine plantureuse. Mais je la reconnus facilement à sa figure poupine et à cette familiarité qui n'existe qu'entre ceux qui se sont connus à l'âge où l'on ne se soucie pas encore des conventions sociales.

« Tu le vois, Marguerite, je venais faire une commission qu'on m'avait donnée pour Mme Jacques, mais on refuse de me laisser entrer. Enchanté de te voir, j'ignorais que tu demeurasses si près. Je serai heureux d'aller te dire bonjour, mais auparavant je voudrais bien entrer là-dedans.

— Oh ! tu sais, ce n'est pas bien intéressant. La Jacquette est « maboule ». Pourtant puisque Monsieur consent à visiter mon « domicile » je veux bien l'aider.

Disant cela, Marguerite descend son escalier, ouvre sans façon la porte qu'on me tenait fermés au nez et s'adressant à la nièce-majordome :

« Joséphine, il faut laisser entrer Monsieur. C'est un « copain ». D'ailleurs, tu peux être tranquille avec lui ; pas de danger qu'il te fasse du mal ; il a toujours eu peur des jeunes filles ».

Et, ayant décoché cette flèche du Parthe, Marguerite rentra chez elle. De tout ce verbiage, un mot s'était comme détaché pour m'entrer comme une lame dans la cervelle ; la Jacquette ! Ou donc avais je déjà entendu ce nom là ? Je n'eus pas le temps de m'interroger davantage.

« — Puisque c'est comme ça, suivez-moi, » et Joséphine me précédant me fit entrer dans un poêle malodorant.

« — Tante, voilà un Monsieur qui désire vous parler ! »

En suivant le regard de la jeune fille, je finis par apercevoir, près d'un fourneau, une petite vieille toute ratatinée, écroulée, sur une chaise basse. La face, qu'une feuille de coudre aurait couverte, était ridée comme une morille. Sa mâchoire édentée pendait et semblait animée d'un mouvement incoercible de mastication. La bouche s'ouvrait comme ou trou de rat, sous un nez rongé d'ulcère. Des mèches rebelles d'un blanc de neige s'échappaient d'une cape ancienne et lui couvraient le front. Les yeux qu'on devinait à peine sous les paupières, regardaient avec une fixité étrange un rai de lumière peuplé d'atomes, que le soleil glissait péniblement à travers les rideaux épais. Ainsi le regard des enfantelets s'attache au reflet des choses.

La vieille, d'une main décharnée, frottait d'un geste machinal et continu sa robe en flanelle comme si elle avait voulu en effacer les plis. C'était à cette loque humaine qu'on venait ainsi de me présenter.

La tante n'avait pas fait un geste qui indiquât qu'elle eût remarqué ma présence. La mâchoire n'avait pas interrompu sa danse masticatoire et la main continuait son mouvement machinal.

« — Vous voyez, me dit la nièce, qu'on ne peut rien en tirer. Depuis qu'elle a eu son attaque, elle n'a plus sa connaissance. Il faut qu'on la soigne comme un petit enfant. Laissez-là, allez !

Mais je n'étais pas parvenu jusque-là pour me résoudre à m'en aller sans avoir tenté l'impossible. Malgré la répugnance que m'inspirait cette momie vivante, je me penchai vers son oreille et je criai : « Mlle Ancile, vous savez bien, .Ancile de Paris, demande des nouvelles de la personne qui a élevé son enfant, l'enfant de Mlle Ancile ! »

La présence de la nièce ne me permettait pas de préciser davantage. Dans ma pensée celle ci ne pouvait s'étonner d'une question aussi naturelle et aussi banale que ce nom d'Ancile ne manquerait pas, chez la vieille, en admettant qu'il lui demeurât un reste d'entendement, de réveiller le souvenir d'un acte qui avait dû faire époque dans sa vie.

Mais rien dans le regard, rien dans les gestes, ne trahit la moindre émotion. Je répétais de nouveau ma question, en élevant encore la voix d'un ton. Nouveau silence. Je restais donc là indécis, ne parvenant pas à m'en aller malgré les haussements d'épaules et les gestes impatientés de la nièce semblant me dire ; « Vous voyez bien qu'il n'y a rien à faire ! Laissez-là donc en paix ! » J'allais me décider à obéir à cette injonction et j'avais déjà la clenche lorsqu'une sorte de frisson parut secouer la pauvre créature. Et du trou de rat sortit tout à

coup une voix étrange comme le râle d'une crécelle, une voix comme les hallucinés doivent en avoir en leurs rêves et qui disait : « C'est signé ! Signé ! Ma sœur en aura soin, bien soin. Personne ne saura, vous pouvez être tranquille ! Tranquille ! » Et cela s'acheva dans un rire qui tenait du bêlement, j'écoutais encore, mais la vieille avait repris son impassibilité de brute.

Le nom que j'avais répété avec insistance avait éveillé au fond de la conscience un souvenir endormi ; un ressort s'était détendu, l'image avait passé comme devant un écran, puis tout était retombé dans l'obscurité.

J'étais resté littéralement sidéré. La nièce au contraire triomphait : « Vous voyez bien qu'elle ne sait plus ce qu'elle dit !

— En effet, » finis je par répondre, et je m'en allai tout ému de ce que je venais d'entendre.

Quand j'entrai chez Marguerite, elle était en train de donner la becquée à un marmot joufflu et pansu, pendant que trois autres moutards, la figure barbouillée de panade, puisaient à pleine cuiller dans une cocote déposée à même le plancher.

« Diable, dis je, voilà des gaillards qui m'ont l'air d'avoir un rude appétit.

— Ne m'en parle pas ; je passe la journée à les gaver et quand ce n'est pas l'un qui fiaule, c'est l'autre.

— Et tu en as beaucoup comme cela ?

— Cinq, mon cher, et bientôt six, dit-elle avec orgueil.

— Mes compliments ! Si la France se dépeuple, ce n'est pas de ta faute.

— Tiens, il faut bien qu'il y en ait qui se dévouent ; il y en tant qui se reposent sur les autres pour repeupler. Nous sommes du même âge et tu vois l'avance que j'ai sur toi. C'est bien du mal qu'on se veut tout de même !

— Oh ! tu n'as pas l'air d'en souffrir.

— Le mal nourrit, dit-elle en riant. Et depuis le jeune âge qu'on est habitué à pâtir, on ne sent plus sa misère.

Tu n'es tout de même pas malheureuse en ménage ?

— Pour ça non ! Mon mari est un travailleur. Alors, n'est-ce pas, faut bien que je lui passe quelque chose et il en profite le matin : il me laisse peu dormir...

— Il est vrai qu'il ne doit pas s'ennuyer avec toi. Et puis, malgré la tâche qui t'es imposée, tu gardes le sourire. Tu es une héroïne à ta façon, Marguerite.

— Voilà bien grand mot pour petite chose.

— Les plus beaux corps, Marguerite, sont formés de petits machins, de rien du tout et c'est à des petites choses dont les mamans comme toi remplissent leurs jours qu'est faite la grandeur des nations.

— Oh ! tu sais je ne connais rien à tout ça. Je n'ai pas été aux écoles, moi. Toi, tu es comme notre curé tu fais de beaux sermons mais tu te gardes bien de montrer l'exemple.

— C'est vrai, mais ça viendra, tu verras. Je ne suis pas non plus du bois dont on fait les saints.

— Ce n'est tout de même pas pour lui faire ta cour, que tu es allé voir la Jacquette ? As tu réussi à en tirer quelque chose ?

— Rien Marguerite, rien. Ce n'est plus qu'un pauvre corps sans âme.

— Oui, je le dis quelquefois, elle serait mieux dans la terre. Quand on a fait son temps comme elle, on devrait pouvoir s'en aller sans faire traîner comme , ça ses « angonies » pendant des années. Dire qu'il y a des jeunes qui ne demandent qu'à durer et qui meurent tandis que des vieux qui n'ont plus rien à attendre de la vie que des souffrances s'attardent sur le seuil et embarrassent la porte.

— Sans doute, mais cette jeune personne qui est chez elle ?

— Ah, oui ! elle t'intéresse davantage celle-là, vieux fripon ! Ah ! la petite là a bien du mérite et elle passe une drôle de jeunesse avec sa vieille. Mais quoi, elle doit bien ça à celle qui l'a prise dans la « mouise » et qui, l'a élevée comme sa fille.

— Elle n'a donc plus ses parents ?

— Il y a belle lurette. La mère est morte en couche. Le père, un vieux soulard, a mangé tout son bien, puis il est venu vivre aux crochets de sa sœur. Il est mort ainsi un soir qu'il en avait trop pris.

— C'était donc le frère de la Jacquette. Mais n'avait-elle pas aussi une sœur ?

— Je le crois, mais je ne l'ai jamais vue ; elle était déjà morte quand je suis venue par ici. Elle restait du côté de Basse-Noire, je crois.

— Avait elle aussi des enfants ?

— Mais oui, une demi-douzaine peut-être, des garçons et des filles. On en voyait encore quelquefois du temps que la Jacquette avait quelque chose à donner. Mais depuis qu'on n'en peut plus rien tirer, on l'abandonne. Pour dire vrai la réception que leur avait fait la cousine n'était pas encourageante. C'est que, en défendant le bien de sa tante, elle travaille aussi pour elle-même ; elle croit hériter du tout et, malgré que ce soit jeune, ça sait déjà compter.

— Et ces neveux, ces nièces habitent peut-être aussi trop loin ?

— Mais non, c'est à Belrupt, tout à côté. Toute la nichée s'est réfugiée avec le père, un pas grand chose à ce qu'on dit.

— Puisque tu les a vus, peux tu me dire leur nom et celui de leur père ?

— Ma foi non ! ça ne m'a jamais intéressée. Et toi, qu'est-ce que cela peut te faire ? Mais tu as l'air tout « chose, ».

En effet, l'angoisse qui me serrait le cœur me rendait imprudent. Au début j'avais manœuvré assez habilement en faisant semblant de m'intéresser énormément à la progéniture de Marguerite puis en l'amenant ainsi, par des sentiers détournés, à me parler de ce qui me tenait au cœur. Mais, tout à coup, au milieu de son verbiage, quelque chose comme un éclair avait traversé mon esprit ; une vérité tellement surprenante, incroyable et pourtant évidente m'était apparue, qu'il m'avait été impossible de dissimuler ma hâte d'apprendre. Mon trouble même devait transparaître au dehors puisque Marguerite s'en, était aperçue. Les questions indiscrettes menaçaient de pleuvoir et je me sentais incapable de les esquiver avec adresse tellement j'étais ému.

Heureusement il y eut un entracte ! L'un des marmots venant de s'oublier sur le parquet, la mère indignée sauta sur le coupable et se mit à le « torcher » avec tant d'énergie qu'il finit par pousser de véritables hurlements.

J'en profitai pour battre en retraite.

« Comment, tu pars ? Et la goutte qu'on n'a pas prise. Attends donc un peu que j'en aie fini avec cette vermine.

— Non, je te remercie, ce sera pour une autre fois, aujourd'hui je suis trop pressé. Enchanté de t'avoir revue, mes amitiés à ton mari. »

Et pendant que Marguerite continuait à tancer sa « vermine » je m'enfuis assez incivilement je l'avoue ; mais je n'y tenais plus. Une vraie tempête

secouait mon cerveau et j'avais hâte d'être seul pour essayer de ressaisir mes idées.

En rapprochant les renseignements que possédais de ce que je venais d'apprendre, ma conviction s'affermissait de plus en plus que celle que je recherchais ait été confiée aux époux Noël. L'abondance qui, d'après Germain, avait régné dans le ménage correspondait trop bien avec la détresse qui s'était fait sentir ailleurs. Et, pendant que m'entretenait Marguerite, la mémoire m'était revenue que c'était dans les conversations de mes amis de Belrupt que j'avais entendu maintes fois parler de la « tante Jacquette ».

À cette assurance venait s'en joindre une autre plus troublante encore et qui faisait à ce point battre mon cœur que je me sentais défaillir. Les dissemblances physiques et morales que j'avais remarquées entre Paule et ceux qui passaient pour ses frères et sœurs, la correspondance existant entre la date approximative de sa naissance et l'époque où s'était déroulé le drame de la villa venaient fortifier en moi l'assurance que Marthe Ancile et Paule Noël ne pouvaient être que la même personne. Mais « c'était écrit », avait dit la vieille. Je devais donc pouvoir m'assurer quelque part de la vérité matérielle du fait. Le père Ancile, dans le but de donner à sa petite fille un statut légal tout en s'assurant que jamais plus ce témoin de la faute ne reparaitrait dans la vie de sa fille, avait dû, par un acte civil, lui assurer une fausse paternité et il m'apparaissait certain que le père Noël, cédant à l'appât du lucre, avait consenti à jouer, dans cette triste comédie, un rôle de premier plan. Si je n'avais pas trouvé trace, et pour cause, d'un tel acte dans l'état civil du pays, c'est qu'il devait exister dans celui du village voisin.

La mairie était proche : j'y courus. Je m'autorisai de la similitude de nos fonctions et d'un vague besoin de renseignements pour demander au secrétaire communication du registre des naissances de 1903. Je courus à la table et là, à la date du 15 février, je trouvai la mention de la naissance de Paule. L'acte la donnait comme étant née à Basse-Noire, de Sébastien Noël et de Françoise Lecomte. J'avais beau être assuré d'avance de ce que je découvrais, de le voir écrit redoubla mon émotion. Ce qui est écrit, en effet, revêt un caractère d'authenticité contre lequel ne peut prévaloir aucune autorité verbale.

Je tenais donc là, tangible, enfin, le résultat de mes démarches de nombreuses années ! Et quelle constatation ce résultat m'amenait à faire ? Celle que je recherchais avec une constance telle qu'il semblait que mon sort dépendît du sien, était la seule jeune fille pour laquelle mon cœur eût battu et

que j'avais tant désiré arracher à son milieu. Sur mon ciel gris une aube lumineuse venait de se lever ; devant mes yeux une perspective de bonheur infini s'ouvrait et courait toute droite vers l'avenir comme vers un horizon merveilleux.

Tout mon bonheur tenait dans ce registre poudreux qui tremblait entre mes mains et dont l'écriture se brouillait devant mes yeux embués.

Mon collègue, avait posé sa plume et devait me considérer avec curiosité.

« — Vous avez trouvé le renseignement que vous désiriez ? »

À cette invite je repris contact avec l'actualité directe et banale. Je me sentis pris en flagrant délit d'émotion. Impossible de nier.

« — En effet, dis-je, je viens de faire une découverte intéressante et qui me touche particulièrement. Peut-être un jour prochain aurai-je l'occasion de vous en entretenir plus longuement. En attendant, laissez-moi vous remercier de votre obligeance. »

Et je m'en fus, laissant mon interlocuteur apparemment déçu. Il est toujours désagréable, quand on a flairé quelque nouvelle, devoir se dérober le narrateur.

Maintenant je marchais comme un homme ivre sur la route de Belrupt, poussé par une sorte d'instinct plutôt que par une volonté.

« — Voyons, me disais-je il faut essayer d'envisager froidement la situation. Je n'ai plus que quelques heures devant moi avant le départ du train qui doit me ramener là-bas, est-il prudent, avant d'en avoir entretenu Mme Voignier, de faire part de ma découverte à Germain et au père Noël ? En allant trop vite, est ce que je ne risque pas de tout à compromettre ? Il faudra pourtant en arriver là. À moins que... Mais non, il faut absolument dégager Paule de la fausse situation où elle se trouve ; il faut lui rendre une mère ; il faut que, dans son avenir prochain, elle puisse, sans que nous ayons à rougir des siens, jouir pleinement du bonheur que mon amour saura lui assurer. Le plus grand pas est fait ; il me reste à la retrouver, ce qui ne saurait souffrir aucune difficulté. Mais je pense ce n'est qu'à Belrupt que je pourrai me procurer son adresse. C'est donc pour cela qu'il faut y aller. Je verrai en outre là haut, par la tournure que prendront les événements si, aujourd'hui, je puis m'aventurer plus loin. »

En entrant à Belrupt, j'aperçus un homme qui marchait en chancelant et lorsque j'arrivai à sa hauteur, je reconnus le père Noël. Il revenait de sa



ournée quotidienne des cabarets. Il me reconnut aussitôt et, avec la familiarité des ivrognes, il m'apostropha :

« — Ah ! vous voilà déserteur ! Je savais bien qu'on vous reverrait, « le lièvre retourne toujours au gîte ». C'est ce que je disais à Paule en la voyant « fioler, ». Ce qu'elle s'en est fait du mauvais sang. Elle ne nous disait rien, c'est cachottier comme tout et « ça la fait à la pose », mais c'est pas aux vieux singes qu'on apprend à faire des grimaces et je devinais bien la cause de toutes ses « giries ». Elle n'avait peut-être pas tort. Après tout, vous l'avez salement plaquée ! »

Nous arrivions à la porte ; malgré le peu d'agrément que je trouvais dans le commerce de l'ivrogne, je n'eus garde de refuser quand il m'invita à entrer. Nous pénétrâmes dans une cuisine froide et sans feu où régnait le plus grand désordre. Il crut devoir s'en excuser.

« — C'est pas tout plein confortable cher nous ; ça manque de femme. Et puis Germain est à l'usine. Il a emporté la clef du buffet et je ne puis rien vous offrir ».

Je crus devoir faire l'âne pour avoir du son.

— Comment, fis-je, Paule est partie ?

— Faitement, et c'est à vous maintenant de courir après.

Quand on a manqué l'occasion... Par exemple, je ne vous donnerai pas son adresse. Au début je savais qu'elle était à St-Dié : mais depuis elle a pris son envolée. Germain seul peut dire où elle est.

C'est lui d'ailleurs qui a « manigancé » tout ça. Quant au vieux, il ne compte plus ; on le laisse dans son coin comme un rat mort. C'est triste, allez, quand on a trimé comme je l'ai fait pour élever une famille, de se voir traiter comme ça sur ses vieux jours !

— Mais vous avez dû tout de même consentir à son départ.

— Oh ! on m'a forcé la main. Germain me tasticotait avec ça depuis longtemps ; je tenais bon ; mais quand il a quelque chose entête, le diable lui-même ne pourrait lui résister. J'avais aussi du tintoin, l'autre fils était parti pour son « sort », Rosine foutait le camp ; le reste menaçait d'en faire autant ; c'était chez nous comme si le choléra s'était abattu. Germain en a profité pour me mettre le marché en main, il est vrai que je touche les gages.

— Elle ne travaille donc plus à l'usine ?

— Mais non, elle est en place chez des bourgeois.

— Et vous ne connaissez seulement pas leur nom ; vous ne savez pas ce qu'ils font ; elle ne vous écrit donc jamais ?

— Pour ce qui est de l'écriture ça passe par Germain ; il me lit ça quand il est bien décidé et puis ça rentre dans sa poche pour n'en plus sortir. Pour le reste, je vous l'ai dit, je ne sais pas. À St-Dié elle avait un patron dans les « bois » ; mais depuis, j'ignore tout ! »

Avec la mobilité de sentiments qui caractérise les ivrognes, il s'attendrit soudain : « Ah ! Vous savez, elle ne se plaindra pas de moi ; je l'ai élevée de mon mieux ; elle ne peut pas dire qu'elle ait jamais reçu un coup de ma main. Il est vrai que les autres étaient des sacs au diable ; mais celle-là c'était une bonne enfant qui ne m'a jamais fait pour un liard de peine ».

J'eus l'intuition qu'un moment se présentait favorable pour frapper un grand coup.

« — Vous avez, dis-je négligemment, tous deux autant de mérite l'un que l'autre, puisqu'elle n'était pas votre fille. »

Le père Noël, comme s'il avait reçu un choc dans la poitrine, s'était redressé et, la bouche ouverte, me fixait avec des yeux égarés.

« — Pas ma fille ?... Pas ma fille ?... finit-il par dire, comment savez-vous cela ?

— Mais par la sage femme qui vous l'a remise elle même avec l'argent de M. Ancile, par la Jacquette, votre belle-sœur.

— La Jacquette ! Mais elle est folie !

— C'est justement parce qu'elle est folle qu'elle n'a pas su garder le secret. Mais j'ai bien d'autres preuves que je sortirai si c'est nécessaire. Je connais même la véritable mère de l'enfant et c'est en son nom que je viens vous redemander sa fille.

— Me redemander sa fille ! Elle est bonne celle là. Comment, voilà une « donzelle » qui se débarrasse sur un pauvre diable du soin d'élever son gosse parce qu'il est gênant et qui ne trouve rien de mieux quand il n'y a plus qu'à en tirer profit, que de venir me le réclamer.

— Vous oubliez qu'on vous a payé !

— 10.000 malheureux francs que j'aurais bien dû ne jamais accepter ; pour les tracas qu'ils m'ont causés et pour le profit qu'ils m'ont fait !... Et puis, après tout, il y a un acte en règle, je suis le père. Ce n'est pas quand une folle aura dit le contraire qu'on m'enlèvera mes droits ! »

Il se remettait peu à peu, l'émotion avait fait tomber l'ivresse ; il se montrait disposé à défendre âprement ce qu'il appelait ses droits. Je crus nécessaire de me montrer conciliant.

« — Allons, père Noël, il n'y a pas lieu de vous faire de la bile ; tout cela peut très bien s'arranger. La mère a des moyens et ne demande qu'à vous indemniser de nouveau.

— Faudrait voir !

— Oui croyez-moi, cela vaudra mieux qu'un procès scandaleux où vous risqueriez gros, car il y a, ce n'est pas contestable, un faux en écriture civile. »

Il paraissait réfléchir profondément. Pendant ce temps mes yeux se portant distraitement sur le réveille-matin pendu à un clou, je m'aperçus qu'il ne me restait plus guère qu'une heure avant la train. Et je n'avais pas encore vu Germain. Je me levai précipitamment.

Il faut que je parte. Qu'avez-vous décidé ?

— Mais rien. Réflexion faite, j'ai déjà trop fait d'accepter une première fois, ce n'est pas pour recommencer. Mettez que je n'ai rien dit.

— Vous avez pourtant avoué.

— Il n'y a pas de témoin pour pouvoir le dire et on ne m'y reprendra plus. Quant à vous, Monsieur, qui êtes si bien renseigné sur ce qui ne vous regarde pas, cessez de tourner autour de Paule, car je ne signerai jamais plus rien, même si vous l'épousiez en légitime mariage. »

Je voulais encore répondre, mais la porte me claqua sur les talons.

Je courus à l'usine où je demandai au portier de faire venir Germain.

Il vint, mais en me voyant il parut plutôt contrarié.

« — Germain, lui dis-je, j'ai vu votre père. Il vous répétera en détail notre conversation. Je n'ai plus qu'une minute à vous donner, mais elle est précieuse par ce que j'ai à vous dire. D'abord, pouvez vous me donner l'adresse de Paule ?

— Mon cher ami, me dit-il en baissant le front, je vais vous contrister. Mais je me dois de défendre ma sœur et de vous défendre vous-même contre un entraînement qui ne peut vous apporter à tous deux que des peines sans trouver de compensation dans un dénouement impossible. Les mêmes raisons qui vous ont porté à fuir, doivent à présent m'interdire de satisfaire à votre demande.

— Mais Germain, si je vous disais que je suis décidé à épouser votre sœur si elle veut bien y consentir, verriez-vous inconvénient à m'accorder ce que je vous demande ?

Il parut surpris et, une seconde, sembla méditer profondément :

« — Eh bien oui, finit-il par répondre. Je ne veux être en rien responsable d'une union qui aux yeux de tous serait pour vous une mésalliance et pour ma sœur la cause de disgrâces imméritées.

— Germain, cette objection n'a même plus de valeur car, j'ai à présent des preuves certaines, sans compter l'aveu que vient de m'en faire votre père, que Paule n'est pas votre sœur. »

Il se recula l'air effaré :

— Je dis et j'affirme que non seulement elle n'est pas votre sœur, mais qu'elle vous est absolument étrangère par le sang. »

Il semblait se reprendre et réfléchissait de nouveau. Puis, se parlant comme à lui-même :

« »J'aurais dû m'en douter... Je n'avais que neuf ans, mais à cet âge un petit paysan est mieux renseigné qu'on ne le croit sur certaines choses. Et j'ai été étonné que, pour la naissance de Paule, cela ne se soit pas passé comme à l'ordinaire. Mais qui aurait pu croire ? Elle n'est pas ma sœur !... Alors...

— Alors interrogeai-je anxieux ? »

Le jeune homme releva la tête. Ses yeux tout à l'heure encore si pleins de bienveillance, avaient changé d'expression et j'y lus comme un défi.

« Alors, appuya-t-il, plus que jamais, je suis décidé à ne pas faire droit à votre demande ! »

Nous étions rivaux !

Une molle poignée de main, et nous nous quittâmes.

Il me restait trente minutes pour faire plus d'une lieue. Je me mis à courir. Lorsque j'arrivai à la gare, le train sifflait pour partir. Je m'y engouffrai.

## DE SURPRISE EN SURPRISE

Le village dormait lorsque, tard dans la nuit, je rentrai de mon voyage. Mais, au moment où je passais devant la villa des Saules, une ombre se détacha de l'ombre et vint à ma rencontre. C'était Mme Voignier.

« Et puis ?... »

La voix tremblait et la question, dans la rue obscure, m'arriva comme un souffle.

« — Tout va bien, Madame !

— Mon Dieu ! que de grâces je vous devrai. Entrez vite ! »

Elle me précéda dans la villa sombre.

Mais derrière les volets clos, tout brillait à l'intérieur. La table était mise.

« — Mes procédés, dit-elle, ne sont peut-être pas conformes aux usages. Mais dans les circonstances exceptionnelles, les usages perdent leurs droits. Il faut que vous soupiez avec moi et que vous me contiez votre voyage par le menu. S'il m'avait fallu attendre à demain, je serais morte d'impatience. Donc les nouvelles sont bonnes ?

— Très bonnes, Madame, du moins pour le moment. Je prévois bien par la suite quelques obstacles inévitables, mais dont nous saurons triompher, je l'espère. Au point où en sont les choses, le Destin qui semble avoir pris l'affaire en main, ne peut plus que lui donner une solution conforme à nos désirs.

Pour satisfaire une légitime curiosité je vais, contrairement à l'usage, auquel décidément nous donnons des entorses, vous résumer, avant l'exposé des faits, les conclusions qu'on peut tirer.

Votre fille, Madame, est vivante. Elle réunit toutes les perfections qu'une mère peut souhaiter pour son enfant : belle et vertueuse, c'est tout dire. Je ne sais pas encore où elle est à présent, mais je tiens le fil conducteur et je ne le laisserai pas échapper.

— Vous la connaissez donc ?

— Je la connais, Madame, et je vous surprendrai bien quand je vous aurai raconté dans quelles circonstances je l'ai rencontrée. Je vous dirais bien autre chose si je ne voulais conserver quelque saveur au récit que je dois vous faire. Je vous le répète, nous nageons en plein merveilleux !

— Je le crois comme vous, Monsieur et je perdrai, si vous continuez à m'aider, toute faculté de m'étonner.

Mais mes angoisses de mère me font oublier mes devoirs de maîtresse de maison. Mettons-nous vite à table ; vous devez avoir besoin de vous restaurer après un voyage aussi long et que je devine mouvementé. Pendant que vous mangerez, vous me trouverez toute disposée à vous écouter. Après vous avoir pris vos deux jours de congé je vais encore vous demander une partie de votre nuit. Suis-je assez exigeante, et me le pardonnez-vous ?

— Quand je vous aurai tout dit, Madame, vous verrez que c'est moi qui me trouverai envers vous en reste de reconnaissance. »

Deux heures du matin. Je viens de mettre Mme Voignier au courant de mes démarches et de lui raconter l'histoire enfin reconstituée de sa fille ainsi que les événements qui m'ont mis en rapport avec elle. Et nous restons là tous deux, pensifs, l'un en face de l'autre.

Quand je lui ai fait part de mes sentiments pour Paule, ainsi que des considérations qui m'avaient fait hésiter d'en faire mon épouse, elle a eu ce cri du cœur.

« Le Ciel vraiment me comble ! Ce n'est plus un enfant que je vais retrouver, c'est deux. Après m'avoir rendu ma fille, je sens que j'aurai peut-être un jour la joie de vous appeler mon fils.

— Ce serait, Madame, la réalisation du plus beau rêve de ma vie. »

Je n'ai pas voulu lui faire part des craintes qui m'assiègent. À quoi bon ? Elle est si heureuse en ce moment que je m'en voudrais de faire passer le souffle glacé du doute sur ses enthousiasmes. Je lui ai certifié en effet que dans huit jours je lui aurais retrouvé sa fille. Alors, maintenant, tout lui paraît possible et faisable. Pour elle, j'ai reçu le don des miracles. Les difficultés que peut lui susciter le père Noël, elle n'y veut pas penser. Pourtant lorsque je lui ai signalé en terminant l'entêtement de Germain à ne pas vouloir donner l'adresse de sa prétendue-sœur, elle n'a pas pu s'empêcher de me dire :

« Mais pourquoi ce jeune homme, qui lui veut tant de bien, refuse-t-il un renseignement d'où dépend le bonheur de mon enfant ?

— C'est que, Madame, dans l'espace d'une minute, la nature de son sentiment a changé : l'affection est devenue de l'amour. Nous sommes deux, à présent, pour aimer votre fille et votre fille nous aime tous les deux ».

Et c'est cette constatation qui, dans la villa silencieuse, nous tient, pensifs, l'un en face de l'autre.

## RÊVES D'AVENIR

Le contraste est douloureux entre la chambre froide et solitaire où je rentre et le nid doux et chaud que je viens de quitter, entre ce qui est et ce qui pourrait être.

Et je passe le reste de ma nuit aux prises avec ce dilemme : si tu n'avais pas été lâche, si ton amour avait été assez puissant pour te faire accepter les responsabilités entrevues, celle dont tu désires faire ton épouse serait en ce moment installée à ton foyer. D'un autre côté si tu avais obéi à ton amour, tu n'aurais jamais fui si loin pour tâcher d'oublier ; tu n'aurais jamais été à même de découvrir le nœud de l'énigme qui a été la passion de ta vie.

Étais-tu le maître de ta destinée ? Une volonté mystérieuse plus forte que la tienne n'exigeait-elle pas cette capitulation ?

On est toujours indulgent pour ses faiblesses ; aussi je me trouvai tout disposé, de guerre lasse, à accepter cette dernière proposition. Enfin je finis par me convaincre que, après un long détour, c'est par la satisfaction de mon amour, c'est à dire au point de départ que le destin, enfin satisfait, allait me ramener. Mais je ne me dissimulais pas les difficultés que j'allais encore avoir à surmonter.

Il fallait d'abord retrouver Paule ce qui, après ce que j'avais réussi, me paraissait facile. Après il s'agirait de la rendre à sa mère et ici il fallait s'attendre à voir l'affaire se compliquer. La jeune fille était mineure et par conséquent sous la dépendance de celui qui, aux yeux de la loi était son père . Avec de l'argent peut-être aurait-on pu obtenir de lui de rester dans l'ombre. Mais j'avais imprudemment provoqué son entêtement et il était capable maintenant de faire sentir durement qu'il était le maître. Quant à enlever purement et simplement la jeune fille, c'était risquer gros.

Et Germain, quelle allait être son attitude dans tout cela ? À la pensée de mon ancien ami je me sentais un pinçon au cœur. Pitié, jalousie, les deux sans

doute. Je lui rendais bien cette justice que tout ce qu'il avait fait pour Paule lui créait des droits incontestables à son amour.

C'est grâce à lui qu'elle avait pu, non seulement supporter la vie misérable qui lui était faite, mais préserver sa vertu des embûches. Sans Germain je ne l'eusse point découverte dans le milieu sordide où le sort l'avait jetée. Si, malgré tout, j'avais pu relever sa trace, l'état de déchéance morale où je l'aurais trouvée n'eût-elle pas empoisonné la joie de la mère ? Aurais je même eu le courage de la lui ramener ? Et cette sollicitude de Germain pour celle qu'il croyait sa sœur n'allait aboutir, en définitive qu'à le rendra malheureux. Pour l'épouser il lui eût flatta entamer toute une procédure pour rendre à Paule son véritable état-civil. Mais sur quelles données tel jugement pouvait-il être rendu. Les témoins manquaient et l'affirmation de son père, en supposant qu'on pût l'obtenir, était trop sujette à caution. Ne risquait-on pas, au contraire, d'exposer celui-ci aux rigueurs du code ? Nous nous rencontrions tous avec lui dans telle entreprise ; mais le résultat obtenu, la situation n'allait-elle pas se compliquer davantage encore ? Il n'y avait donc point là de solution possible. Le cas était d'ailleurs tellement exceptionnel qu'il n'avait jamais dû attirer l'attention du législateur.

Mme Voignier, pour rendre la situation de sa fille plus conforme à la loi naturelle, pourrait sans doute l'adopter, mais elle n'en resterait pas moins au regard de la loi civile, la sœur de Germain. Jamais ils ne pourraient s'unir en légitime mariage. Quant à l'autre solution, celle qui, faisant litière des conventions sociales, n'astreint l'amour à aucune règle civile ou religieuse, je ne voulais pas y songer.

Mais dans toutes ces complications, à quoi se déterminerait la principale intéressée ? Certes, j'étais sûr de son amour. Mais lorsque lui serait divulgué le secret de sa naissance, ses dispositions n'allaient-elles pas changer ? L'évolution du sentiment qui s'était faite chez Paule ? Et, en admettant que cela ne fût pas possible, la reconnaissance qu'elle lui devait ne lui faisait-elle pas un devoir de ne pas le contrister en lui préférant celui dont l'amour n'avait pu triompher de l'égoïsme ? En sorte que de ce côté encore, je ne sentais pas mes affaires en très bonne voie. Je n'avais peur moi que la chance qui jusqu'alors semblait m'avoir favorisé et dans de telles conditions qu'il me parut impossible de douter du succès définitif. Et puis, j'avais remarqué que les choses ne se passent jamais conformément à aucune des différentes éventualités auxquelles nous nous sommes arrêtés. Il y a toujours dans les plans les mieux combinés une part d'imprévu qui peut modifier de tout au



tout la solution primitivement escomptée. Aussi, fort de ce beau raisonnement, je finis par me convaincre que tout s'arrangerait au mieux de mes intérêts. Je me laissai donc doucement bercer par le rêve si souvent refréné comme irréalisable, mais qui en ce moment, semblait vouloir prendre corps. Et quel cadre mieux fait pour en faire ressortir toute la douceur que celui que m'offrait la villa des Saules ?

N'y étais je pas déjà un peu chez moi ? Tous les jours j'y courais aussitôt que mes occupations me laissaient quelque loisir. Et il y avait entre Mme Voignier et moi émulation à qui échafauderait dans cette aube sereine où plongeait l'avenir, les châteaux en Espagne les plus fantastiques. Avec quelle impatience nous comptions les jours qui nous séparaient du jeudi bienheureux où j'allais pouvoir reprendre les investigations qui, j'en étais convaincu, me conduiraient au succès définitif.

## SUR LA VOIE

Il vint enfin. Debout, dès le matin, j'avais pris le train qui m'amena à St-Dié vers midi. C'était là, en effet, d'après les vagues indications arrachées au père Noël, que je devais retrouver la trace de Paule.

Le temps semblait s'être mis à l'unisson de mes pensées ; jamais jour de printemps plus radieux ne brilla sur le monde. Les aubépines, le long de la voie avaient mis leur tunique blanche ; les eaux pleines encore de l'agitation des dernières crues, étendaient leur sillon d'argent entre les gazons verts. L'air léger des sommets prochains, l'éther des hautes cimes qui enivre comme un breuvage, semblait s'épandre dans les vallées. C'est par un jour pareil que St-Dié, la perle des Vosges, apparaît ce qu'elle est véritablement, une merveille d'élégance au milieu du paysage le plus ravissant qu'on puisse imaginer ; un rubis enchassé d'émeraude.

La vallée étroite où la Meurthe se hâte, s'ouvre et forme un vaste cirque que bornent de tous côtés les montagnes couvertes jusqu'aux portes de la ville de vastes sapinières. Est-ce le printemps qui donne aux arbres cette teinte ? Il semble que l'azur même du ciel s'étend au flanc des monts fondants en un tout harmonieux les trous d'ombre creusés dans la profondeur des cimes et les coulées d'or qui descendent du soleil sur les promontoires lumineux des forêts !

La ville, bâtie en grès rose, s'étale à l'aise dans ce cirque. Ses rues larges et régulières, son parc immense, ses magasins luxueux lui donnent un air cossu cependant que le bruit des usines et l'animation de ses artères donnent l'impression d'une ruche immense au travail. St-Dié est, après Nancy, dont elle est comme un raccourci, la ville la plus élégante et la plus industrielle de Lorraine ; là, comme ici, Stanislas a mis sa marque et les événements de 1870 ont produit le même phénomène : énergie d'une race stimulée au plus haut point par l'âpre nécessité de travailler, et de se défendre.

En sortant de la gare, je vis la ville s'étendre au loin devant moi. De quel côté me diriger ? Comment dans cette immensité retrouver le fil conducteur que je cherchais ? Un seul indice à ma disposition : le père Noël m'avait dit que le premier patron de Paule était dans « les bois ». C'était donc dans « les bois » qu'il fallait chercher. Le renseignement était d'autant plus vague que St-Dié, situé au milieu de la grande forêt vosgienne, est le centre d'une industrie et d'un commerce actifs s'exerçant sur le bois. C'est aux marchands que je résolus d'abord de m'adresser. J'entrai dans un café et je relevai sur le Bottin une demi-douzaine d'adresses.

J'eus véritablement la main heureuse, car si chez le premier auquel je m'adressai, je ne trouvai rien, par contre, chez le second, j'obtins des renseignements précieux.

Introduit dans le bureau de M. Humbert, marchand de bois, je vis venir à moi un gros homme à face réjouie. Salutations faites, je récitai la leçon combinée avec Mme Voignier :

« N'est-ce pas cher vous, Monsieur, que la jeune Paule Noël a été placée dernièrement comme domestique ?

— Parfaitement. Mais à quel titre vous intéressez-vous à cette jeune personne ?

— Je Suis l'ami d'une dame qui a pour elle beaucoup d'affection et je serais heureux de lui rapporter des nouvelles de sa protégée.

— Je ne connaissais personne au monde, hors son frère, qui s'intéressât au sort de cette jeune fille. Il est vrai qu'elle était discrète et réservée et ce n'était pas les seules qualités qui nous l'avaient attachée.

— Je remarque, Monsieur, que vous parlez au passé ; est-ce que..?

— En effet, malgré ce qu'il nous en contât nous nous en sommes séparés. Mais il n'y a dans cette affaire rien que de très honorable pour elle.

Dernièrement l'un de mes bons amis, a eu la douleur de perdre sa femme. Demeuré seul avec une fille de quinze ans, il m'a le jour de l'enterrement, entretenu du désir qu'il aurait de trouver une jeune personne convenable qui pourrait à la fois servir de compagne à son enfant et l'aider à tenir son petit ménage. Une telle merveille est, vous le savez, difficile à découvrir aujourd'hui. J'avais cependant ce trésor sous la main et je le lui offris. Inutile de vous dire qu'il est enchanté de l'aubaine et, dans chacune de ses lettres il ne tarit pas déloges sur celle qui est plutôt traitée chez lui comme faisant partie de la famille que comme une étrangère. Sans doute, la pauvre petite doit à ses mérites l'affection que lui ont vouée ses nouveaux maîtres. Mais une cause plus rare, plus extraordinaire, un fait d'ordre physiologique vient renforcer encore ce sentiment, figurez-vous que Paule présente avec la jeune fille de mon ami une ressemblance tellement frappante que, placées l'une près de l'autre, on les prendrait pour deux sœurs : même visage, même taille, tout jusqu'aux intonations du langage présente des ressemblances évidentes. Ce phénomène qui m'avait déjà frappé a également impressionné mon ami qui est incroyant et veut y voir, je ne sais pourquoi une intervention surnaturelle.

Il est donc certain qu'il fera le nécessaire pour assurer le sort de cette jeune fille. Vous pouvez donc rassurer complètement votre amie, non seulement sur la conduite de sa protégée, mais sur le milieu où elle vit et sur l'avenir qu'elle peut espérer pour elle. »

L'émotion m'étranglait et je fus obligé de faire effort pour assurer ma voix et demander :

« — Verriez-vous un inconvénient quelconque à me donner l'adresse de votre ami ?

— Je n'en vois aucun. Vous me paraissez un jeune homme sérieux, et je suis convaincu que vos intentions, de même que celles de votre amie n'ont en vue que le bien. Paule habite en ce moment chez M. Léon Lamblé, fondé de pouvoir de la banque Evrard, rue de la Seine, 19, à Troyes. »

Ouf ! Je la tenais donc enfin cette fameuse adresse. Dans ma joie, je ne sais comment je pris congé de M. Humbert et je me trouvais dans la rue avant d'être revenu du trouble où m'avait jeté cette révélation.

Il me restait quelques heures avant le départ du train qui devait me ramener et il m'était impossible de me rendre à Troyes ce jour là. J'employai donc mon temps à visiter ce que la ville pouvait présenter d'intéressant. Mais j'avais l'esprit trop préoccupé pour fixer une attention soutenue sur les choses.

J'ai vaguement idée d'avoir déambulé sur une place où se trouvent réunis tous les souvenirs qui font de St-Dié une cité unique entre les cités : la cathédrale et l'ancien cloître du Chapitre, la demeure où naquit Jules Ferry avec, à côté, la statue imposante de ce novateur audacieux et surtout la maison historique où fut imprimée la fameuse « Cosmographie » qui a donné son nom à l'Amérique. N'est ce pas encore près de là, dans une petite rue latérale où il logea longtemps, que Delille traduisit les Bucoliques ? Je cherchai aussi sans doute, des yeux, la modeste villa où Erckmann, pauvre et inconnu, travaillait avec Chatrian à leur œuvre immortelle. Tout cela c'était le passé ; pour que j'y prisse attention, le présent me préoccupait trop.

Je n'étais pas cependant au bout de mes émotions. Le soir même j'annonçais à Mme Voignier l'heureux résultat. Elle était assise en face de moi et la lampe éclairait son visage dont les traits mobiles s'animaient au récit que je lui faisais de mes démarches. Pour jouir pleinement de sa joie, j'attendais la fin pour lui donner l'adresse de sa fille. Lorsque, enfin, je lui eus donné ce renseignement, je la vis pâlir affreusement et porter ses mains sur son cœur comme pour en comprimer les battements désordonnés.

« — Vous dites ? Balbutia-t-elle ?

— Je dis : Léon Lamblé, fondé de pouvoir de banque... Mais, de grâce, Madame, qu'avez-vous ? Vous trouvez vous mal ?

— Non !... C'est la joie, la surprise, la crainte, que sais-je ? Léon Lamblé ! mais c'est le nom du père de mon enfant et tout me dit que c'est lui-même.

— En effet et s'il y avait un doute, cette concordance des professions, et surtout cette ressemblance entre les deux jeunes fines suffiraient pour le dissiper.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! quel hasard ! Et comment ne pas croire à présent que le Bon Dieu vous ait conduit vers moi ?

— En effet, Madame, plus rien à présent ne saurait nous étonner. Souhaitez tout ce qui peut réjouir votre cœur, faites les rêves les plus audacieux, soyez assurée que tout se réalisera. Puisse-t-il en être de même pour moi !

— Que pouvez-vous craindre maintenant pour votre amour ? Nos sorts sont trop liés, nous avons obtenu trop de succès et les choses sont en trop bonne voie pour qu'il nous soit permis de désespérer de rien. Rien ne me

coûtera pour aider le sort et si je réussis à assurer le bonheur que vous rêvez vous-même je me sentirai encore votre obligée.

— Je vous remercie, Madame ! Comme vous l'avez dit, nos sorts désormais sont liés ; nous sommes embarqués sur le même esquif ; j'ai tenu jusqu'à présent la barre ; aujourd'hui je vous l'abandonne. Partez dès demain pour Troyes ; c'est à moi maintenant de connaître les attentes pénibles des retours. Cependant je ne veux pas être cruel au point d'abréger pour moi les heures sans pareilles que vous allez vivre. Écrivez-moi. Il se fait tard ; vous devez prendre le premier train. Bonsoir, Madame, et bonne chance !

— Embrassez moi plutôt. »

Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre.

## LE DOUBLE AMOUR

Après trois jours d'une attente fiévreuse, je reçus enfin le billet suivant :

Mon cher enfant,

Tout ce que vous m'aviez annoncé, tout ce que je n'aurais jamais espéré se réalise : j'ai retrouvé ma fille ; j'ai retrouvé son père. Et tous deux, sans qu'ils s'en soient doutés, vivaient sous le même toit !

Je renonce à vous peindre la scène qui nous mit dans les bras l'un de l'autre. Toute la joie qu'un cœur humain peut ressentir sans défaillance, je crois que je l'ai ressentie.

Ce qui nous arrive est tellement surprenant que nous avons peine à nous y habituer ; est il bien sûr que nous ne vivions pas un rêve ? J'ai, par instants, peur de le croire. Paule surtout (je veux dire Léa), la chère enfant a reçu une telle commotion qu'elle est encore toute troublée. J'ai cru qu'elle allait défaillir lorsque j'ai prononcé votre nom et j'en ai conclu que vous n'aviez pas trop présumé en comptant sur la fidélité de son amour. Je veillerai d'ailleurs sur un sentiment qui m'est aussi cher qu'à vous même.

Ma fille ! Avec quelle ivresse je me répète ces mots ! et comment n'en serais je pas fière ? Ce que vous m'en aviez dit de bien n'a rien d'exagéré : beauté, gentillesse, pudeur, tout ce qui fait le charme de la jeune fille parfaite, elle le possède au plus haut point. C'est miracle qu'ayant ainsi côtoyé le vice elle n'en ait conserve que l'horreur.

Quant à l'autre fille de mon ami, c'est ainsi que vous me l'aviez annoncé, tout le portrait de sa sœur : même physique, même caractère. Je l'aime déjà comme si c'était la mienne.

Et lui ? C'est bien l'amant que j'avais si souvent appelé au secours dans ma détresse et que je croyais mort. Ayant échappé par miracle au danger, il était venu se cacher à Troyes chez un oncle où sa mère l'avait rejoint. La tourmente passée, il m'avait écrit plusieurs fois. Mais jamais il n'avait reçu de réponse. Moi aussi j'étais partie sans laisser d'adresse. Désespérant de me retrouver jamais, il s'était fixé à Troyes où il s'était marié. Il devenait veuf au moment où moi je perdais mon mari. Quelle nouvelle coïncidence.

Excusez le décousu de ma lettre. Mes idées sont comme en déroute et je ne parviens pas à les fixer. Prochainement, lorsque j'aurai toute ma tête, j'espère pouvoir vous donner plus de détails.

Quand je pense qu'il y a un mois à peine nous ne nous connaissions pas ! Et je vous dois tant déjà que ma dette me serait un fardeau, si dans mou cœur je n'avais pris l'habitude de vous appeler : mon fils ».

Marthe VOIGNIER.

Cette lettre, de prime abord, me causa une joie immense. Il y avait dans ce sentiment, outre la satisfaction de voir mes affaires en bonne posture et d'avoir contribué au bonheur de trois âmes, quelque chose de ce qu'éprouve un policier qui a fait la lumière dans une affaire ténébreuse.

Mais en la relisant attentivement, je crus percevoir entre les lignes le reflet de quelque appréhension. Pourquoi Paule, après un événement qui aurait dû la remplir de joie, restait-elle triste et préoccupée ? J'avais peur de comprendre. Et malgré tous les raisonnements que je me tenais pour essayer de me rassurer, la même pensée, comme une mouche importune, venait bourdonner dans mon cerveau.

Je n'eus pas d'ailleurs à m'en défendre trop longtemps car, le lendemain même une autre lettre vint me confirmer que non seulement mes craintes n'étaient point exagérées, mais que j'avais encore sous estimé la gravité de la situation:

Mon cher enfant,

Nous étions trop heureux. Le Destin jaloux veillait ; le bonheur que grâce à vous, nous connaissions, nous devons encore lutter pour le conserver.

Depuis que je vous ai écrit, une inquiétude nous était venue. Léa ne semblait participer qu'à regret à la joie qui nous transportait tous. Que tel changement dans sa destinée l'ait bouleversée, cela est compréhensible après tout. Mais qu'elle n'ait pas, après réflexion, manifesté plus d'enthousiasme à la pensée d'un événement qui, comme sous le coup d'une baguette magique venait de modifier du tout au tout sa situation, cela restait incompréhensible.

Nous décidâmes donc, mon ami et moi, de hâter la cérémonie qui devait nous l'attacher par un lien de plus. Ai je besoin de vous dire que dès l'heure où j'ai eu le bonheur de retrouver ma fille chez son père, mon mariage avec ce dernier avait été décidé. Donc hier, au moment où toute la famille était réunie pour le repas de midi, nous fîmes part à nos enfants de nos intentions. Si nous pouvions craindre, non quelque résistance, mais quelque manifestation de contrariété, ce devait être de la part d'Amélie seulement. À cet âge on ne voit pas avec indifférence une autre femme prendre la place de la mère au foyer. Pourtant rien ne se produisit de ce que nous attendions. Pendant que la plus jeune battait des mains, ma pauvre enfant restait muette. Poussant l'expérience jusqu'au bout, je fis allusion au plaisir que nous aurions de vous posséder ce jour-là auprès de nous et à vous faire renouer connaissance avec elle. Alors je la vis pâlir et il y eut dans ses yeux comme de l'effroi. Vos sentiments réciproques étant tels que vous me les aviez fait connaître, une telle attitude aurait eu lieu de surprendre. Mais je pensai aussitôt qu'une sorte de prescience l'avertissait de l'évolution qui s'était produit à son endroit dans les sentiments de son frère d'adoption. Cette question je n'eus pas à me la poser longtemps, car les événements allaient se précipiter.

Monsieur Lamblé venait à peine de sortir pour reprendre son service que la sonnette retentit violemment. Lapoite à peine ouverte un jeune homme, qui me fit l'effet d'un ouvrier endimanché, pénétra dans la salle à manger. Avant même qu'Amélie et moi fussions revenues de notre surprise, un double cri avait retenti : Paule ! Germain ! » et les deux jeunes gens étaient dans les bras l'un de l'autre. Et ma pauvre enfant, le front sur l'épaule de celui qui avait été son frère, sanglotait comme s'il s'était produit une détente de tout son être.

Par contagion Amélie s'était mise à pleurer, et j'étais émue au point de ne savoir à quel parti me résoudre. Le jeune homme vint à mon aide.

— Voyons, dit il, ma petite Paule, à quoi dois-je attribuer ton chagrin : es-tu malheureuse ici ? Est-ce ma présence qui t'es pénible ?

— Oh ! Germain, peux-tu prêter tel sentiment à celle pour qui tu as été si bon, à la pauvre fille à laquelle tu as servi de père, de mère et de frère à la fois.

— Oui, chère petite, et pourtant, il faut que je te l'apprenne, par le sang je ne te suis rien.

— Je le sais !

— Comment tu le sais ? Celui que tu connais bien et qui a découvert le secret de ta naissance, est il donc déjà parvenu à te retrouver ? Comment a-t-il pu faire ? Seul je croyais connaître ton adresse.

— Non seulement il y a réussi, mais grâce à ses recherches j'ai aujourd'hui retrouvé mon père et ma mère.

— Est-ce possible, mon Dieu ! Alors Madame que voilà ?...

— Est ma mère selon le sang, oui, Germain !

— Alors je ne te suis plus rien ? Tu as retrouvé d'autres soutiens. Et moi qui venais vers toi le cœur gonflé d'un fol espoir, j'aurai fait ce voyage pour te dire adieu ?

— Germain, ne sois pas cruel ! Encore une fois tu me juges bien mal si tu me crois capable d'oublier tout ce que je te dois. Voyons, ce qui crée la parenté, n'est-ce pas, avant les liens du sang, le nid où l'on a grandi en commun, le pain mangé ensemble, les peines et les joies partagées ? Ne te dois-je pas en outre d'avoir conservé l'honneur au milieu des embûches où j'ai vécu, et de pouvoir ainsi entrer le front haut dans ma nouvelle famille. Non Germain, cela je ne l'oublierai jamais et tu seras toujours, quoiqu'il advienne, mon frère bien aimé.

— Je n'attendais pas moins de toi, ma chère petite ! Mais depuis que je sais que tu n'es pas Paule Noël, j'avais rêvé, pardonne-moi si je t'ouvre aussi franchement mon cœur, j'avais rêvé d'être plus encore pour toi. »

Ma pauvre petite en l'entendant avait pâli de nouveau, ses bras s'étaient noués au cou de Germain, et penchant son front sur son épaule, je l'entendis qui j murmurait :

« — Je l'avais deviné Germain, et c'est de là que vient toute ma peine.

— C'était folie en effet de ma part de penser que la demoiselle que tu es devenue consentirait un jour à mettre sa main dans celle d'un pauvre ouvrier d'usine.



— Tu es injuste Germain, et tu ne m'as pas comprise.

— Maintenant je comprends trop. Si tu ne peux m'aimer ainsi que j'avais rêvé de l'être, c'est que l'amour n'est pas mort que tu avais conçu pour celui qui fut notre ami d'une heure et qui a fui le devoir que lui imposaient vos sentiments réciproques.

— Hélas !

— Eh bien non ! il ne sera pis dit que je t'aurai causé une seule peine en ta vie. Va, mon enfant, où le cœur t'appelle. Maintenant que tu as une situation en rapport avec la sienne, le déserteur d'hier te reviendra. Quant à moi je n'ai qu'à disparaître.

— Encore une fois tu ne m'as comprise en te figurant que de vils sentiments d'intérêt pouvaient influencer mon choix. Je vois bien qu'il faut qu'en toute franchise je me confesse enfin. Cette confession, je veux la faire devant ma mère et ma sœur afin qu'il n'y ait point d'équivoque et que ma nouvelle famille sache à quoi s'en tenir sur mes intentions.

Oui je l'aime toujours malgré les torts que, dans mon inexpérience de la vie, j'ai pu lui attribuer. Mais pour toi Germain j'ai une affection qui doit être plus solide encore, puisqu'elle date de plus loin.

Que mon cœur puisse contenir deux sentiments qui doivent s'exclure naturellement, cela semble impossible et pourtant cela est. C'est de cette lutte que je souffre. Je suis trop ignorante pour discerner ce qui les distingue, mais je suis, Dieu merci, assez honnête pour pouvoir enfin me déterminer et faire le choix qui s'impose. En plus de mon affection, tu as droit Germain à ma reconnaissance. C'est pourquoi je te dis : si tu parviens à régulariser notre situation, c'est-à-dire à établir légalement que je ne te suis rien par le sang, je n'aurai jamais que toi pour époux. Le sacrifice que je pourrai faire sera peu de chose. Du reste quoique je fasse, je me sentirai toujours redevable envers toi.

— Et si ce sacrifice dont tu parles, je ne voulais point moi ?

— Eh bien, à mon tour, je t'appellerais insensé et ingrat ; insensé en refusant ce qui, je le vois, te tient le plus au cœur ; ingrat en me condamnant à renoncer à la joie que j'aurais à faire ton bonheur. Car, toi vivant, et tant que la chose sera possible, je jure que je n'aurai d'autre époux que toi.

— O, chère petite ! combien je te devrai à mon tour de reconnaissance ! Tous mes soins, tout mon amour, ma vie même pourront-ils jamais entrer en

comparaison avec l'offre généreuse de ton cœur, le don sans prix de ta jeunesse, le sacrifice de ton premier amour ?

Quelle force cette espérance que tu as fait naître, va-t-elle me donner ? Je me sens capable, pour aboutir, de remuer des montagnes.

J'ai déjà obtenu de mon père l'aveu de sa faiblesse quand, pour de l'argent, il a consenti à endosser ta paternité. C'était un pauvre homme n'ayant point conscience de la gravité de l'action qu'on lui faisait commettre. Il faut en outre lui rendre cette justice que s'il t'a mal élevée, tu as partagé notre sort commun et qu'il ne t'a jamais traitée autrement que ses autres enfants. Il a rempli scrupuleusement les conditions d'un marché qui, par ailleurs, lui a été néfaste : l'argent reçu n'a servi qu'à lui faire contracter ces habitudes de paresse et d'intempérance dont nous avons tous souffert. S'il est coupable, il l'est bien moins que ceux qui lui ont proposé ce marché.

Excusez-moi, Madame, si j'ose parler avec cette franchise, c'est que je suis convaincu que tout s'est passé à votre insu ; une mère ne saurait avoir le cœur d'abandonner son enfant à des étrangers.

— Vous avez raison, Monsieur, j'ai toujours cru que ma fille était morte en naissant. Mais, moi non plus, je ne puis blâmer mon pauvre père d'avoir essayé, en faisant disparaître mon enfant, de sauver mon honneur et le sien. Il n'y a qu'une seule coupable dans cette affaire et cette coupable, c'est moi. Aussi je suis prête à vous prêter tout mon concours en vue d'obtenir la révision des actes de naissance de ma fille. L'action à engager sera sûrement coûteuse et sans doute difficile. Je me charge de tous les frais.

Mais n'oublions pas que la déclaration de votre père qu'il vous faudra d'abord obtenir peut entraîner pour lui certains désagréments.

— Je ne l'ignore pas, Madame. Il faut compter avec la loi et, de ce côté, la prescription doit être acquise, puis avec l'opinion publique dont les jugements ne m'ont jamais beaucoup préoccupé. D'ailleurs, quels que soient les risques, je les accepte. Qu'il le veuille ou non, mon père déclarera ce qui est la vérité.

— Le témoignage de votre père ne sera pas suffisant dans une action aussi sérieuse. Un seul témoin connaît toutes les circonstances d'un drame qu'il a passé sa vie à éclaircir : c'est votre ancien ami.

— Lui aussi dira la vérité. Que lui importe que l'intéressée s'appelle Léa Ancile ou Paule Noël ; pour lui, c'est toujours une étrangère.

— Ce n'est peut être pas très exact. N'oubliez pas qu'il est, comment dirai-je, votre... concurrent et que si vous gagnez votre procès Léa Ancile est perdue pour lui. Dans le cas contraire, je le connais assez pour savoir qu'il ne dissimulera rien de ce qui peut, en faisant éclater la vérité, m'aider à réaliser mon rêve le plus cher. »

Nous avons causé longtemps encore, puis, comme l'heure du départ de Germain approchait, je n'ai pas cru devoir le priver de rester un instant en tête à tête avec Léa.

Lorsqu'il est sorti il avait l'air heureux.

« — Pardonnez moi, m'a-t-il dit, mon irruption dans votre foyer et mon immixtion dans vos affaires. Merci pour le concours que vous m'avez promis. Certes rien ne manquerait à ma joie si je vous entendais ratifier la promesse que, de son propre mouvement, Paule a bien voulu me faire.

Il faut que je vous l'avoue, ce garçon m'avait conquise. Je n'aurais jamais cru qu'on pût rencontrer chez un simple ouvrier, avec une telle grandeur d'âme, une telle délicatesse de sentiments et de manières. Et puis n'est-ce pas à ses soins que je dois d'avoir retrouvé une enfant dont je n'ai pas à rougir ? Je lui tendis les bras.

Maintenant qu'il est parti, je connais à mon tour les affres de l'hésitation. Il est donc écrit que cette affaire posera dans chacun de nos cœurs un problème de conscience qui ne peut, quelle que soit la solution, qu'engendrer du désespoir. Ma fille, tiraillée entre l'amour qu'elle a pour vous et l'affection qu'elle porte à son frère de lait, s'est décidée pour ce qui lui a paru être le devoir. Je n'ai pas eu le courage de l'en blâmer. Son père, mis au courant, l'approuve. Mais s'il vous connaissait comme moi, peut-être hésiterait-il aussi. La décision prise n'a pas chassé les nuages du front de mon enfant. J'ai trouvé ce matin son oreiller trempé de larmes. Et moi, qui donnerais ma vie pour elle, je ne puis rien pour ramener la paix dans cette pauvre âme. Je ne puis qu'admirer son héroïsme et me taire. Cette force de caractère si rare chez une petite fille est encore l'une des nombreuses perfections que je lui découvre tous les jours et qui me la rendent encore plus chère.

Et Germain qui a fini par accepter ce qu'il devinait être un sacrifice de la part de Léa, croyez vous qu'à la réflexion, il ne sente pas fondre sa joie ? J'ai dans l'idée qu'il y aura chez lui un revirement. C'est un faible espoir que je nourris avec une crainte. Car un homme de ce caractère ne peut faire les

choses à demi et je sens que, si par devoir, il devait renoncer à son amour, il serait capable d'en mourir.

Quant à moi, vous savez où vont mes préférences, mais je suis heureuse de n'avoir pas à me prononcer. Je m'en rapporte au destin. Il n'a pas amené les événements au point où ils en sont pour s'en désintéresser tout à coup. Et il nous a si visiblement favorisés jusqu'à présent que je continue à espérer que tout finira par s'arranger conformément à nos désirs.

Mon cher ami, il est temps de terminer ce trop long journal. Mais j'ai voulu vous mettre complètement au courant de la situation. Je ne vous ai pas dissimulé combien je me suis montrée faible devant les événements. Je vous avais promis mon appui et je n'ai rien fait pour empêcher Léa d'engager sa parole à un autre. L'eussé-je voulu, je sens que je n'aurais rien pu empêcher.

Mais j'aurais au moins dû essayer. Au contraire, par mon attitude, j'ai semblé donner raison à ma fille. La peur de la contrister est une trop faible excuse pour que j'ose l'invoquer. Pourrez-vous me pardonner ?

Vous aussi, vous allez connaître un douloureux combat intérieur. Celle qui ne sait pas prendre sur elle de se décider, n'a pas à vous dicter ni à vous conseiller ce qui vous reste à faire. Vous m'avez donné assez de preuves de votre dévouement et de votre perspicacité pour que je m'en rapporte complètement à vous. Quoi que vous fassiez, je suis sûre que vous n'aurez jamais en vue que le bonheur de ma chère enfant.

Ce titre d'enfant qu'il m'était doux de vous donner déjà dans mon cœur, laissez moi vous le conserver comme je garde l'espérance qui s'y attache. »

Marthe VOIGNIER.

On a beau s'attendre à un événement désagréable, lorsqu'il se produit on éprouve toujours la surprise pénible qui provient de l'évanouissement d'une suprême espérance. Après avoir de nouveau plané en plein ciel, mon rêve, comme un oiseau aux ailes brisées, tombait lourdement.

La douleur était d'autant plus vive que je ne pouvais découvrir en ma conscience aucune excuse à mon malheur. Si Paule allait être à un autre, je ne pouvais attribuer cette disgrâce qu'à moi-même.

Quant à Germain, son mérite mis auprès du mien ne pouvait souffrir de comparaison. Lui seul avait droit à l'amour d'une jeune fille qu'il avait élevée et préservée du vice ambiant. J'étais honteux, comme d'un vol commis à son endroit, de l'amour naïf qu'elle m'avait conservé malgré tout. Aucune

hésitation n'était possible. Et je me rends cette justice aujourd'hui, que l'idée ne me vint pas un seul moment de profiter des avantages pour essayer de disputer à Germain un amour auquel il avait tous les droits. Je pris ma plume et, d'un seul trait, je répondis :

Madame,

Je mentirais si je vous disais que j'accepte sans serrement de cœur la situation qui m'est faite. Mais la douleur que j'éprouve ne doit m'empêcher de rendre justice à tous. Le droit de priorité de Germain est indiscutable ; Paule a eu raison de le reconnaître et vous, Madame, vous avez bien fait de ne vous opposer en rien aux projets qu'ils ont arrêtés.

Quelle prétention voulez-vous qu'en toute sincérité j'élève à l'amour d'une jeune fille dont j'ai semblé, dans le temps méconnaître les mérites et le tendre penchant qui nous attirait l'un vers l'autre. La fleur que j'ai hésité à cueillir échappe aujourd'hui à ma main tendue : je n'ai que ce que je mérite. Je me sentirais coupable si je devais conserver une espérance en n'aidant pas de tout mon pouvoir et de tous mes vœux l'entreprise de mon ancien ami.

Je dois même être reconnaissant à Paule de me garder malgré tout un fidèle souvenir.

Madame et chère amie, je vous serai toujours obligé de m'avoir cru capable d'assurer le bonheur de votre enfant. »

Et quelques jours coulèrent sombres et lents, pendant lesquels j'eus tout le temps de remâcher ma déveine et de retourner l'éternelle question à laquelle mon sort était attaché : si j'avais épousé Paule ! je n'aurais jamais connu le mystère de sa naissance ; parce que je ne l'ai pas épousée je perce ce mystère. L'union, qui alors me paraît possible rencontre un nouvel obstacle.

Au fond, je ne croyais pas que Germain parviendrait jamais à modifier la situation civile de sa sœur de lait et par conséquent à réaliser son rêve. Mais ce projet de mariage nous devait peut-être tenir pour un temps infini dans l'expectative. Même s'il ne se réalisait pas, il est certain que Paule et Germain, chacun de leur côté, et pour ne pas se montrer infidèles s'obstineraient dans un célibat perpétuel. Rien ne se présentait donc, dans telle situation, où mon espérance pût se raccrocher. Mon amour, mon cher amour, allait donc mourir comme un feu qui manque d'aliment.

J'avais compté, une fois de plus, sans l'imprévu...

## L'HEURE DES DESESPOIRS

Un soir, je reçus de Mme Voignier une lettre dont l'enveloppe portait en souscription le mot : pressé. J'eus le sentiment que quelque chose de grave était arrivé. D'une main fiévreuse je m'efforçais de décacheter ; je n'en venais pas à bout. Avez-vous remarqué que c'est ce qui arrive généralement quand nous tombe à l'improviste un télégramme menaçant ou une missive dont nous attendons la vie ou le salut ?

Je lus enfin :

Cher Ami. Léa a reçu ce matin de Germain, une lettre qui l'a bouleversée. J'aurais voulu vous l'adresser, mais la pauvre enfant qui l'arrose de ses larmes a refusé de s'en dessaisir. J'ai pu néanmoins m'en emparer un instant et je la transcris pour vous, mais ma main tremble tellement que je ne sais si vous pourrez me lire.

Ma Paule bien-aimée,

Il est donc écrit qu'aucun des rêves que nous avons fait ensemble ne se réalisera et que le malheur chez nous est installé à demeure.

Je rentrais trop heureux de mon voyage à Troyes Aussi le Destin, qui me fut toujours sévère, veillait et se préparait à me porter, au retour, un de ces coups dont on ne se relève plus. Mon père, ma chère Paule, est mort, mort hélas ! comme il a vécu...

Il avait profité de mon absence pour s'enivrer odieusement. Il est tombé sur le bord du chemin. Je n'étais pas là et nul n'a pris soin de le secourir. Seule la mort a songé à lui. Quand je suis rentré on venait de relever son cadavre et de le coucher sur son lit. Pauvre père ! Était-ce toi cette loque ramassée à la voirie ?

Toi si vaillant jadis, toi dont le cœur fut bon, toi qui fut juste, est-ce toi dont une mort infâme a fait un objet de mépris ? Par quelle défaillance as-tu mérité une mort si misérable que tes enfants n'ont même pas le droit de te pleurer ? Ils n'ont que celui de cacher leur honte !

Pendant les trois jours de démarches auxquelles ce décès m'a obligé, je ne me suis pas rendu compte, ayant le cerveau comme envahi par un brouillard, de l'étendue de mon malheur.

Mais en rentrant tout à l'heure, après la triste cérémonie, toute la misère de ma situation m'est apparue. J'étais à peine assis dans notre logement

solitaire, que ma sœur et mon frère sont venus réclamer leur part des loques misérables et du pauvre mobilier qui constituent tout notre héritage. Je leur ai dit de tout emporter ; je n'ai plus besoin de rien.

Puis le portier de l'usine est venu me rappeler que mes métiers ne pouvaient chômer plus longtemps ; les dividendes des actionnaires pourraient pâtir et ils ne sauraient admettre qu'on souffre et qu'on meure. J'ai répondu qu'on pouvait disposer de ma place ; qu'ai je à faire de travailler puisque cela ne peut plus profiter à personne ?

Car je suis seul, ma chère Paule, plus abandonné qu'un chien galeux. Pas de famille, plus d'amis, plus d'espoir : la nuit ! Le triste taudis où nous avons vécu et souffert ensemble, c'était encore un foyer et il est vide...

C'est sur la tablette de cette fenêtre où nous avons si souvent goûté, côte à côte, le charme des beaux soirs, que je t'écris ma dernière lettre à la pâle clarté des étoiles. Oui, chère aimée, ma dernière lettre ! Car je mesure à présent toute la profondeur de l'abîme où je suis tombé et dont jamais je n'aurai la volonté et la force de sortir.

En effet, mon père parti, tout le plan échafaudé s'écroule qui avait pour but de faire réviser ton état-civil. Je te perds sans recours possible.

Si, par extraordinaire, cette barrière que la loi met entre nous disparaissait, je n'oserais même plus te rappeler ta promesse. Je ne comprenais pas jusqu'alors toute l'étendue du sacrifice qu'il te faudrait faire ; la mort de mon père me l'a révélée. La honte est entrée dans la famille et je ne puis te l'imposer. En outre, je ne suis qu'un pauvre ouvrier ; j'aurais beau faire, ton sacrifice aurait beau ennoblir notre union, aux yeux de ta nouvelle famille tu n'en serais pas moins mésalliée. Le bonheur auquel tu as droit et qui fut le but de ma vie, t'échapperait.

Puis il y a cette pensée qui ne m'a jamais quitté complètement : c'est en faisant violence à ton cœur, en étouffant la voix du véritable amour, que tu m'as engagé ta foi. La crainte de te perdre, la jalousie m'avaient aveuglé et j'ai accepté. Mais, à la réflexion, je trouve que j'ai été méprisable de présenter ainsi ma demande comme une traite à payer. Quel remords empoisonnerait ma vie si tu connaissais un jour le regret de m'avoir cédé ? Ai je aussi le droit, dans un but égoïste, de négliger ton intérêt matériel ? Or, entre ce que je puis t'offrir et ce que la vie maintenant te réserve, la disproportion est trop grande. Cela encore, je ne puis en conscience l'accepter. Tu es donc bien perdue pour moi et, avec toi toute raison de me cramponner à la vie.

Si le cœur me saigne à la pensée de la quitter, c'est en songeant à ce qui aurait pu être. Si celui auquel tu t'es attachée, avait d'abord répondu à l'appel de ton cœur, j'aurais consenti, bien qu'en moi un secret instinct ait toujours protesté, à te voir marcher heureuse à ses côtés. Nous eussions toujours vécu dans la quiétude de l'ignorance et je n'aurais pas connu cette passion qui brûle mon sang, consume ma vie et ne peut trouver d'apaisement que dans la mort.

Ah ! je suis bien puni de cet orgueil qui m'a poussé à m'élever au-dessus de la situation à laquelle le hasard de la naissance paraissait me condamner. Que m'a rapporté cette instruction qu'au prix de tant de veilles, j'ai voulu acquérir ! la faculté de souffrir davantage des injustices sociales.

À quoi m'a servi de priver ma jeunesse des grossières jouissances qui sont notre lot ? qu'ai-je gagné à marcher droit au milieu de l'atmosphère de vice où nous avons vécu ? le triste privilège de ressentir plus vivement la douleur morale. Que n'ai-je comme mes frères de misère, cherché l'oubli dans l'ivresse et la débauche ! Il est trop tard pour y prendre goût. Ceux-là ont été sages qui ont accepté la vie telle qu'elle se présentait et en ont su tirer les pauvres joies qu'elle leur offrait. Si je les avais imités, j'aurais tout à l'heure, avec les miens, partagé de misérables guenilles et, inconscient, sans souci du drame qui nous faisait orphelins, je serais allé vers l'avenir.

Ils se vengent de mon mépris ; en voyant à mon front le rouge de la honte, ils ricanent et ce sont eux aujourd'hui qui me méprisent.

Eh bien non, chère petite, je ne regrette rien. Que serais-tu devenue toi-même si je m'étais abandonné ? En m'élevant, je t'ai élevée ; j'ai marché les pieds dans la boue, mais, soutenue dans mes bras robustes, jamais tu n'y souillas les tiens. N'eussé-je que cette bonne action à mon crédit, j'ai droit qu'il m'en soit tenu compte si la justice, bafouée en ce monde, doit avoir son jour dans l'au-delà.

Maintenant je n'ai plus qu'un détail à régler. Je possédais une somme de dix-huit cents francs ; ce sont mes économies de cinq années, tout ce qu'il m'a été possible de distraire sur mon salaire. Cet argent était destiné à te mettre en ménage. Il t'appartient donc et tu en trouveras le mandat-poste joint à cette lettre.

C'est tout ce que je puis t'offrir, ma bien aimée, avec ma reconnaissance infinie, pour l'affection que tu m'as toujours témoignée, pour le don sans prix que tu voulais me faire. Accepte le en souvenir de celui qui fut ton frère



dévoué, de celui qui, dans une heure de folie, à rêvé de devenir ton époux et que le sort a condamné à n'être jamais pour toi qu'un étranger.

J'ai fini ma tâche ici et je ne puis plus t'être d'aucune utilité ; je te rends ta parole ; va où le cœur t'appelle ; oublie-moi ; sois heureuse.

Ma sœur chérie, je t'embrasse.

Germain.

Et Mme Voignier ajoutait : Ma pauvre enfant a eu une crise terrible de désespoir. Elle a voulu partir à tout prix, courir là bas pour essayer de joindre son frère. Nous avons fait l'impossible pour la retenir : tout a été inutile. M. Lamblé s'est alors décidé à l'accompagner. Ils viennent de partir ; un silence d'angoisse règne dans la maison. Mon Dieu, quel coup vous réservez-vous encore.

Voilà donc à quoi allaient aboutir tous mes efforts en vue de faire éclater la vérité : le malheur d'un homme estimable entre tous par sa haute valeur morale, et d'un ami dont j'avais pu apprécier toutes les qualités de cœur. Car le connaissant, j'avais peur, j'étais effrayé d'avance en pensant au spectacle qui pouvait attendre celle, sœur et fiancée à la fois, qui essayait d'opposer au destin toutes les forces et toutes les ferveurs de son âme.

Je tremblais en songeant aux extrémités où pouvait la porter son désespoir et avec sa mère, je répétais la prière : Mon Dieu, quel coup nous réservez vous encore ?

Et je ne pouvais rien contre cette détresse que j'avais causée ; j'étais condamné à assister impuissant à ce mouvement que j'avais déclenché et qui allait entasser des ruines. Ma première pensée, lorsque je pus réfléchir, fut de courir aussi à Belrupt. Mais à l'idée de me trouver en présence de mon œuvre et de recevoir peut être les reproches mérités de Paule, une fois de plus, je fus lâche ! Et pendant que tant de cœurs étaient crucifiés par ma faute, je me terrai comme une bête traquée, dans mon logis solitaire. Pendant trois jours je remplis mes fonctions comme un automate, pendant trois nuits des cauchemars affreux me tinrent lieu de sommeil.

Je revoyais Paule telle que je l'avais connue autrefois : jeune fille à peine sortie de l'enfance et qu'un rien amusait. Elle cueillait au bord d'un torrent les spirées géantes, ces fleurs admirables des combes sylvestres ; son frère et moi nous la couvions des yeux, émus de tendresse et d'admiration. Puis elle venait vers moi la main tendue avec son trésor. Mais un bras tout à coup lui enserrait

la taille, un abîme s'ouvrait sous ses pieds et j'étais seul. Je poussais un cri et je m'éveillais. Ou bien c'était la salle immense de l'usine, au milieu des métiers. Ces machines prenaient tout à l'aspect de bêtes méchantes et sadiques sortant des griffes. Et toutes ces griffes se tendaient vers une pâle ouvrière. Germain était là couvrant de son corps l'innocente. Le sang coulait ; il y avait une mare de sang où, tout à coup, je pataugeais. Ou bien, dominant le bruit des machines, c'était la voix navrée du frère criant : « De quel droit ? de quel droit ? » J'ouvrais les yeux ; les moindres choses prenaient dans l'ombre des contours imprévus et menaçants ; la nuit se peuplait de fantômes et dans le silence mes oreilles tintaient : des glas, des tocsins, des glas encore ! Je me sentais dans la situation d'un homme qui sent la folie par degrés envahir son cerveau. Oui, de quel droit, m'étais-je ainsi érigé en bourreau ? de quel droit ?

La situation devenait intenable : savoir, savoir ; tout plutôt que cette incertitude affreuse. Le soir je pris le train pour Troyes. J'arrivai dans la nuit. Une rue déserte ; mais à travers les volets clos d'une maison, une lumière filtrait. Je n'avais pas besoin d'autre indication ; c'était là.

Une minute après, Mme Voignier me serrait dans ses bras ; « Mon pauvre enfant ! — Eh bien ? — Une dépêche vient d'arriver : la voilà ! »

Je me saisis du chiffon bleu qui contenait mon destin, mais il tremblait entre mes doigts comme un oiseau affolé. Ce fut Mme Voignier qui lut ou plutôt récita :

« Arrivés trop tard. Germain enterré. Léa a eu une crise terrible ; encore souffrante. Nous rentrons. Lamblé. »

« Et ceci, » me dit-elle avant de laisser l'émotion me saisir et m'abattre. C'était un journal où un entrefilet banal relatait la fin pitoyable de ma victime. Elle lut de nouveau :

On vient de retirer du canal de l'usine de Belrupt le cadavre d'un jeune ouvrier, Germain Noël. Depuis la mort de son père, survenue dernièrement, il paraissait triste. Suicide probable. »

C'était tout ! C'était trop hélas ! Vaincu et désespéré, je m'affalai et, devant cette faible femme, c'est moi, l'homme, qui pleurai comme un enfant.

Regrets inutiles, pleurs superflus ! l'irréparable qui pèsera toujours sur ma vie comme un crime était consommé.

Je partis la nuit même, n'osant attendre le retour de mon autre victime, emportant mes remords.

Les jours ont passé. Mme Voignier m'a écrit plusieurs fois et je connais à présent tous les détails de la tragédie qui a marqué le voyage de Paule et de son père.

Lorsqu'ils arrivèrent là-bas, la triste cérémonie avait pris fin qui avait confié à la terre le pauvre martyr. M. Lamblé en avait éprouvé comme un soulagement car il redoutait avec raison de voir sa fille en présence du cadavre de son frère de lait.

Quelques voisins seulement avaient suivi jusqu'à la fosse le convoi misérable et muet. Car on avait refusé les prières et la plainte de la cloche au malheureux suicidé.

Ceux qui jugent la conduite de leurs semblables sont parfois aveuglés. On ne se tue pas à vingt cinq ans, en pleine possession de tout son bon sens, sans qu'une fatalité monstrueuse ne vous y ait forcé. Mais qui s'avise de rechercher à la suite de quelle crise de conscience, de quel drame intérieur un malheureux n'a trouvé d'autre refuge que dans la mort ?

Paule était tombée pantelante sur le tertre de glaise et là, de toutes les forces de son être douloureux, elle avait appelé son frère.

Quels serments, dans sa détresse, lui avait-elle faits ? Je devais, hélas ! les connaître plus tard. Avec peine son père l'avait arrachée à sa douloureuse station et emmenée mourante à l'auberge voisine.

À peine eût-elle repris un peu de force qu'elle voulut visiter les lieux où le cher disparu avait laissé son souvenir. Il fallut prendre une voiture pour la conduire aux cités de Belrupt. La curiosité éveillée en voyant l'humble ouvrière d'hier arriver en cet équipage et ainsi accompagnée, les commentaires plus ou moins charitables déchaînés par cette vue, rien ne put la rebuter dans son pieux pèlerinage. En la chambre obscure et vide où la famille avait niché, devant la fenêtre où Germain, la mort dans l'âme, lui avait écrit sa dernière lettre, sur la place foulée où le pauvre suicide retiré de l'eau, avait séjourné toute une journée, elle resta longtemps abîmée dans ses réflexions désespérées.

« Là, dit-elle, j'ai cru vivre malheureuse ; j'ignorais mon bonheur, quelle créature pourra jamais se flatter d'avoir été aimée comme je l'ai été. Aimer, c'est vivre ! à présent je suis morte !

Après ce douloureux chemin de croix, elle se laissa emmener en effet comme une morte. Pendant un long mois on craignit pour sa santé et même

sa raison. Mais peu à peu la jeunesse reprit le dessus et elle parut s'intéresser de nouveau à ce qui se passait autour d'elle.

Aussi Mme Voignier et M. Lamblé crurent-ils le moment venu de réaliser le projet formé entre eux depuis près de vingt ans : se marier. La cérémonie eut lieu dans la plus stricte intimité et, contrairement à ce qui avait été décidé antérieurement, je ne fus pas invité. Ainsi de cette union tardive, seul résultat consolant de mes recherches par ailleurs si pernicieuses, je n'eus même pas la satisfaction d'être témoin. Par pitié pour leur enfant chez qui ma présence aurait avivé de pénibles souvenirs, par pitié pour moi-même, il valait mieux m'abstenir.

Mme Lamblé continuait cependant à m'écrire des lettres très affectueuses remplies de la pensée de sa fille. Elle espérait toujours qu'elle retrouverait goût à la vie et même que son premier rêve d'amour finirait par refleurir. Elle me conseillait à moi-même de reprendre courage. Je sentais qu'elle s'efforçait de croire encore à l'avenir du projet que nous avions fait tous deux, un soir où le succès semblait sourire à nos vœux.

Mais de ce passé, je sentais bien qu'il ne devait, pour moi, surnager que regrets. L'année s'écoula ainsi dans une tristesse infinie. Heureusement les vacances approchaient. La vie de famille où j'aurais pu, dans les heures pénibles que j'avais vécues, trouver soutien et réconfort, m'avait manqué. La perspective de me retremper dans ce milieu sain me souriait. Quand tout vous abandonne qui fait le prix de la vie : l'amour et l'espérance, c'est encore une chance s'il vous reste une mère sur le sein de laquelle on peut reposer sa tête lasse et pleurer ses désillusions. L'affection maternelle est le seul sentiment qui n'a jamais trahi. Tant que ce lien puissant vous rattache à l'existence, on n'a pas le droit de désertier. Il avait manqué à Germain. Dans mes moments de désespérance, c'est le seul qui m'avait retenu au bord de l'abîme.

J'avais donc hâte de quitter le sombre logis où je ne vivais plus qu'avec des fantômes, pour courir là bas vers l'humble maison, où ma place toujours vide m'attendait. Mais à ce moment je reçus une lettre de Madame Lamblé m'annonçant que son mari ayant un mois de congé, toute la famille allait pendant ce temps venir s'installer à Vainville. Elle me priait donc de surseoir à mon départ afin de faire connaissance avec lui et de renouer les bonnes relations de jadis.

L'épreuve qu'elle me demandait de subir : me retrouver en présence de Paule, m'était pénible. Certes je l'aimais toujours et plus que jamais. C'était

précisément parce que cet amour me paraissait sans issue, et que, dans cette entrevue, le beau rôle ne pouvait me revenir, que j'hésitais. Mais quelqu'un a dit justement que le cœur a des raisons que la raison ne connaît pas.

Et je restai.

## UN RÊVE AGONISE

Ils étaient arrivés depuis la veille : Dans mon logement plus triste et plus silencieux encore depuis l'exode des écoliers, j'attendais seul, souhaitant et redoutant à la fois la visite promise. Jusque là mes occupations journalières avaient pu me distraire un peu de mes moments. Aujourd'hui cette ressource me manquait et j'errais comme une âme en peine, essayant vainement de fixer ma pensée.

Je me vois encore assis à ma place habituelle, dans la modeste salle de la mairie, compulsant vaguement les registres ouverts devant moi. La porte s'ouvrit. Comme mû par un ressort, je me levai ému et tremblant : Paule était devant moi. La robe noire qui moulait sa taille et le grand chapeau de crêpe qui ombrait son front, faisaient ressortir davantage la pâleur de son teint. Les traits étaient tirés et les yeux toujours beaux reflétaient une tristesse infinie. Au contact du monde, ses manières s'étaient affinées ; le joyau brillait de tout son éclat. Malgré les marques trop visibles de la souffrance, peut-être même à cause de cela, jamais elle ne m'avait paru plus belle.

D'abord troublée, elle s'affermir par un effort visible de volonté et vint à moi en souriant tristement, mais sans me tendre la main. Je n'avais pas dit un mot, tellement j'avais perdu contenance. Ce fut elle qui parla la première. Sans paroles superflues elle entama aussitôt le sujet délicat qui nous concernait.

« J'ai voulu venir seule car ce que j'ai à vous dire ne regarde que nous et il était inutile de causer à ma mère, qui voulait m'accompagner, des embarras pénibles. En outre j'ai désiré vous entretenir tout de suite afin de ne pas prolonger l'incertitude que l'affection qu'elle a pour vous pourrait entretenir au sujet de mes sentiments.

Je vous ai aimé, Monsieur, aimé de cet amour si exceptionnel qu'il est impossible de concevoir le même sentiment deux fois dans sa vie, d'un amour si puissant que, malgré tout, je n'ai pu l'extirper de mon cœur. Vous étiez l'élu entre tous et vous le saviez.

— Je le savais Paule !

— Vous étiez plus encore. Dans mon ignorance et ma naïveté d'enfant, vous étiez le sauveur envoyé par Dieu pour me tirer du milieu où malgré les efforts de mon frère bien aimé, je souffrais et j'étouffais. Vous voyez que je ne vous cèle rien. Si à ce moment vous aviez voulu, ma reconnaissance eût été égale à mon amour et je sens que ma vie entière à vous servir n'eût pas épuisé la dette que j'aurais contractée. Vous m'aimiez.

— Oui, Paule, je vous aimais !

— Vous m'aimiez je le sais et vous n'avez pas osé. Votre raison a parlé plus haut que votre cœur et vous avez fui. Fuir, dans certains cas, est un acte de courage. Il vous était pénible de renoncer à mon amour et d'entretenir chez moi une vaine espérance. Par pitié vous avez mis entre nous la distance comptant bien que tout serait fini par là. Hélas ! vous ne saviez pas combien était profond le sentiment qui m'attachait à vous. Germain seul s'en est douté qui, pour panser ma blessure, m'a prodigué les trésors de sa tendresse.

— Et moi, ma chère Paule, croyez-vous que je n'aie pas souffert ?

— Si je m'en suis doutée, c'est pour pleurer davantage encore, un amour qui n'était pas assez fort pour faire abstraction de toute considération étrangère à lui-même.

Puis sont survenus les événements que vous savez. Sans doute, l'intention qui vous a guidé était louable et je vous dois trop pour pouvoir vous blâmer. Mais, en même temps, j'ai trop perdu pour ne pas regretter de vous voir ainsi rentrer dans ma vie.

Quand Germain m'a demandé de l'aimer, j'ai, sans hésitation, sacrifié l'attachement que je vous avais voué. Pouvais-je faire autrement ?

— Non Paule, lui seul était vraiment digne de votre amour.

— Et quand mon malheureux frère, de désespoir, et pour ne pas entraver ma vie s'est donné la mort que vous savez, c'est encore sans hésitation que, sur sa tombe misérable, je lui ai juré de n'appartenir jamais à un autre.

— Hélas !

— Ah ! Que n'ai-je pu arriver assez vite pour l'empêcher d'exécuter sa funeste résolution. Je lui aurais dit : « Ton affection pour moi t'aveugle-t-elle au point de ne pas t'apercevoir que s'il en est un qui soit indigne de l'autre,

c'est moi, pauvre naturelle rejetée comme une honte ? Si malgré cette tare, tu me crois capable d'assurer ton bonheur, s'il n'est pas possible de nous unir en légitime mariage, qu'importe ! Ce n'est pas cela qui pourra renforcer les liens que l'affection a mis entre nous. Viens, j'abandonne cette famille que le sang m'a faite mais qui m'a reniée autrefois et à laquelle je ne dois rien. Viens, la fatigue du travail, la misère même ne me font pas peur, pourvu que nous les supportions ensemble. Viens ! Envers et contre tous, je serai ta femme ! Si les hommes refusent de sanctionner notre union, Dieu qui voit le fond de nos cœurs, ne se refusera pas à comprendre !

Si tu n'acceptes pas, je mourrai avec toi. Ainsi je lui eusse causé, et comme il n'a jamais rien su me refuser, il aurait consenti. J'aurais fait son bonheur malgré lui.

Si je vous parle ainsi, ce n'est pour aviver la souffrance que je devine en vous, mais pour vous montrer que certain projet caressé par ma mère est irréalisable. Malgré l'amour que je vous ai conservé, je ne puis être à vous. Le cadavre d'un héros et d'un martyr est entre nous pour toujours. Ne pouvant plus obéir à la voix de mon cœur, ne pouvant être à celui à qui j'avais engagé ma foi, qu'ai-je, ainsi que Germain, à traîner au milieu des gens heureux, une existence inutile ? Ma décision est prise : demain j'entre au couvent.

— Paule ! mon cher amour ! ne partez pas, écoutez moi ! J'ai été coupable, j'ai été lâche, mais je vous le jure je n'ai jamais aimé que vous !

— Mon ami, je vous en prie, ne me ; faites pas souffrir inutilement. Ma résolution est irrévocable ; adieu !

— Paule ! Paule ! Ne me laissez pas désespéré ! Dites-moi au moins que vous me pardonnez !

— Celle qui se retire du monde, comme celui qui entre dans la mort doit laisser à la porte toutes les petites choses que la vie impose à l'âme. Si vous croyez que j'ai un pardon à vous offrir, je vous l'accorde de grand cœur. Que le passé meure en vous comme je le voudrais mort en mon cœur. Ne cherchez jamais, pas plus aujourd'hui que plus tard, à ma revoir.

Encore une fois : adieu ! »

Avant que j'aie eu le temps d'implorer encore, elle avait gagné la porte et disparaissait. Je me précipitai à la fenêtre. Par la ruelle des Saules, elle s'en allait le pas las, le front penché. Elle tenait son mouchoir serré sur sa bouche, Dieu me pardonne ! elle pleurait... Elle avait tenu sans défaillance le rôle qu'elle

s'était imposé. Maintenant que le sacrifice était accompli : dans les larmes, ses nerfs se détendaient.

Pleurer, c'était encore un avantage quelle avait sur moi. Maintenant que j'avais entendu sonner définitivement le glas de mes espérances et que je mesurais toute l'étendue des désastres causés par mon inconscience, le baume que les larmes versent sur les peines, les larmes mêmes ! se refusaient à ma douleur. De mon cœur lourd comme une pierre, des sanglots pénibles s'échappaient qui s'étranglaient dans ma gorge.

L'orage passé, déchaîné par ma faute, je contemplais hébété les ravages qu'il avait faits : la mort d'un saint, le désespoir d'une âme, le deuil d'une famille qui n'avait retrouvé son enfant que pour la perdre aussitôt, ma vie empoisonnée, tel était le bilan.

Que n'ai-je pas écouté les conseils de mon ami Bacbô ! Pourquoi ai-je essayé d'arracher son secret à la tombe ? Pourquoi suis-je venu m'immiscer dans la vie de gens qui s'était résignés à l'existence qui leur était faite ? Oui, pourquoi ? Pourquoi ? Le destin que je croyais servir n'étais qu'un démon malicieux qui spéculait sur mon orgueil, pour m'amener, après tours et détours, à constater que j'avais prêté la main à une œuvre diabolique.

Malheureux, ce fut ta première faute ; une autre te restait à commettre. Tu te croyais sage lorsque, écoutant la voix de la raison, tu fuyais aux appels de ton cœur, tu n'étais qu'un sot ! La raison est une acquisition de l'homme penché depuis des siècles sur l'énigme de l'univers, l'instinct est inné. Il est antérieur à la raison et il a sa source dans les tréfonds de la race dont il assure la durée. La raison, qui est dans l'intelligence, est sujette à l'erreur ; l'instinct, qui est dans le cœur, ne se trompe jamais.

Bacbô me l'avait bien dit aussi : « Méfie toi de ta raison, obéis à ton cœur ! »



## MAIS LA VIE EST UNE FORCE

(R. MATHIS)

J'étais plongé dans mes triste réflexions quand on frappa à nouveau à la porte. Paule entra... étonné je ne songeai pas à me lever ! « Monsieur me dit-elle, oubliez la décision que j'avais prise, il y a parfois des volontés humaines qui doivent se soumettre aux désirs sacrés d'un disparu. Excusez-moi si je ne peux vous expliquer mes paroles, peut-être le ferai-je un jour... je retourne chez mes parents. Je ne vous demande qu'une chose : laissez-moi en paix quelques mois. Je veux la solitude. Ai-je votre parole ? Vous l'avez, Paule, mais plus tard ? plus tard... je ne sais plus ! je ne sais pas ! laissez-moi. Une fille honnête doit pouvoir s'en rapporter aux conseils de sa mère ! » Sur ces mots, elle partit, me laissant étourdi de bonheur...

Et les jours passèrent, le temps agit et l'évolution toute naturelle de l'âme humaine s'accomplit : la première empreinte reçue par un cœur néglige les obstacles, les préjugés, les douleurs ! Cette marque subsiste et, tôt ou tard son entreprise conduit à nouveau la volonté, surtout si, par les subtilités du raisonnement et par des arguments teintés de sentiments, la conciliation de la raison et du cœur se fait insensiblement.

Un jour, M, Lamblé qui, comme son épouse, évitait de me rencontrer vint me trouver à la mairie pour un détail futile concernant le cadastre... Je devinai tout de suite un prétexte. Bientôt, dans la conversation, il me glissa qu'on serait heureux à la maison de m'avoir à la veillée et que cette visite apporterait peut-être à Paule une diversion profitable à son caractère mélancolique. Je me gardai bien de refuser et je promis d'aller le samedi suivant bavarder une heure ou deux.

Lorsque je sonnai à la porte, est-ce le hasard ? je préférerais sur le moment le croire, Paule vint elle-même m'ouvrir et, à ma vue, son visage s'empourpra. « Entrez, Monsieur, mes parents vous attendent » et, pendant que bredouillant je m'efforçais de répondre en termes aimables, elle me conduisit jusqu'à eux, puis se retira. « J'ai à parler de choses sérieuses avec vous, commença M. Lamblé, ma fille n'aurait pas eu le courage de vous les dire. Il est bon du reste que l'ombre qui vous sépara tous deux s'estompe à jamais et que vous n'abordiez plus ce sujet. Votre pensée commune se rejoindra sans les mots et

« IL » ne sera pas oublié... Enfin ce pieux souvenir aidera vos deux cœurs à vivre leur existence commune. Loin d'être un obstacle, c'est à mon avis un soutien efficace ! Ce que l'on oserait dire parfois de désagréable à une personne chère, dans un moment de lassitude et d'ennui, se trouve contrarié s'il faut pour cela troubler dans leur tombe, des cendres innocentes. Mais, j'en viens au fait, vous savez que Paule avait désiré la solitude qu'elle vient de vivre afin de mieux interroger son cœur et de pleurer celui à qui elle devait tout. Le temps a clarifié sa douleur et éclairé son âme, mais, de votre côté, avant de vous donner sa réponse, puis-je vous demander de me préciser si vos sentiments à l'égard de ma fille n'ont point varié ? N'en doutez pas, Monsieur, le temps m'a paru si long ! L'acceptation de Mademoiselle Paule ferait mon bonheur. J'essaierais de lui éviter désormais ce qui est du domaine de la douleur et de la tristesse, elle a eu hélas ! largement sa part. Le souvenir que vous avez évoqué serait fidèlement conservé et sans qu'il soit nécessaire d'en parler. — Je n'en attendais pas moins de vous. Dans ces conditions, je vous révèle qu'un événement s'est produit à point nous permettant de conserver notre enfant qui voulait se retirer dans un couvent. Le brusque revirement de Paule a dû en effet vous étonner ? Sachez qu'il est l'œuvre du disparu !

Une fois de plus il a fait le bien de cette enfant ! Comme elle rejoignait notre maison après vous avoir fait ses adieux, elle a croisé le facteur qui lui a remis une lettre. Dans l'enveloppe se trouvait un mot d'une amie lui apprenant qu'elle avait promis au cher disparu de lui faire parvenir la lettre jointe à la date indiquée sur l'enveloppe. Hasard ou intuition des âmes ? Cette lettre d'un mort arriva au moment propice ! Le contenu de l'ultime missive changea sa décision, elle obéit au disparu et trouva là, sous forme d'ordres posthumes, les raisons que sa raison cherchait et que son cœur éloignait alors par excès de sentimentalité. Si un jour elle vous montre cette lettre vous jugerez de la grandeur d'âme du frère de Paule ! Je vous demande en attendant d'ignorer son secret. Ma femme et moi nous comptons sur votre cœur pour effacer dans l'âme sensible de notre enfant tout reste de peine. Le temps transforme les émotions fortes et pénibles en mélancolie, puis en souvenirs, alors le bonheur du présent ne craint plus de rendre visite aux faits du passé et d'en reparler ». M. Lamblé se leva avant que j'aie pu lui répondre et alla chercher sa fille : « Ma petite Paule, quelqu'un que tu connais et que, je l'espère, tu apprécies, nous fait l'honneur de nous demander ta main. Je te sais assez grande et raisonnable personne pour répondre toi-même. Monsieur, me dit Paule, unissons donc nos souvenirs pour les mieux conserver et nos deux affections pour les rendre éternelles. Voici ma main ! »

La fin d'un roman a toujours un parfum de bonheur, la fin du mien fut conforme à cette règle. Lorsqu'après la cérémonie du mariage, Paule me dit : « Je veux vous demander d'accomplir un pèlerinage, avant de consacrer quelques jours à notre voyage de noce... Je me contentai de lui répondre : « Je n'osais pas te le proposer ! »... Nous nous étions compris ! Le surlendemain, tandis que je me recueillais sur la tombe et que Paule arrangeait sur celle ci des gerbes de fleurs avec toute la délicatesse féminine, Paule, lui dis-je, je suis certain qu'il nous approuve. « — Lis ceci ! » et elle prit une lettre dans son sac-à-main et me la tendit. « Brave frère et brave ami, dis-je, il a agi même après sa mort... Je lui dois mon bonheur et si j'arrive à te rendre heureuse aussi, c'est à lui que tu le devras... ». Je transcris du reste ici la lettre du disparu :

Chère petite sœur,

Ta liras ceci quand ton chagrin sera atténué par les jours passés... C'est mon testament à moi qui était un pauvre. Si tu as le culte du souvenir, tu feras ce que je te demande : j'exige de toi que tu épouses notre ami commun. Je sais que je fais votre bonheur à tous les deux, car je connais aussi bien ton cœur que le sien. C'est un brave et honnête garçon. Je pars heureux car je compte sur ton obéissance à mon ordre, c'est mon plus cher désir et tu n'as jamais désobéi jusqu'ici à moi, ton grand frère. Si un jour vous me consacrez quelques moments de votre bonheur, si vous venez tous deux vous recueillir sur ma tombe et me dire : « Nous sommes heureux »... que pourrai je désirer de plus ? Adieu sœurlette ! »

« Oui, je suis heureux, m'écriai-je, mon cher ami ! et je te remercie de tout mon cœur... — Tu veux dire : nous sommes heureux et nous te remercions ! » reprit Paule avec un air de reproche..

C'est à dix ans de là que je vous relate ces faits et mon fils, qui porte le nom du disparu, me demande en suivant distraitement ma plume qui court sur le papier : « Papa, ira-t-on sur la tombe de l'Oncle à la Toussaint ? — Mais oui, comme chaque année, mon petit ! Tu lui dois ton bonheur actuel... C'était un homme de cœur et de raison ! ».